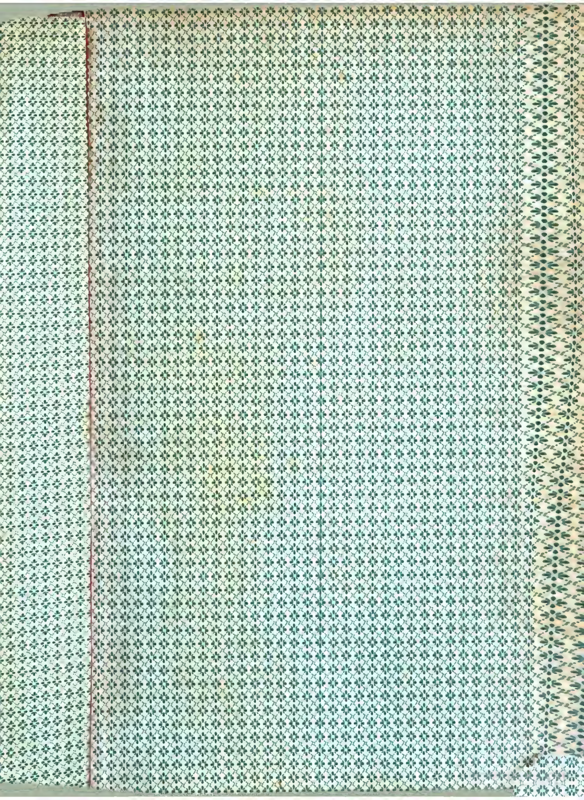
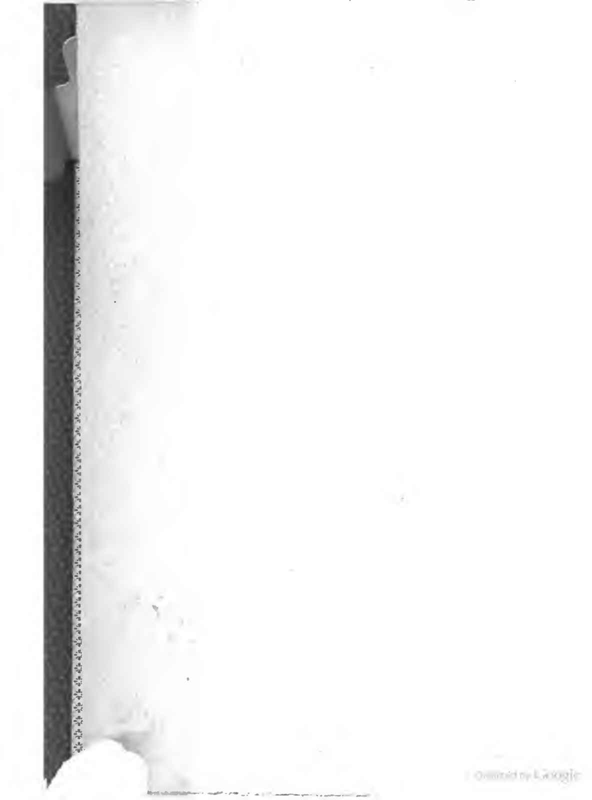


SI - PALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
26-IV-19







LE LIVRE

DES

ÉPOUSES

Bruxelles. — Imprimerie de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie,
boulevard de Waterloo, 42.

LE LIVRE

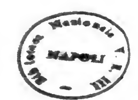
DES

ÉPOUSES

PAR

HIPPOLYTE AUDEVAL





PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, Boulevard Montmartre, 15.

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

LE LIVRE DES ÉPOUSES

LIVRE PREMIER

LA JEUNE FILLE

17 août.

A quelqu'un qui lui demandait s'il devait prendre femme ou non, Socrate répondit : " Lequel des deux tu fasses, tu t'en repentiras. „ Mais Socrate a pris femme. Montaigne a écrit ces mots : " De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la sagesse même, si elle m'eût voulu. „ Mais ce philosophe s'est marié à mon âge, trente-trois ans ; il a fait comme tout le monde. J'ai quelque velléité de faire aussi comme tout le monde. Je pourrais dans cette grave circonstance, réclamer les conseils de mes amis ; aucun d'eux n'est assez avare pour me les refuser. A quoi cette consultation m'avancerait-elle? L'un me dirait : Épouse ; l'autre : Reste garçon. Je n'estime pas, d'ailleurs, ceux qui ont besoin d'avis pour se gouverner dans

des actes purement personnels. La volonté n'est souvent qu'une eau morte et sans pente; elle devrait être un fleuve fier et libre, capable de porter la destinée d'un homme.

Souvent, au bal, j'ai contemplé ces jeunes filles si pures de visage et de démarche, chez lesquelles la vie éclate et déborde par de furtifs coups d'œil. Je me plaisais à les voir traversant souriantes les tourbillons de la danse, qui semblait les entraîner vers des régions inconnues. Mais quelle pauvreté d'esprit, pensais-je, dans ces chefs-d'œuvre de la forme! quelle déchéance pour ces idoles d'un instant quand on veut chercher en elles autre chose et mieux que des apparitions rayonnantes! Et je plaignais ceux qui, peu soucieux de savoir si l'âme s'éveillera au chevet de l'épouse et de la mère, se font une part indifféremment parmi ce troupeau blanc et rose. Je les plaignais! N'ai-je pas ici un triste aveu à faire? La nature humaine, si soigneuse de la conservation de chaque individu, n'a-t-elle pas mis en lui une personnalité résistante, qui lui fait mépriser ce qu'il ne peut obtenir? Il y a peu d'années encore, j'étais pauvre, mon titre d'avocat n'était qu'une promesse de fortune; on me considérait donc comme un homme insignifiant, et je dédaignais celles que l'on m'aurait très certainement refusées. Maintenant, on compte avec moi par la raison que je représente une position. Les mères me font mille avances, et peu à

peu je me suis pris à songer que quelques-unes ont des filles charmantes. Mon âge fournirait motif à objections partout ailleurs qu'en France. Mais, dans ce pays si spirituel, l'esprit sert à abolir les principes naturels, qui sont impérissables chez les autres nations. En Angleterre, en Allemagne, chez tous les peuples dont les instincts primitifs n'ont pas été étouffés par une civilisation trop extrême, on n'est déjà plus un jeune homme à trente-trois ans. En revanche, chaque mariage réjouit le cœur, réjouit les yeux, qui ne voient que des couples jeunes et purs, plus riches de courage que d'argent, et marchant vaillamment dans la vie en s'affermissant par un mutuel effort. On les bénit, ces couples, on les protége; en France, ils seraient des objets de risée. " Vous vous êtes épousés, et vous n'avez rien, leur dirait-on; vous êtes fous. „ Et le monde les renierait comme de dangereux exemples à donner aux familles. Le plus extraordinaire en ceci, c'est que le mariage, dans des conditions aussi défavorables, se soutient à une telle hauteur, que le respect seul peut l'atteindre et l'entourer d'un cercle inviolable. J'ai vu des filles de dix-huit ans s'unir à des hommes de soixante, et se maintenir dans une irréprochable dignité de conduite, malgré ce renoncement volontaire à des joies réputées les plus complètes. Ce n'est pas de la raison, ce n'est pas de l'esprit, quoique tous les deux jouent un rôle dans les existences orga-

nisées de la sorte, c'est l'obéissance passive à des usages reçus, et l'art de les faire paraître excellents après les avoir acceptés. Quant à moi, je m'applaudis de prendre un terme moyen entre le mariage d'inclination, une folie, disent les gens sages, et le mariage de convenance, qui, n'en déplaise à mon siècle et à mon pays, n'est guère qu'une folie en sens inverse. J'aime; sois heureux, ô mon cœur, car ma préférée éveille en toi tout ce que tu renfermes de jeune et d'immortel; mais soyez satisfaits aussi, ô mes concitoyens, vous dont l'estime se traduit par un contrôle inexorable de toutes mes actions, accordez-moi votre approbation, je la mérite, car celle que j'ai choisie entre toutes les femmes est jolie, bien élevée, de bonne naissance, elle a une dot. J'ai, de mon côté, un rang, une excellente situation de fortune, et le sort de mes enfants sera assuré.

J'aime, ai-je dit. Ce mot implique-t-il une attraction violente, passionnée, irrésistible, ou signifie-t-il tout simplement, selon le langage moderne, qu'il y a entre une jeune fille et moi conformité de position, d'âge, d'idées? Je ne sais. Je ne crois pas à une inévitable fatalité qui nous aurait poussés l'un vers l'autre. Mais je suis certain que, telle qu'elle est, elle me deviendra sacrée dès que je la posséderai. Le bonheur n'est pas un de ces lointains mirages que poursuivent, toujours vainement, les imaginations ardentes, les esprits malades; il réside en

nous, autour de nous. Il se compose d'éléments simples, clairement définis. Ce qui a fait ma force, dans la carrière que j'ai embrassée, c'est que je n'en ai jamais souhaité d'autre. De même, quand je serai marié, je me dirai : " Ma femme est à moi, et tout ce qui n'est pas elle m'est indifférent. „ De ce principe, si souvent oublié de nos jours, découle une source de prospérités; il s'applique aux plus petites comme aux plus grandes choses. Un avocat, un médecin qui n'aiment pas leurs professions sont de mauvais praticiens. Un mari qui suppose des femmes au dessus de la sienne est un mauvais mari. Heureusement, la nature nous aide beaucoup pour le maintien de ce grand principe, si essentiel au bonheur, et il est à peu près prouvé qu'un propriétaire trouve toujours sa maison plus belle que celle du voisin.

La jeune fille que j'aime se nomme Cécile.

J'ai entendu un homme, très expert en théories, prétendre qu'il n'épouserait qu'une femme ayant été malheureuse dans sa famille, parce que, en mettant les choses au pire, l'habitude serait prise. Voilà une qualité négative que je ne tiens pas à rencontrer chez Cécile. Elle est orpheline, il est vrai, et son enfance s'est écoulée auprès d'une tante. Mais le manque de caresses d'une mère, l'absence de l'affection sérieuse d'un pere, ne constituent, pour une jeune fille, qu'une infortune relative, qui ne s'oppose pas

à son complet développement. Peut-être même, dans le secret de mes espérances, ne suis-je pas désappointé de ce que les tendresses de Cécile ne se soient point encore librement épanouies ; je me berce de l'idée de les voir naître plus vivaces, et de bénéficier seul de leur éclosion tardive.

Cécile est brune ; ses cheveux, son teint, ses yeux ont l'éclat tempéré, la suave tranquillité des blondes. Son visage aux lignes correctes a cette pureté d'expression qui indique une âme calme. J'aime ces femmes belles et sereines. Aux hommes, les passions ; leur accentuation profonde donne du caractère à un visage. Mais les femmes qui symbolisent la grâce, l'amour, les vertus tempérées, ne deviennent dignes d'un culte réel que lorsqu'elles ont, comme des divinités, ce rayonnement doux et mystérieux qui fait naître autour d'elles une respectueuse émotion. Cécile est réservée. Ses qualités ne sautent pas aux yeux en forçant l'admiration ; on les devine sous une modestie qui les couvre sans les cacher. Elle ne rit pas bruyamment, elle ne parle pas d'une façon éclatante ; mais son sourire a un charme pénétrant, sa voix a des intonations discrètement musicales qui font flotter autour d'elle une caressante harmonie. Elle n'a pour famille qu'une tante, nommée mademoiselle de Pluyette. C'est une de ces femmes à esprit étroit dont toute la sagesse consiste à prendre des préjugés pour règles de conduite.

Mais mademoiselle de Pluyette adore sa nièce, et cette tendresse, quoique exigeante par instants et peu éclairée, est le meilleur des titres à mes yeux.

L'homme est bizarre. Voilà deux mois que je vais dans cette maison avec des intentions qui ne sont un secret pour personne, et je n'ai point encore fait une demande formelle. Cette incertitude renferme une indéfinissable ivresse que je voudrais prolonger encore. Cécile m'aime-t-elle? J'espère, par moments, qu'elle laissera entrevoir son penchant et nous entraînera ainsi vers une prompte solution. Et pourtant, si cela arrivait, qui sait si ma tendresse n'en serait pas diminuée? Cécile a raison; elle attend. C'est à moi de faire les premiers pas; je les ferai dès demain.

18 août.

Ce matin, j'ai reçu cette lettre :

« Mon ami,

« Je ne veux pas te prendre en traître, quoique tu sois un confrère. On m'a demandé des renseignements sur toi. *On* est une femme, une vieille demoiselle. Tu devines? Je les ai donnés détestables. Pour que tu puisses en juger, et les rectifier au besoin, je t'envoie copie de la pièce. Cela se fait entre avocats. Voici la note :

« Charles Maynard, avocat distingué du barreau

de Paris. Caractère sociable, mais indépendant; opinions politiques convenables; discrétion, franchise, grande probité; finesse; dédain de ce qu'on appelle l'esprit ; n'en use qu'à la dernière extrémité; rêveur et original à ses heures ; ombre de tristesse; point de fortune personnelle, doit tout à son travail; gagne quinze à dix-huit mille francs ; ordre, économie, tout en vivant très honorablement; belle bibliothèque (bon signe!); affabilité, générosité; politesse pleine de discernement, jamais banale; famille respectable; père ayant traversé les plus hauts postes et étant mort pauvre ; oncle riche, mais pourvu d'un fils.

“ Voilà ce que j'ai dit, et je t'en voudrai longtemps pour m'avoir forcé à tant d'éloges. Un seul motif pouvait m'y décider : tu vas te marier, et j'ai prononcé ton oraison funèbre. Pardonne-moi ce mot ; je suis garçon.

“ Adieu, et bonne chance. „

La lecture de cette lettre m'a ému. On est déjà aux renseignements. Et moi, à qui m'informerai-je du caractère de Cécile? Je serais, du reste, trompé à ce sujet par les plus honnêtes gens, à présent que l'éducation couvre toutes les jeunes personnes d'une enveloppe uniforme qu'elles ne déchirent qu'étant femmes. Cette démarche, toutefois, m'a encouragé à l'égal d'une avance. Le soir, j'ai été chez mademoi-

selle de Pluyette. En m'apercevant, elle m'a regardé d'un air fin, et Cécile a rougi légèrement; elle est dans la confidence. Après quelques instants de conversation, on m'a offert une place à une table de jeu. Cécile était assise près de moi; je pouvais la contempler. Je suivais d'un œil attendri les jolis mouvements de ses mains blanches, plus blanches auprès des vives couleurs de la soie qu'elle travaillait. Son visage... j'ai déjà fait son portrait; je le ferai bien d'autres fois encore. Elle me semblait plus belle qu'hier. Demain, elle me paraîtra plus belle qu'aujourd'hui. C'est la feuille qui se déplie avec lenteur sous la rosée d'avril, et attend, frissonnante, l'ardente étreinte du soleil. L'été viendra, puis l'automne, et cette feuille, encore plus changeante qu'au printemps, prendra chaque jour une nouvelle teinte, chaude d'abord et lumineuse, et se ridera enfin par des transformations successives pour tomber doucement avec les premières neiges. D'après cette comparaison, que serai-je donc? Le soleil? Non pas. Le soleil, c'est l'amour. Je ne suis, comme ma Cécile, qu'une humble feuille, et toute mon ambition est d'être détaché en même temps qu'elle de l'arbre de la vie.

Bientôt est arrivée une amie, nouvellement mariée. C'est réellement une femme remarquable, et je m'étonnais de la voir unie à un homme d'assez piteuse mine, se reléguant à l'écart par un sentiment de modestie, qui n'était pas, cette fois, l'emblème de toutes les

vertus. L'entretien m'apprit le mot de l'énigme. Cécile causa avec son amie et parla du mari, de ses habitudes et un peu de sa tendresse. La jeune épouse répondait longuement. Mais au lieu de dire : il a tel défaut, telle qualité; elle disait : il a deux maisons à Paris, des propriétés superbes en province, entre autres un château féodal avec des préaux, des créneaux, des tourelles, des machicoulis et un souterrain qui va du donjon à la rivière. D'autres mots barbares du moyen âge se pressaient dans la bouche de la jeune femme avec un cliquetis qui l'enchantait. Le souterrain, surtout, revenait sans cesse; elle y avait éprouvé une émotion nouvelle et inespérée : la peur.

Mademoiselle de Pluyette entremêlait le récit d'exclamations admiratives qui exprimaient aussi, sans doute, des souhaits pour sa nièce, et, la regardant tendrement, elle s'écria :

« Un souterrain ! »

Tous les joueurs, émerveillés, levèrent la tête, et, dans un coin du salon, on entendit cet écho grossi par le contentement et l'orgueil :

« J'ai un souterrain ! »

Je baissai le front, et me dis :

« Si j'avais un rival possédant un souterrain, je serais perdu. »

Inquiet, je tendis l'oreille pour savoir si un pareil titre allait être produit.

Puis je considérai Cécile à la dérobée, et l'amour m'inspira une platitude.

Platitude! pourquoi? Le monde est terrible à l'amour. Il y rencontre des niaiseries, des difficultés mesquines qui le déforment et le rapetissent. Mais ne faut-il pas parfois faire quelques concessions? Je songeai, dans cet instant critique, que mon oncle est propriétaire d'une sorte de masure seigneuriale dont il ne peut se défaire; il y a des fossés alentour. Je me promis de capter mademoiselle de Pluyette en offrant cette ruine.

La nouvelle mariée parla ensuite d'un voyage qu'elle avait fait en Italie.

“ Il n'était pas stipulé dans le contrat, dit-elle en riant, mais mon mari m'avait donné sa parole d'honneur en me faisant la cour. Nous sommes restés six mois, c'était convenu.

— Ah! vous êtes bien heureuse, madame! s'écria mademoiselle de Pluyette; n'est-ce pas, Cécile?

— Oui, ma tante, „ répondit la jeune fille, inhabile, sans doute, à ne recevoir ses impressions que d'elle-même.

De ce moment, mon plan fut arrêté. J'attendis que chacun fût parti. Mais alors, seul avec Cécile et sa tante, mes beaux projets s'évanouirent. Je ne pus d'abord trouver un mot; ma pensée disait à Cécile : Je vous aime; soyez ma femme. J'avais horreur, en la

regardant, de tout ce qui était emphase, exagération, subterfuge.

„ A quoi réfléchissez-vous donc? „ me dit mademoiselle de Pluyette.

Ces paroles vinrent fort à propos. Elles me montrèrent que la tante comptait sur un cérémonial, et que la simplicité lui paraîtrait fort peu éloquente. Il y a des jours où il faut savoir prononcer un discours académique.

„ Oh! mademoiselle, m'écriai-je, ces nouveaux époux ont réalisé un beau rêve.

— Serait-ce le vôtre?

— Pourquoi le cacherais-je? Oui, je voudrais compléter ma position en la partageant avec une femme qui me jugerait digne d'elle. Je voudrais préluder aux graves devoirs de la vie en visitant, avec l'élue de mon cœur, ces contrées que l'art et les souvenirs rendent chers à l'imagination.

— L'Italie!

— Je voudrais ensuite conduire ma femme dans une de ces demeures où la poésie des temps passés se mêle aux splendeurs de la nature toujours jeune.

— Le pourriez-vous?

— L'habitation est prête; elle appartient à un oncle qui me la céderait. C'est un antique manoir qui n'attend plus que sa châtelaine.

— Et cette châtelaine? „

J'hésitai, puis rassemblant tout mon courage :

« Mademoiselle, dis-je avec un certain élan, mon sort est dans vos mains.

— Je vous comprends, » répliqua mademoiselle de Pluyette.

Elle crut convenable de mettre aussi quelque solennité dans sa réponse.

« Nous avons souvent causé de vous, reprit-elle. Ce n'est pas le voyage d'Italie qui nous décide, ni l'espoir de passer la belle saison dans une demeure qui me rappellera une époque où les héros étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. Personnellement, vous nous convenez, et ma nièce est à vous. »

C'était précis. J'aurais souhaité interroger Cécile, apprendre d'elle-même son sentiment. Je n'ai pu que lui tendre la main. Elle m'a donné la sienne sans balancer. Cette réponse en vaut bien une autre.

24 août.

Tout va à merveille. Mon oncle, auquel j'ai écris, me remercie de le débarrasser de son manoir des Eygalières. Il ne me demande, comme prix, que de guider à Paris son fils Maurice qui sera, dans peu d'années, en âge d'étudier pour devenir avocat. On ne saurait être plus généreux. Mais je n'ai besoin, Dieu merci, des libéralités de personne. Je ferai estimer les Eygalières, et je m'acquitterai envers mon

oncle à une époque où, le plaisir du don étant passé, le remboursement ne sera pas désagréable. Cela ne m'empêchera pas de faire pour Maurice, en temps utile, tout ce qui sera en mon pouvoir. Singulier homme que mon oncle! Il m'offre, le plus gracieusement du monde, un cadeau d'une quarantaine de mille francs, et il me refuse d'assister à mon mariage, sous prétexte qu'au moment des vacances sa présence est indispensable dans ses terres.

En parcourant ces feuilles, je suis effrayé de la distance immense que, depuis dix jours, ont franchie les événements. D'abord, j'hésitais; mais, en amour, dès qu'on hésite on est pris. A présent, je suis formellement engagé.

Mademoiselle de Pluyette a réuni dernièrement ses amis. On a dansé. Les vieilles dames chuchotaient mystérieusement, en me désignant du doigt; les jeunes et les demoiselles me considéraient avec ce sourire empreint d'une indifférence dédaigneuse, avec cette curiosité froide qui signifient : il n'est plus rien pour nous. Les hommes me regardaient aussi, puis une exclamation éclatait, équivalant à celle des marins : un homme à la mer! Je tremblais que ma fiancée ne provoquât, parmi les jeunes gens, ces contenances tristes et résignées qui sont des accusations discrètes. Mais aucun d'eux ne dévoilait, sur sa physionomie, une espérance déçue; ils étaient sérieux et respectueux. Même en dansant avec Cécile, ils

n'avaient ni une familiarité trop grande, ni cette roideur sous laquelle se cachent les souvenirs d'une intimité disparue. Nul, évidemment, ne s'arrogeait le droit de lui adresser des reproches; sa démarche simple et calme, son visage chaste et doux, semblaient interdire, même à cette heure dangereuse où l'on annonçait son mariage, la plus passagère pensée dont elle aurait eu à rougir. Et je me disais : cette jeune fille que tous admirent n'a été et ne sera jamais femme que pour moi. Du reste, quelques mots seulement ont été échangés entre nous. Sa tante se substitue volontiers à elle, comme pour lui épargner quelque gaucherie. Cela est assez commun. Les parents doutent généralement de leurs enfants et les supposent capables de toutes les maladresses. Il en résulte que pour s'épouser il ne s'agit plus de se comprendre, il faut se deviner.

Le lendemain, pourtant, un fait d'une haute signification m'a complétement rassuré. J'étais en visite, et, après les premiers compliments, mademoiselle de Pluyette me remit un papier.

« Méditez-le à loisir, me dit-elle; c'est le code qui doit régir l'existence de ma Cécile et vos rapports mutuels. Vous l'approuverez, j'espère, et demain j'aurai votre réponse. »

Un instant après, mademoiselle de Pluyette est sortie du salon.

« Donnez-moi ce papier, a dit Cécile.

— Mais il m'est destiné. „

Et, machinalement, j'ai déplié la feuille.

Elle portait en tête :

“ Conditions proposées à M. Charles Maynard, et acceptées par lui, pour être suivies ponctuellement après son mariage avec ma nièce. „

Ce titre, que je lus à haute voix, me fit sourire et amena une apparence de gêne dans la contenance de Cécile.

“ Ah! lui dis-je, votre tante m'impose des conditions!

— Elles ne sont pas nécessaires, répondit Cécile; je ne veux rien tenir que de vous et de votre attachement. „

Elle me prit vivement le papier, le roula dans ses mains d'un air décidé, avec une fermeté de geste que je ne lui connaissais pas encore, et le mit dans sa poche.

Puis, malgré mes instances, elle causa d'autre chose.

Quand sa tante rentra, Cécile lui dit :

“ Nous avons lu tes conditions, M. Maynard et moi, et il les accepte.

— Les quatorze?

— Oui, ma tante.

— Sans discussion?

— Sans discussion. „

Je vis que mademoiselle de Pluyette allait en entamer une et je voulus l'épargner à Cécile.

“ Mademoiselle, dis-je, tout ce que vous faites pour le bonheur de votre nièce me paraît légitime et sacré. A vos efforts le joindrai les miens, et nous réussirons, soyez-en certaine. „

Cécile m'a remercié par un coup d'œil.

Elle n'est peut-être pas heureuse. Il n'y a sans doute, entre sa tante et elle, aucune conformité de goûts ni d'humeur. Mais quelle prudence, quelle présence d'esprit pour ne mécontenter ni mademoiselle de Pluyette ni moi! Cécile chérit sa tante et respecte jusqu'à ses travers. Mais elle m'aime aussi, j'en ai la preuve à présent, puisqu'elle écarte d'une main ferme tout ce qui pourrait nous séparer.

30 août.

Mademoiselle de Pluyette a quelque fortune. Elle a mis une certaine coquetterie à me faire visiter une maison de campagne qu'elle possède à Marly. Nous y sommes allés dimanche, comme de bons bourgeois se délassant après les fatigues d'une semaine bien remplie. La chère tante regrettait un peu d'être confondue dans la foule qui s'amuse après avoir travaillé. Mais elle a des principes solides et elle m'a déclaré qu'elle ne rougissait pas de s'encanailler parmi les gens du commun, car l'essentiel pour elle

était d'unir sa nièce à un homme occupé. Je pense qu'elle a voulu m'adresser un compliment. Les femmes, les vertueuses surtout, ont de pesants loisirs dans les rangs moyens de la société. Dès qu'elles ont une fille à marier, elles en profitent pour former des plans, étudier, s'informer, le tout au bénéfice de la jeune personne en tutelle, et beaucoup aussi pour donner à une grande activité de cœur et d'esprit des aliments qu'elle n'a plus. Il est rare qu'un garçon, et à plus forte raison une jeune fille, ne trouve pas, dès l'âge de douze ans, un programme arrêté d'avance par ses proches, pour réglementer le reste de son existence. Un enfant, aux yeux de ses parents, n'a jamais l'âge de raison. Ce système est presque aussi pernicieux qu'une incurie complète. Mais il indique le désir d'accomplir un devoir qui, bien qu'exagéré et entaché de vues personnelles, n'en est pas moins honorable. Aussi je ne blâme nullement mademoiselle de Pluyette d'imposer ses idées et ses penchants à Cécile. Ce sera gênant, mais c'est respectable. Il n'est point mal, d'ailleurs, qu'une femme connaisse de bonne heure ces entraves qu'elle conservera toujours, en les modifiant. L'obéissance filiale précède et amène l'obéissance due au mari.

La maison de campagne de mademoiselle de Pluyette a un joli aspect. En entrant, deux magnifiques saules-pleureurs vous caressent de leurs branches éplorées. Des volets verts, une façade

blanche, des ceps de vigne et des rosiers grimpants donnent à l'habitation une physionomie riante. Derrière elle, un vaste jardin, par sa régularité grandiose, rappelle les créations de Le Nôtre. Cécile n'a pas vu sans joie que tout me plaisait dans ce séjour tranquille. Elle a proposé une promenade. Naturellement, j'ai offert mon bras à la tante. Cécile, vêtue d'étoffes aux couleurs fraîches et vives, marchait auprès de nous, s'éloignant, se rapprochant, selon les caprices du sol. Nous suivions cette route large et déserte qui, dans sa majesté morne, avec ses arbres séculaires, poudreux squelettes du passé, semble en deuil des splendeurs du grand roi. Des troupeaux de bœufs, revenant, par Saint-Germain, du marché de Poissy, des paysans, quelques enfants taciturnes, animaient la solitude sans la troubler. Cécile allait plus vite que nous sur ce chemin montueux. Elle arriva bientôt à une éminence d'où la vue embrasse les lignes immenses de l'horizon, demi voilé alors par une chaude vapeur. En face est la Seine, sinueuse autour de longues îles, et calme. Plus loin, une vaste étendue de terrain, coupée de prairies, de blés jaunissants, de bandes de trèfle ou de luzerne, de groupes d'arbres aux panaches immobiles, aboutit à Saint-Germain qui la couronne de son château sombre et des sombres dômes de sa forêt. A gauche, se profile dans le ciel l'imposant aqueduc qui conduit de l'eau de Seine à Versailles. A droite, et à chaque étage du

coteau, de somptueuses demeures semblent écarter un rideau de feuillage jaloux, pour apparaître aux yeux blanches et coquettes. Au sommet de ce tableau splendide, je vis Cécile, et je fus ébloui de la puissance de sa beauté. La lumière jouait en reflets brillants sur ses cheveux noirs. Ses yeux, grands ouverts, absorbaient d'un seul regard ces vastes espaces, si changeants d'aspect. Sa narine glonflée aspirait les chauds enivrements de l'air; son front s'élevait comme pour envoyer à Dieu une pensée de reconnaissance, et sa bouche s'entr'ouvrait comme eût fait une fleur au passage de la brise. La brise, en effet, caressait Cécile, l'enveloppait tout entière. Son léger châle, retombant sur sa taille, laissait à découvert les suaves contours de ses épaules et de sa poitrine. Sa robe, agitée par le vent, ondulait sous son souffle avec un bruit de feuilles entrechoquées. Je restai en extase devant cette jeune fille dont la beauté, déjà si complète, se doublait dans ce magnifique encadrement d'arbres, d'air lumineux et de ciel bleu. Je la remerciai du fond de l'âme de l'admiration que révélait son visage. Une femme qui comprend ces merveilles, me disais-je, a en elle la source féconde de ce qui est grand, beau et vrai. Mon enthousiasme allait éclater lorsque mademoiselle de Pluyette y fit diversion.

“ Tiens mieux ton ombrelle, dit-elle, sans quoi tu seras ce soir noire comme un charbon. „

Puis elle ajouta :

“ Ne t'éloigne pas de nous. Nous nous ennuyons sans toi. „

Le retour s'effectua lentement. Nous causâmes de Louis XIV, de mademoiselle de La Vallière, de madame de Pompadour et même de madame Dubarry. Les vieilles filles choisissent volontiers ces sujets d'entretien. Il me fallut discourir sur une époque qui a son mérite, mais qui est un peu surannée. J'aurais voulu, seul avec Cécile, lui parler d'elle, de l'avenir, de notre mariage, de nos projets, en un mot, d'actualités, de ce qui nous intéresse. Cela ne me fut possible que plus tard, et encore la tante était en tiers.

“ Portons des chaises dans le jardin, „ dit-elle.

J'en pris deux et me dirigeai vers un endroit qui me paraissait ombreux et frais.

“ Pas par là, cria mademoiselle de Pluyette; suivez le jardinier. Le côté où vous allez est dangereux.

— Il y a des piéges à loups? demandai-je en riant.

— Non. Mais j'ai pour voisin un capitaine retraité qui purge son jardin de cailloux en les jetant pardessus mon mur.

— Ah! „

Et intérieurement je m'étonnai de la mansuétude de ma future tante à supporter ce délit contre les lois de bon voisinage.

„ J'ai fait faire des remontrances, continua mademoiselle Pluyette, mais le capitaine Goby, un rustre, a répondu que le gouvernement ne lui donne que dix-sept cents francs de retraite, qu'il n'a pas de domestique pour porter ses pierres sur le chemin, qu'il ne peut compromettre sa dignité en les portant lui-même, et qu'il est donc forcé de les jeter dans mon jardin, ce qui doit m'être assez indifférent puisque je n'habite pas la campagne. „

Nous nous installâmes du côté qui n'est pas dangereux.

„ J'ai une communication importante à vous faire, dit mademoiselle de Pluyette, concernant votre premier jour de noces. Reste, Cécile, ton avis nous sera nécessaire. Voici les dispositions que je vous propose. Il y aura chez moi un grand dîner. Ce sera selon l'usage, puisque je représente le père et la mère de la mariée. Vous aurez droit, monsieur, à huit invitations, et je m'en réserve un nombre égal. Après le dîner, soirée. A minuit, et c'est ici que je vous prie de m'écouter attentivement, à minuit, une voiture vous attendra. Vous y monterez, elle vous conduira dans cette maison. Ce sera un enlèvement. Ne t'en vas pas, Cecile, et dis-moi ce que tu penses de mon idée. „

Cécile ne répondit pas.

Je vis bien que la tante tenait à son projet romanesque et anacréontique. Je l'approuvai sur-le-champ.

L'idée de m'isoler avec ma femme me souriait d'ailleurs, bien qu'au fond cet enlèvement me parût puéril et affecté.

« Soit, mademoiselle, dis-je à la tante. Nous viendrons prendre possession de votre demeure; votre souvenir nous la rendra encore plus agréable.

— Que parlez-vous de mon souvenir? Je serai là pour vous recevoir et vous faire les honneurs. »

Elle y sera!

2 septembre.

Cette tante commence à m'impatienter. Pour les choses sérieuses aussi bien que pour l'achat d'un ruban, elle se croit obligée de me consulter. J'évite de la contredire; mais il arrive souvent qu'elle abandonne ses projets de la veille et me reproche vertement de n'avoir pas eu le sens commun en étant de son avis. En résumé, ces petites querelles sont toute la vie de certaines gens, et il serait cruel de les en priver. Mademoiselle de Pluyette a arrangé ainsi ce qu'elle nomme complaisamment notre lune de miel : enlèvement à minuit, arrivée à Marly, séjour de trois jours; visite à mon oncle, séjour de trois jours; retraite aux Eygalières, séjour de trois jours, et départ pour l'Italie. Je ne suis pas très partisan de ce bonheur à grande vitesse. J'ai même risqué quel-

ques mots pour remettre notre grand voyage au printemps prochain. A présent, nous ne verrons que des campagnes brûlées par le soleil et couvertes de poussière. Mais mademoiselle de Pluyette a presque vu un manque de foi dans ma proposition. A ses yeux, l'Italie est toujours l'Italie, n'importe la saison; de même que, pour beaucoup de personnes, la cour est toujours la cour, n'importe le souverain qui y règne. J'ai exprimé, avec de grands ménagements, un vœu de solitude à deux. La tante m'a demandé si je croyais enlever une femme de chambre.

O ma vie de garçon si libre et si pleine!

Mais si je ne te dis pas adieu, chère et douce existence, quelles compensations donneras-tu à ma vieillesse? Par quelles passions ou par quelle inertie calmeras-tu mon cœur que n'auront rempli ni la tendresse pour une épouse ni le dévoûment pour un enfant?

Chaque fois que je suis tenté de quitter, pour n'y jamais rentrer, la maison de mademoiselle Pluyette, un regard de Cécile me retient. Hier, je l'ai trouvée tout en pleurs.

“ Qu'avez-vous donc ? „ lui ai-je dit.

Elle se taisait.

“ Soyez juge entre nous, a dit la tante. Vous êtes intéressé dans la question, mais vous n'en serez pas moins équitable. Depuis que le mariage de mademoiselle est arrêté, elle ne cesse de rire et de chan-

ter. Est-ce gracieux pour moi ? J'aurais pu inspirer de grandes passions et récompenser la plus sincère. J'ai préféré consacrer à ma nièce toutes mes tendresses. J'ai remplacé son père, sa mère, et même des maîtres, car je lui ai appris la musique. Eh bien, je ne puis me le dissimuler, ce n'est pas moi que Cécile aime, c'est vous. Dès qu'elle sera mariée, je serai de trop dans son existence, et elle se souciera autant de moi que d'une robe fanée. „

Cécile s'est jetée dans les bras de sa tante.

Je me suis approché de la fenêtre et j'ai regardé les hirondelles se poursuivre sous les nuages.

10 septembre.

Feuilles volantes sur lesquelles je consigne mes joies immenses et mes déboires d'un instant, apprenez, chères confidentes, la grande nouvelle. Demain, je me marie. Demain, Cécile m'appartiendra.

11 septembre.

Suis-je un homme délicat ou un sot? En arrivant à Marly, Cécile a causé secrètement avec sa tante, et celle-ci m'a supplié de laisser, un jour encore, ma femme à sa solitude de jeune fille. J'ai consenti. Cécile le désirait. D'où vient cela ? M'aime-t-elle ou

me craint-elle? Voit-elle en moi un ennemi avec lequel elle redoute de pactiser, ou un mari choisi librement? Elle pleurait en embrassant sa tante. Pourquoi? il y a des larmes de joie, d'émotion trop vive. Mais si ces larmes-là sont les seules qui aient coulé, à quoi bon retarder le moment qui doit nous réunir? A quoi bon?... O brutalité des instincts de l'homme! Je m'ingénie à chercher des motifs à la conduite de Cécile, et j'oublie qu'il n'en existe qu'un, simple, naturel, légitime : ma femme est écrasée de fatigue. Le rôle que je vais remplir doit renfermer les tendres sollicitudes d'une mère, la clairvoyante protection d'un père, et je le souille déjà, ce rôle sublime, par les rébellions d'une féroce convoitise. Eh! non. Le sacrifice qu'on m'a demandé, je l'ai fait sans hésiter, mais j'aurais préféré que Cécile l'eût obtenu de moi seul, en n'employant pas l'intervention de sa tante.

Cette journée, qui déjà s'appelle hier, m'apparaît comme une de ces déesses que les peintres font marcher sur les nues. Tantôt elle est sérieuse, pensive, elle me regarde d'un air de commisération, puis elle semble railleuse, dédaigneuse, et sourit méchamment sous l'inspiration d'une sanglante ironie. Allons, cette journée est comme toutes les autres, grave en apparence, bouffonne en réalité. Ces vingt-quatre heures d'un homme qui se marie sont l'imitation fidele des épreuves terribles ou ridicules qu'ont à

subir les francs-maçons avant d'être initiés aux mystères sacrés. J'ai vu aujourd'hui, face à face, ce qu'il y a sur terre de plus auguste, le représentant de Dieu et le représentant de la loi. Ces grandes figures, je les supposais plus imposantes. Le maire m'a paru emphatique et banal, et quand le prêtre a proclamé que le mariage est la base sur laquelle la société s'appuie, j'étais tenté de demander : comment le savez-vous, vous qui ne parlez pas par expérience? O problèmes de la vie humaine, de quel droit oserai-je vous sonder? Faut-il bouleverser le monde parce que ma femme n'est pas dans mes bras? Jouis donc, pauvre être qu'un souffle peut anéantir, jouis des quelques heures que tu as à vivre. La présente est pénible, espère en celles qui suivront. Tu t'es donné en spectacle; ta Cécile, ta chaste épouse, a été exposée, sous son transparent voile virginal, au feu de mille regards; mais l'homme, ce composé d'éléments bons et mauvais, est d'une nature trop changeante pour qu'il lui soit permis de prendre le créateur et la création comme seuls témoins de son amour, de sa constance, de sa fidélité à remplir ses engagements. Il lui faut d'autres liens, à lui qui trouve moyen de se parjurer, de manquer souvent à ses serments, même lorsqu'ils ont été enregistrés sous la lumière d'une éclatante publicité.

Tous les details, toutes les solennelles trivialités de mon mariage me reviennent à la mémoire; on

dirait ces oiseaux bavards, suspendus dans des cages aux fenêtres, et dont le ramage est plus importun qu'agréable.

Cécile a eu trois toilettes, une pour la messe, une pour le dîner, une pour le bal. Au bal, mademoiselle de Pluyette chuchotait sans cesse avec quatre dames de ses amies; elle leur racontait de quelle manière elle avait distribué mon poème. Toutes répondaient, comme un chœur d'opéra-comique : “ C'est charmant! c'est ravissant! „ Plus tard et tout à coup une vive émotion se manifesta dans l'assemblée. La tante, longtemps cherchée, était introuvable. Les quatre dames rompirent le silence presque gardé par elles jusqu'alors, et divulguèrent que mademoiselle de Pluyette était partie pour Marly, afin de préparer le logement des nouveaux époux. Quand minuit sonna, elles s'emparèrent de Cécile et l'aidèrent à s'esquiver discrètement. Une d'elles me fit un signe. Une autre, postée dans l'antichambre, jeta une mante sur les épaules de ma femme. Nous prîmes tous les deux la fuite sans retourner la tête, et j'eus bientôt près de moi, dans la voiture, une jeune fille qui tremblait, sous son blanc vêtement de cachemire, comme une fleur sous la neige. Alors, tout fut oublié, la foule, la contrainte, les amis, les sourires, les propos murmurés à l'oreille, le monde entier, la tante. Je la remerciai même tout bas de cet ingénieux enlèvement. Saisi par un transport de joie auquel rien n'est com-

parable, j'entourai d'un bras la taille de Cécile, je la pressai contre mon cœur dans une longue étreinte. Cette félicité était plus qu'humaine. Elle m'éblouissait comme font ces sillons lumineux qui succèdent à l'orage, et dont une extrémité touche à la terre, tandis que leur sommet se perd dans les cieux. J'étais plus heureux encore par l'âme que par les sens. Ces deux ivresses se confondaient pour s'épurer et s'augmenter l'une par l'autre. Il s'y mêlait une vague et délicieuse terreur qui, loin de les détruire, leur communiquait des sensations nouvelles. Je restai longtemps sous l'empire de cette émotion. Je doutais, je refusais d'en croire mes yeux et mes oreilles, et j'attirai Cécile près de moi. Je ne savais comment la remercier d'être ma femme. Je lui parlais à demi-voix; j'aurais voulu rire et chanter comme un enfant, redevenir jeune comme elle, plus jeune encore, pour lui inspirer confiance, pour lui faire comprendre que je suis à elle bien plus encore qu'elle n'est à moi. Elle a deviné sans doute ce que j'éprouvais, car peu à peu les premiers symptômes de gêne et d'embarras ont disparu. Elle laissait volontiers sa main dans la mienne, son regard sur mon regard, permettant ainsi à nos deux âmes de s'unir par un fluide invisible. J'ai pu enfin la connaître et l'apprécier complétement, ma Cécile. Elle est femme, tout à fait femme, c'est à dire douce, bonne, fine et candide, pas trop spirituelle, ce qui l'exempte de sottes prétentions, enjouée,

rieuse, et soucieuse pourtant des graves devoirs que la nature et la société lui imposent; mobile d'humeur, un peu craintive, naïvement étonnée de la révolution qui s'accomplit dans son existence. C'est la compagne belle et faible qu'un homme aime à protéger. Elle me rappelle ces femmes de l'Écriture sainte qui suivaient leur époux d'un air recueilli et chastement souriant, fières d'avoir été choisies, le front calme, la démarche affermie par la confiance et l'obéissance volontaire. Ce que je souhaitais est arrivé : Cécile m'a donné son cœur avant de me donner sa personne. Graduellement, elle semblait prendre possession de moi, de même que je prenais possession d'elle. Notre voyage a été signalé par un fait dont un autre homme se fût offensé peut-être, mais dont j'ai été profondément touché. Aux trois quarts du chemin, sous l'influence d'une nuit chaude et chargée de langueurs, Cécile, dont la tête s'appuyait sur mon épaule, a tout à coup fermé les yeux; sa dernière parole voltigeait encore sur sa bouche. Je me suis penché vers cet adorable visage qui se reposait sur moi dans un abandon si fraternel, mes lèvres ont respecté ces lèvres entr'ouvertes, d'où s'exhalait, à intervalles réguliers, un souffle frais et pur; j'ai baisé pieusement le front de ma Cécile sans qu'elle s'éveillât, et je l'ai regardée dormir. Écrasé moi-même par la plénitude de ma joie, je ne tardai pas à suivre Cécile au beau pays des songes. En rouvrant les yeux, je la vis qui me con-

sidérait fixement. Une larme glissait sous ses longs cils; elle pleurait. Est-ce que ma bien-aimée ne sait pas encore que, dans le mariage, il y a des phases tendres, passionnées, et des heures plates, où il faut céder à la loi commune? J'aime toutes tes innocences, ô ma chère sensitive.

A présent même, Cécile, tandis qu'en pensant à toi j'oublie ton absence et ma déconvenue, tu dors et tu dis adieu, dans tes rêves, à ton existence de jeune fille. Ta vie, dès aujourd'hui, se divise en deux parts, dont l'une est déjà écoulée, l'autre est dans la main de Dieu, dans la mienne peut-être. Vainement l'avenir, que j'interroge, se couvre, comme les vierges de l'Orient, d'une voile impénétrable; je pressens, je devine notre destinée. Tu peux dormir en paix, ma Cécile; ton bonheur m'est sacré, car ton bonheur sera le mien.

Le jour a lui depuis longtemps, et mes paupières appesanties n'ont plus la force de supporter sa lumière. A bientôt, Cécile.

12 septembre.

Me voici le héros d'une épopée burlesque. Ma femme est je ne sais où; je viens de laisser mademoiselle de Pluyette aux prises avec une attaque de nerfs, et je suis rentré dans mon appartement de garçon.

Le mieux est de songer froidement à ce qui m'arrive et d'aviser. Froidement, c'est bientôt dit. Voilà mon nom, ma réputation, mon sort entre les mains de femmes. Elles vont me livrer en pâture à la risée publique, me couvrir, m'envelopper de ridicule, sans que je puisse le dechirer, fût-ce avec une épée, et en sortir.

Ce matin, à Marly, après quelques heures de sommeil, je me suis levé. La maison était vide. Très étonné, je suis descendu au jardin. Un homme bêchait la terre.

« Où sont ces dames? ai-je demandé.

— Elles sont parties. »

Je l'ai pris par le bras, je l'ai secoué.

« Dormez-vous? où sont ces dames? »

Ma figure bouleversée donnait sans doute la comédie à cet homme, qui me répondit :

« Mademoiselle de Pluyette m'a ordonné, vers six heures, de faire atteler. Mademoiselle Cécile était avec elle. Elles ne se sont pas couchées. Je dis mademoiselle, parce que... vous me comprenez. Elle était toute pâle. Sa tante la consolait. Puis il a été question de monsieur, et ces dames ont dit qu'elles ne vous reverraient plus. »

Ce jardinier m'a très lestement procuré une voiture qui m'a conduit à Rueil, à la station du chemin de fer. Mon inquiétude, ma surprise, se sont un peu apaisées pendant la route. N'ayant rien à me repro-

cher, je crus à un malentendu qu'il était urgent de faire cesser. Je courus chez la tante; elle n'était pas chez elle. Je revins à midi : personne encore. Je m'installai dans une voiture de place et me mis en faction devant la porte. Je suis resté là quatre heures. Ce n'est rien. Cette tante me fera faire bien d'autres extravagances. Quand je songe à la gravité de ma profession, à ma jeunesse studieuse, et que je me vois lancé dans cette stupide aventure, je suis tenté de m'écrier : Dignité de l'homme, tu n'es qu'un vain mot! Un caprice de femme suffit pour te profaner aux plus folles pasquinades! Enfin mademoiselle de Pluyette est rentrée, seule. Je me suis élancé vers elle. Son visage s'est relevé de façon à ce qu'elle pût me regarder de toute sa hauteur.

“ Montez, m'a-t-elle dit d'un air de reine outragée, je vous attendais et ne vous crains pas. Quant à ma nièce, elle est en sûreté. „

Nous étions dans la rue; je gardai le silence. A peine au salon, je m'écriai :

“ Où est ma femme!

— Sous ma protection.

— Et la mienne?

— Cécile n'en a plus besoin. „

Je regardai mademoiselle de Pluyette en me demandant si elle perdait la raison. Sans doute elle devina ma pensée, car elle me dit :

“ Cela vous surprend. Vous me jugez extrava-

gante; je ne suis que juste. Vous rappelez-vous tous les détails de votre voyage de Paris à Marly?

— Parfaitement.

— Cécile a fermé les yeux.

— C'est vrai.

— Puis vous...

— C'est encore vrai.

— Et pendant votre sommeil, à côté de ma nièce, presque dans ses bras, vous avez prononcé le nom d'une autre femme. „

Je ne pus m'empêcher de rire.

“ Est-ce là mon crime?

— Oui.

— Tant mieux, car il est imaginaire. Je n'aime que Cécile. „

Cet incident me semblait si invraisemblable, si ridicule, que je crus qu'il allait se terminer sur-le-champ. Je me trompais. Je ne connaissais pas les femmes. Elles pardonnent, je le vois, les grands crimes, ajoutent foi aux contes les plus absurdes et sont impitoyables pour des puérilités. Mademoiselle de Pluyette me considéra d'un air terrible, menaçant.

“ N'essayez plus de nous tromper, reprit-elle, ma nièce m'a tout raconté. Immobile et glacée d'horreur, elle a entendu les révélations qui vous échappaient. Elle s'est vue trahie avant de vous appartenir. Jugez de son désespoir. Heureusement je suis

là. Cécile ne vous aime plus ; elle vous perd, mais je lui reste.

— Ah ! prenez garde, mademoiselle, d'une chose plaisante vous allez faire un événement tragique par ses conséquences. „

Il m'était impossible de prendre cette accusation au sérieux. Ce fut un tort. La tante l'avait reçue, acceptée, grossie. Elle y entrevoyait un rôle à jouer, un rôle de protectrice qui la flattait évidemment, et auquel elle n'était pas disposée à renoncer de sitôt. Le peu de soin que je mis à me défendre gravement ne fit qu'accroître sa colère.

" Ecoutez-moi, me dit-elle en prenant une pose majestueuse qui disparut bientôt dans le feu du discours, mon histoire renferme une grande leçon. Un jeune homme m'a recherchée jadis comme vous avez recherché Cécile ; il m'adorait : cela vous fait sourire. Sachez qu'alors j'étais belle. A présent, c'est à peine si l'on me respecte, parce que je suis une vieille fille. Et pourtant, de même que ma nièce, je ne méritais ni l'abandon ni la trahison. J'ai été trompée, oui, monsieur, lâchement trompée. Passe encore si je n'avais pas eu de fortune. Les jeunes filles pauvres n'ont que deux partis à prendre : l'inconduite ou le célibat. Mais moi, j'étais riche, et ma richesse ne me préserva point. Mes parents donnèrent un bal pour célébrer mes fiançailles. Le bal fut précédé d'un concert où figura, entre autres, une cantatrice à la démar-

che superbe, aux yeux noirs et provoquants, au front couvert et audacieux, une de ces héroïnes de scandale dont la vie est un perpétuel désordre. Mon futur me prévint qu'il l'inviterait à danser, pour ne pas paraître la traiter sans façon et en artiste. O misérable baladine, puisses-tu expier sur un grabat d'hôpital le mal que tu m'as fait. Ne cherchez pas à me consoler. Ma blessure saigne encore, mais ce sang sauvera mon prochain, sauvera ma Cécile. Savez-vous ce qu'ils firent, ce débauché et cette courtisane? Ils s'enfuirent ensemble. Mon futur m'écrivit que j'étais trop parfaite pour lui. Vous n'avez pas eu, vous, tant de cynisme. Mais vous êtes plus coupable, ayant été plus hypocrite. Votre secret s'est échappé dès la première nuit de vos noces. Cécile, sans moi, n'eût pas compris tout son malheur; comme elle, je doutai d'abord du mien. Dès qu'il ne me fut plus possible de nier l'évidence, je faillis devenir folle. Je restai trois jours dans un état désespéré. Ma fierté me soutint. C'eût été une honte de mourir pour un être indigne. J'ai vécu, et j'en suis bien aise; cela me permettra d'adoucir l'infortune de ma nièce, de faire entendre à cette chère enfant qu'il lui sera accordé d'oublier le lien qui l'attache à vous, et de vivre calme, sinon heureuse, auprès de moi, soutenue par un petit nombre d'amis fidèles dont la discrète compassion ne lui fera jamais défaut. „

J'étais impatienté et je répondis :

“ Ma femme n'a besoin de la compassion de personne. Je m'expliquerai plus tard avec vous. Dites moi d'abord où elle est.

— Jamais. „

J'insistai.

“ Tuez-moi si vous voulez, s'est écriée mademoiselle de Pluyette, mais vous ne m'arracherez pas mon secret. „

Je n'avais nulle envie de faire violence à ma tante. Elle fut prise cependant d'un spasme nerveux. La femme de chambre est accourue aux cris.

“ Ah ! monsieur, m'a-t-elle dit, épargnez mademoiselle. Vous la ferez mourir. „

Que faire? Je suis parti.

Même jour.

Je ne sais que devenir, que penser. Cette mademoiselle de Pluyette, avec son attachement pour Cécile, attachement aveugle et sourd, m'inspire presque de la sympathie. Et pourtant, je devrais la haïr. Elle est excusable, cette femme, elle a été malheureuse. Je comprends à présent toutes les aigreurs, toutes les difformités de caractère; la pitié me préserve de la colère. Mais ma Cécile, si je l'abandonne un jour de plus à ces influences délétères, sa jeune

âme s'étiolera. A son âge, il est vrai, on a d'intarissables ressources; on se tourne, sans y penser, du côté de l'espérance. Mais mademoiselle de Pluyette est de force à intercepter pour Cécile tous les rayons, à ne laisser pénétrer jusqu'à elle que l'ombre et les méfiances, à ne lui apprendre que la stérile science de la résignation; ma femme me reviendra morne et lasse, sans jeunesse, sans vie, sans élan, vieille de cœur et flétrie par le doute. O mon Dieu! elle qui ne demandait qu'à être heureuse! Où est elle? que fait-elle? Elle renie une à une ses naïves croyances; elle leur dit: " Envolez-vous, vous qui m'avez trompée. " Son sourire si charmant s'efface, et l'ironie enlaidit déjà d'un pli désenchanté ses lèvres roses. Elle m'accuse, elle me maudit, et il ne m'est permis de rien tenter pour la désabuser. Je ne sais pas même où elle est. Ce rêve, ce rêve absurde auquel je suis forcé d'attacher de l'importance, je ne puis dire à Cécile qu'il est inexplicable. Voilà trois ans qu'aucun amour, même passager, ne s'est emparé de moi. Je vivais pour le travail. Il me plaisait de marcher, d'un pas de plus en plus affermi, dans une existence grave et calme, de sentir mon âme s'agrandir, mon cœur s'épurer, mon intelligence se fortifier au sein de cette solitude austère. J'envisageais les femmes non comme des compagnes de plaisirs, mais comme des compagnes de devoirs. Ce rôle les transfigurait tellement à mes yeux, que je m'étais juré de n'en ja-

mais approcher une seule, si ce n'est pour l'appeler à ces saints embrassements que Dieu lui-même bénit, sanctifie et féconde. Et pourtant, me voilà affublé d'une fausse passion qui, faussement révélée, a pour moi d'aussi funestes résultats que si elle était véritable. Mademoiselle de Pluyette et Cécile savent sans doute que plusieurs crimes ont été découverts à la suite de paroles prononcées dans les songes. Oui, le fait existe, et il a dû frapper l'imagination des femmes. Mais si la vérité a quelquefois éclaté de cette façon, mille exemples prouvent l'insignifiance des rêves. Le mien, entre autres, ne repose sur rien, et quand je pense qu'il faudra me disculper d'une puérilité semblable, j'en rougis pour Cécile, pour mademoiselle de Pluyette et pour moi. Dès qu'elles veulent se mêler de rendre la justice, les femmes procèdent avec la partialité des magistrats sans conscience et la barbarie sommaire des sauvages. Elles ne s'appuient ni sur des inductions, ni sur des preuves, ni sur la logique; elles tranchent la difficulté, s'inquiétant fort peu si ses tronçons vont revivre et multiplier. Avant de me traiter en parjure, qu'on s'informe, qu'on interroge mon passé, mes habitudes, mes amis et mes ennemis, si j'en ai. Ce débat entre mademoiselle de Pluyette et moi est d'une absurdité qui m'humilie. Il me fatigue et m'écrase, comme ferait un costume grotesque imposé à un homme sérieux. J'éprouve la plus terrible des infortunes, celle

qui ne renferme pas même en elle, par sa propre grandeur, une consolation qui l'ennoblisse.

Qu'est-ce que je fais ici? Ma femme! Où est ma femme? Mademoiselle de Pluyette est probablement remise de son attaque de nerfs. Il faut qu'elle me rende Cécile.

Soir.

Elles ont quitté Paris. Je n'ai trouvé qu'une lettre par laquelle ma tante (c'est ma tante) me fait savoir qu'elle emmène Cécile en Italie. Ma tante me défend de les suivre. La lettre est brève, digne, impérative. C'est magnifique. Il y a quelque chose de plus beau encore que votre style de général en chef, ma chère tante; il y a sous un coin de l'enveloppe deux petits mots au crayon, de l'écriture de Cécile, timides et presque illisibles, qui valent tout un poème : *Marseille*, *Gênes*... Je partirai dans une heure.

15 septembre.

Me voilà à Marseille. Elles n'y sont plus. J'ai découvert l'hôtel où elles sont descendues. Elles se sont effectivement embarquées pour Gênes. Malheureusement je ne puis partir aujourd'hui. Mais Cécile

m'attendra. Elle trouvera un moyen. Elle sera malade, elle s'éprendra d'une belle passion pour le golfe ou les jardins Pallavicini. Elle m'aime, ma Cécile. Qui me l'a dit? Ni elle, ni personne. Je me trompe. Ces deux mots au crayon sont un aveu, un repentir de ce qu'elle a fait, un pardon s'il était nécessaire. En attendant, mademoiselle de Pluyette me remplace. Quel dommage qu'elle ne puisse épouser sa nièce ! A mon défaut, elle régale Cécile d'un voyage d'Italie. O délicieuse tante, je ne te souhaite, pour tout châtiment, qu'un bon mal de mer. Elle nous rend service, cette chère demoiselle. Elle embellit notre mariage d'épisodes et d'incidents dont les amours coupables semblaient avoir la propriété exclusive. Je ne chéris pas ma femme plus qu'auparavant, mais je la chéris d'une autre manière, avec toutes les excitations d'amour-propre, de difficultés à vaincre, d'aventures à courir, avec tous ces condiments piquants et savoureux qui faisaient mouvoir jadis les héros de la chevalerie, et aiguillonnent, de de nos jours, les adorateurs des princesses errantes toujours en quête de folles équipées. Que mon esprit, mes sens, ma vanité s'enivrent à l'aise dans ce grand air saturé d'ardeurs et d'orages. Cela n'est dangereux que si le cœur est usé ou flétri, s'il a besoin de fouetter sa langueur par une fièvre sans cesse renaissante ; mais le mien se retrouvera bientôt dans sa plénitude et sa simplicité, assez pur, assez puis-

sant pour jouir avec calme du bonheur qu'il aura conquis. Les deux mots au crayon de ma femme m'ont déjà débarrassé d'un mal cruel : l'incertitude. Cécile m'aime, elle croit en moi. L'amour, c'est la vie; le doute, c'est la mort; ma Cécile ne veut pas mourir.

En attendant, je voyage. Ce mot me fait sourire. Je sais le nom de la ville où je suis, parce qu'il m'a été indispensable de le connaître pour suivre ma femme, mais je n'ai rien remarqué, rien observé sur ma route. La contrée où je suis engagé corps et âme, contrée presque inconnue pour moi, je dois l'avouer, s'appelle la passion. Il y a là d'étranges aspects, une inépuisable variété, de frappants contrastes de lumière et d'obscurité, des haltes délicieuses, d'étincelants mirages, une succession continuelle de paysages riants et de sites désolés, une immense profondeur d'horizons, de brusques transitions d'orage et de beau temps, de jour et de ténèbres, qui tiennent en éveil toutes les facultés et triplent la nerveuse élasticité des sens. On parle d'excursions lointaines, d'études de pays et de mœurs. Vous qui voulez voir et savoir, ouvrez votre cœur et regardez, vous resterez éblouis devant les mondes de sentiments qu'il renferme. Là est la science, là est la vie. Vous oublierez qu'un étroit berceau vous a contenus et qu'un cercueil un peu moins petit vous enfermera. Vous vous sentirez forts et féconds comme la nature, grands comme l'infini.

20 septembre.

Quelle belle nuit! Elle laisse dans mon souvenir un sillon lumineux, pareil à la longue traînée d'argent qui descend de la lune à la mer.

La ville dormait quand j'ai débarqué à Gênes. Je me suis fait conduire à un hôtel qu'on m'avait désigné comme le meilleur. Tout en se frottant les yeux, une servante me mena à une chambre. Le temps était superbe. Un vent frais s'élevait de la mer. J'ouvris ma fenêtre et je m'accoudai sur l'appui. Bientôt, en face de moi, un rideau fut tiré devant une croisée ouverte, et une forme blanche m'apparut. Je jetai un cri. La vision s'effaça, tandis que, le corps penché en avant, je me demandais :

« Est-ce Cécile? »

La nuit était transparente. On eût dit un crépuscule. Je n'avais pu, cependant, distinguer si cette femme était la mienne. J'attendis quelques minutes dans une angoisse inexprimable; puis je réfléchis que tant que je resterais là immobile et visible, le rideau avidement interrogé par mes yeux ne s'agiterait plus. J'éteignis ma lumière. Une lueur faible comme celle d'une lampe couverte d'un abat-jour éclairait la fenêtre en face de la mienne. Les bruits de l'hôtel, occasionnés par l'arrivée de deux ou trois

voyageurs, tombèrent un à un. Tout à coup, le rideau glissa sans bruit sur sa tringle, et une femme se montra, timidement d'abord. Vêtue d'un peignoir blanc, elle promena ses regards autour d'elle pour s'assurer que la solitude était complète, puis, tout à fait rassurée, elle s'avança sans défiance et contempla le ciel. Cette fois, je n'eus plus de doutes : c'était Cécile. Je n'osai changer de place de peur de l'effrayer. L'admirer ainsi, quand elle se croyait seule, me parut d'abord la plus grande félicité désirable. Mais dès qu'elle faisait un mouvement, une anxiété violente s'emparait de moi.

" Elle va rentrer, me disais-je, et tout sera fini. „

En ce moment où toute ma vie se concentrait dans mes yeux, je ne concevais pas de malheur plus foudroyant que celui de voir disparaître Cécile.

Je me demandais si elle pensait à moi, si sa pâleur, sa rêverie, étaient des indices certains de regret et d'espoir ; si son âme, qui semblait errer à l'aventure, comme une mouette blanche que le vent berce et dirige au dessus des flots, ne se rapprochait pas de la mienne par une secrète et naturelle affinité. Je me demandais encore si un instinct sûr autant qu'inexplicable l'avertissait que j'étais auprès d'elle, si les pulsations de mon cœur résonnaient en écho dans le sien, ou si elle se trouvait sous l'empire de cette tranquillité imperturbable dont la nature a doué la plupart des femmes, et qui est la force de leur fai-

blesse. Peu à peu, ce que je considérais comme une suprême joie me parut une insuffisante compensation à l'attente cruelle que j'avais endurée. Je m'élançai vers Cécile comme le papillon vers la flamme, et je l'appelai par son nom. Elle ne recula pas, elle ne s'étonna pas; on eût dit qu'elle m'attendait.

“ C'est vous ! „ murmura-t-elle.

Mon cœur, plutôt que mon oreille, l'entendit.

Je ne me possédais plus. Je ne sais ce que j'allais dire ou faire lorsque Cecile ajouta d'une voix tremblante et pourtant bien accentuée :

“ Descendez. „

A présent que j'y songe, j'admire combien les femmes, même les plus candides, sont savantes pour se tirer adroitement d'une circonstance délicate, d'une position difficile, combien leur ascendant est irrésistible et plie à leur volonté l'orgueil de l'homme, si intraitable pourtant.

Je ne répliquai rien, je descendis. Cécile arriva par un autre escalier que le mien, me rejoignit dans la cour, me prit par la main et me dit :

“ Venez. „

Elle me conduisit sur une sorte de terrasse couverte d'une toiture en bois et ouverte d'un côté au grand air dans toute sa longueur. Des orangers, des rosiers, des myrtes et autres arbustes fleurissant dans des caisses qui se touchent, y forment par places des rideaux de verdure. Elle est garnie de chaises et

de bancs. Après avoir refermé la porte sur nous, Cécile se jeta dans mes bras avec un élan si affectueux, si bon, si dévoué, que je restai muet et écrasé par un bonheur surhumain. Je retins ma femme contre ma poitrine, oubliant tout pour elle, plongeant mes regards dans ses yeux qui se levaient sur moi sans crainte, sans rancune, sans fausse honte.

« Nous sommes brouillés, monsieur, dit-elle en se dégageant de cette étreinte; il va falloir songer à nous réconcilier.

— C'est déjà fait si vous m'aimez.

— Ah! vous allez trop vite. J'ignore si je vous aime, j'ignore si je vous hais; je sais seulement que vous êtes mon mari. Asseyons-nous sur ce banc et causons.

— Sur ce banc que la lune éclaire!

— Qu'importe qu'on nous voie, puisque je suis votre femme. »

Ce mot si doux et si railleur en même temps, ce mot que Cécile prononçait la première sans que j'eusse besoin de l'imposer, me fit involontairement regarder les arbustes qui projetaient une ombre épaisse. Les fenêtres, dont l'une pouvait s'ouvrir à l'improviste, m'effrayaient à l'égal de piéges. Je pris la main de Cécile déjà assise. Elle se leva sans résistance, et je lui dis à voix basse :

« Nous sommes époux; nous sommes amants aussi. La nuit a deux bienfaits, deux parures, deux tré-

sors : le silence et l'obscurité. Nous jouissons de l'un, cherchons l'autre, venez. „

Mollement appuyée sur mon bras, elle fit quelques pas vers les sombres masses de verdure, puis s'arrêta.

“ Je n'ai nulle crainte d'être avec vous, dit-elle, et j'irai où vous me conduirez. Mais là-bas, sous ce feuillage, je vous verrai moins, je vous verrai à peine. „

Et, plongeant dans mes yeux son regard franc et limpide, elle ajouta :

“ J'ai à vous interroger. Ce n'est pas seulement votre voix, c'est votre visage aussi qui me répondra. Restons ici.

— Comme vous voudrez, Cécile. Où vous serez je serai bien. „

Je me plaçai auprès d'elle sur ce banc que nous venions de quitter. Cécile manifesta par un sourire doux et bon sa joie d'être obéie. Bientôt ma femme redevint sérieuse, se demandant sans doute comment elle aborderait une question assez épineuse.

“ Je dois d'abord m'accuser, dit-elle après un moment d'hésitation que je ne songeai pas à interrompre : j'ai eu tort de me confier à ma tante.

— Et moi, répliquai-je, j'ai eu tort de ne pas me défendre gravement d'une accusation à laquelle elle attachait tant d'importance. J'aurais dû lui dire que si les annales criminelles citent plusieurs forfaits

découverts à la suite de paroles prononcées en dormant, elles ne peuvent pourtant s'empêcher de reconnaître, en thèse générale, qu'il ne faut point s'en rapporter aux rêves. Ce débat était si mesquin, si ridicule, qu'il devait forcément nous amoindrir tous les trois. J'ai essayé de l'éviter, de le traiter légèrement, comme il le mérite. Votre tante n'a vu dans ma conduite qu'une preuve, une aggravation de culpabilité, ce qui nous montre, ma Cécile, qu'entre mari et femme il ne doit pas y avoir d'autre intermédiaire que Dieu.

— Devant Dieu donc, mon ami, je vous adjure de me dire la vérité. Vous n'aimez...

— Que vous ! „ m'écriai-je.

Cécile se laissa facilement persuader et reconnut que ses craintes étaient mal fondées. Elle paraissait avoir mûrement réfléchi sur la folle équipée à laquelle sa tante l'avait entraînée. Ce qui me surprit, c'est qu'elle ne conservait aucun ressentiment contre mademoiselle de Pluyette.

“ Pourquoi lui en vouloir ? me dit Cécile ; sans elle vous n'auriez pas été amené à me prouver combien vous tenez à moi. „

Cécile ne dévoilait pas encore le fond de sa pensée ; elle hésitait même et me regardait tendrement, avec une expression de coquetterie naissante, comme pour appuyer et fortifier cette excuse si légère.

“ Chère enfant, répondis-je, vous défendez mal

votre tante; l'approuveriez-vous si elle vous précipitait au sein des mers afin de s'assurer que j'irais vous y chercher? Savez-vous ce qu'elle a fait, votre tante? Voyez ce rosier : ce n'était d'abord qu'un arbuste sans prix et sans parfum, enfoui dans des buissons ignorés. On a dû lui adjoindre une branche dont la séve délicate, odorante, féconde, mariât pour jamais la force à la grâce. Sans cette greffe, ce sauvageon n'eût pas eu de fleurs; sans lui, elle eût été stérile. Ainsi sommes-nous : nous n'avons de valeur que parce que nous sommes greffés ensemble. Ce qu'avait fait l'institution réputée la plus sainte parmi les hommes, votre tante a voulu le défaire; elle a essayé de nous disjoindre, nous qui sommes liés d'une façon telle que nous ne pouvons être séparés sans mourir, au moins moralement. Ne trouvez-vous là qu'une étourderie à peine blâmable? Croyez-moi, Cécile, il est nécessaire de nous éloigner de votre tante. Si c'était une mère, vous vous seriez arrachée de ses bras en pleurant, mais sans trop de regrets. La loi divine a dit : « Tu quitteras tes parents pour suivre ton mari. » Il est à présumer qu'une loi qui a survécu à tant de siècles n'est pas sans raison d'être. Vous ne me répondez pas; n'êtes-vous point décidée?

— Non, mon ami, je n'abandonnerai jamais ma tante.

— Vous hésitez entre elle et moi?

— Que deviendrait-elle sans nous? »

Comme je restais muet et évidemment affligé de la fermeté de Cécile, elle ajouta :

« Il faut avoir de l'indulgence pour elle ; ce n'est pas une mère, c'est une tante. »

Ce mot si simple et si profond m'apparut lumineux comme un trait de feu ; je le compris dans toute sa portée, je sus gré à Cécile de l'avoir dit, car il indiquait une sagacité de raisonnement, une clairvoyance de cœur qui me pénétrèrent d'admiration.

« Chère âme, m'écriai-je, je vous entends, je vous devine, et c'est de vous que je veux apprendre la sagesse. Oui, vous êtes sensée autant que bonne ; votre instinct vous découvre tous les sentiments, vous fait apprécier leurs nuances les plus subtiles. Une mère, en effet, eût été plus calme, plus adroite, plus réfléchie ; elle vous eût embrassée en vous disant : « Va avec ton mari, retiens-le s'il faiblit, ramène-le s'il s'égare. » Même fautif, même coupable, elle vous eût exhortée à la patience, au pardon. Une mère a d'abord été épouse ; elle est complète, elle est forte, elle est femme, elle a le secret de tous les sacrifices, de toutes les renonciations, de toutes les douleurs ; elle sait faire la part de chaque exigence, et s'immole volontiers pour sa fille ; elle coupe vaillamment dans son cœur le côté égoïste des tendresses humaines, et nul ne voit saigner cette plaie dont elle souffre sans se plaindre. Mais une tante, une vieille fille, quelle différence ! Dieu nous a faits, dit-on, à son image, et c'est aussi l'am-

bition de chaque créature pour tous les êtres qui l'entourent. Mademoiselle de Pluyette se croit une martyre, et rêve pour vous la même glorification. Une mère, dans un cas difficile, vous eût sauvée; votre tante, très innocemment, vous perdrait. Votre jeunesse, si vous l'écoutiez, se passerait dans les récriminations et les larmes; votre âme s'aigrirait par la jalousie et l'envie; le bonheur que vous rencontreriez chez d'autres couples vous paraîtrait une ironie affreuse, une injustice flagrante ou une amère hypocrisie. Quand une ride plisserait vos tempes, quand un cheveu blanc viendrait vous avertir que le temps a marché, vous vous révolteriez, car l'âge d'aimer serait écoulé sans vous laisser même un souvenir. Il ne vous resterait rien que votre tante; à vous deux, vous maudiriez la société, les hommes, sans que la conscience de leurs torts et de votre perfection vous apportât le moindre soulagement. Voilà où votre tante vous conduisait, où vous n'avez pas voulu aller. Une femme ordinaire eût agi comme vous, Cécile, elle eût évité l'abîme de désolation, le terrible isolement où mademoiselle de Pluyette vous entraînait avec les meilleures intentions du monde. Mais ce qui vous rend admirable, digne de respect autant que d'amour, ce qui me gagne à vos idées malgré mon désir de conquérir la solitude auprès de vous, c'est votre bonté, c'est votre douceur, si précieuses et si pleines de promesses pour moi dans l'avenir; c'est

cet étonnant et sublime discernement à établir l'immense supériorité d'une mère sur une tante; c'est cette tendre pitié pour une pauvre créature dont vous avez, si jeune encore, sondé l'immense misère; c'est cette protection compatissante pour une âme blessée, souffrante, que vous espérez guérir à l'ombre de votre bonheur. Dès à présent, je me fie à vous. Votre raison m'est connue. Agissez; je souscrirai à tout ce que vous ferez. „

Cécile m'avait écouté attentivement; elle semblait me remercier de ma confiance. Tout à coup elle se leva :

“ Voici le jour, „ dit-elle.

Je me levai aussi, tout effrayé de voir qu'elle se disposait à s'éloigner.

“ Vous me quittez! „ m'écriai-je.

Elle saisit ma main et me dit :

“ Vous me retrouverez ici la nuit prochaine, et mon parti sera pris. Accordez-moi encore cette journée. „

Cécile s'enfuit rapidement. Au moment de franchir la porte de la terrasse, elle se retourna et ajouta, en me faisant un geste d'adieu :

“ Ce soir! „

Rentré chez moi, je n'ai cessé de penser à elle. Qu'il y a de courage et de charme attendrissant chez cette jeune fille si peu aguerrie et si forte pourtant! Quand elle est arrivée auprès de moi, elle est restée un ins-

tant muette, et son front soucieux, sa démarche, ses yeux disaient :

« Où vais-je? que fais-je? quelles seront les conséquences? »

Et, en s'aventurant dans ces vastes champs de l'inconnu, son cœur battait si fort, qu'on en voyait les palpitations sous la blanche mousseline.

Plus tard, après les premières paroles échangées, lorsque, transporté et ravi, j'attirais Cécile contre mon sein, et que mes lèvres frémissantes cherchaient les siennes, elle m'a dit, en se dégageant doucement, et d'une voix si faible que je l'entendis à peine :

« Pas encore. »

Que d'amour dans ce mot! Qu'elle est puissante, la grande, la simple, l'immortelle nature! Comme elle éclate en cris soudains, en foudroyants éclairs; comme elle efface vite les puériles leçons par lesquelles on essaie de l'entraver, de la dompter, de la corriger! Voilà une jeune fille élevée dans l'ignorance de tout ce qui, aujourd'hui, l'intéresse et la touche. Ce qu'elle a appris ne lui sert à rien, et le mieux pour elle est de l'oublier. Que ferait-elle d'une science frivole, superficielle et mesquinement épurée, à l'heure où elle a à se conduire dans une circonstance si délicate, si grave? On a préparé Cécile au mariage, mais par une initiation tout extérieure. On lui a enseigné le cérémonial, les convenances, l'uniforme à revêtir, le prêtre, l'autel, la mairie; peut-être encore

a-t-on discuté devant elle, sans qu'elle les comprît, les clauses du contrat qui nous lie. Mais de l'homme dont elle va partager la vie d'une façon si intime, de ses devoirs réels, pas un mot. Et cependant, il faut qu'elle les connaisse, aussi bien ceux qui, négligés, amèneraient la perte de son bonheur, que ceux dont l'oubli entraînerait la perte de son honneur. Un seul point est grossi au détriment de tous les autres, c'est une surveillance matérielle, continuelle, tellement active qu'on la supposerait inspirée par la jalousie, tellement sévère qu'elle devient offensante. Les jeunes filles sont esclaves, esclaves de fait, et, autant qu'il se peut, de pensée, avant d'être épouses. Il leur est impossible de connaître et de choisir. Elles ne sont libres qu'au moment où cette liberté ne leur est plus utile que pour se parjurer de serments prononcés sans discernement. Voilà ce qu'a fait l'éducation appliquée au mariage. Mais (spectacle consolant) la plupart des femmes possèdent une lumière intérieure qui les guide au travers des ténèbres qu'une longue préméditation a épaissies autour d'elles. J'en juge par Cécile. On lui montre en moi un ennemi ; on lui conseille de se défier, de craindre ; on tente d'endormir son cœur, de fausser sa raison ; on lui dit : « N'aime pas, l'amour est une mer où tout te prouve que tu vas faire naufrage. » L'enfant réfléchit, délibère, n'écoute plus qu'elle-même, se débarrasse des entraves dont une expérience maladroite l'avait cou-

verte, et s'élance, chaste et nue, dans cette mer de passions qu'on lui montrait si menaçante.

On a frappé à ma porte. Le garçon d'hôtel est venu me demander si je descendrais déjeuner ou s'il fallait me servir chez moi. Descendre! Me rencontrer peut-être avec la tante de Cécile! Jamais une explication de ce genre ne se serait offerte d'une façon plus inopportune. Je ne me sens d'irritation contre personne. Ma tête, un peu fatiguée par le voyage, la veille et les émotions, ne saurait supporter une discussion violente. Ce n'est pas que j'aie besoin de repos. Je jouis d'un calme si délicieux que je ne veux pas permettre au sommeil de m'en dérober une seule minute. Cécile, d'ailleurs, ne dort pas; elle s'occupe de nos intérêts. Je ne veux pas les compromettre ni lui déplaire en brusquant une solution. Je resterai chez moi et j'attendrai.

22 septembre.

Elle ne m'a pas manqué de parole, ma Cécile; elle est venue, elle est mienne. Mon cœur frémit encore d'une commotion profonde, et verse autour de lui d'harmonieuses vibrations. Notées, elles deviendraient le plus sublime des poèmes. L'humanité tout entière tressaille dans chacune d'elles, s'y condense et apporte, dans un éclair, un infini de grandeur et d'existence. Chaque objet me paraît embelli,

poétisé ; je vois briller sur tous les fronts un rayonnement d'intelligence, dans tous les yeux une cordiale bonté ; je suis tenté de saluer chaque passant et de lui dire : Touche ma main, je suis ton frère.

A peine arrivé à la terrasse, toute parfumée encore de sa présence de la veille, Cécile me rejoignit et m'aborda d'un air résolu.

« Partons ensemble, me dit-elle ; ma tante ne souscrira jamais à un rapprochement ; il faut forcer son consentement. »

Je restai un instant surpris. Le projet de Cécile, qu'elle avait sans doute médité pendant tout le jour, et que j'ignorais, n'entra pas du premier coup dans ma pensée.

« Ne me comprenez-vous pas ? reprit-elle. Emmenez-moi ; nous reviendrons demain chercher ma tante.

— Venez ! » m'écriai-je.

Ayant Cécile à mon bras, et sans demander d'autre explication, je m'enfuis avec une hâte fébrile. Cécile, toute frissonnante, me dit :

« Vous m'enlevez !

— Oui, pour la deuxième fois. Mais cette fois-ci, c'est la bonne.

— Où irons-nous ?

— Où vous voudrez. »

Nous étions dehors. Je regardai la ville ; Cécile regarda la campagne.

“ Il est nuit, ajoutai-je, et Gênes renferme cent logis prêts à nous recevoir. „

Cécile me désigna du doigt un point de la montagne circulaire qui descend vers le golfe.

“ Allons là-bas, dit-elle... c'est plus loin. „

Mes yeux cherchèrent les siens qui se baissèrent. Sur ses lèvres glissa un sourire qui ajouta encore à la grâce ingénue de ces derniers mots. Nous nous mîmes en marche dans la rue déserte et montueuse. Cécile se retourna à plusieurs reprises comme pour adresser un adieu. Par moments elle pressait le pas et son bras tremblait sous le mien, comme si elle eût craint d'être poursuivie. Puis elle riait d'un rire un peu contraint, puis elle semblait songeuse, inquiète, et je sentais alors son cœur battre plus vite. Tout à coup, elle s'arrêta.

“ C'est le bonheur de toute ma vie que je joue ici ce soir, me dit-elle d'une voix émue.

— Que redoutez-vous? „ m'écriai-je.

Elle se rassura.

“ Je ne redoute rien, me répondit-elle d'une voix ferme. Je suis sous votre protection. „

Et nous continuâmes notre route.

La nuit silencieuse nous permettait de distinguer, dans la demi-obscurité, les habitations d'été qui devenaient plus nombreuses au fur et à mesure que nous laissions la ville derrière nous. Je n'osai dissuader Cécile d'aller plus loin, ni l'attrister de sottes

prévisions en lui parlant de la fatigue à laquelle elle s'exposait.

Cécile me raconta qu'elle avait écrit à sa tante.

“ Entre deux devoirs, dit ma femme, je ne pouvais hésiter. J'ai obéi au plus sacré. Je dois à ma tante le respect, mais je vous dois ma présence, ma vie. Demain nous irons nous jeter aux pieds de ma seconde mère, en lui demandant pardon de la peine que nous lui aurons causée.

— Nous la marierons, m'écriai-je assez étourdiment.

— Ah! mon ami, si cela était possible!

— Je m'en charge. „

Pendant cette nuit lumineuse, étincelante d'amour et d'étoiles, tout me semblait facile.

Nous marchions, nous marchions toujours.

Par instants, nous étions gais comme deux amis en vacances, ardents et muets comme deux chasseurs qui s'avancent dans les ténèbres, afin de surprendre le gibier aux premières lueurs du matin. Le charme de cette promenade était si grand que je finis par ne plus me préoccuper de savoir comment elle finirait. A force de monter, nous nous trouvâmes enfin sur un plateau élevé d'où la vue s'étendait sur l'immensité de la mer, calme et comme endormie. Éblouie, enchaînée par les yeux devant ce magnifique horizon, Cécile s'appuya plus fortement sur mon bras et resta en extase. Mais bientôt la fatigue se manifesta

après ce temps d'arrêt. La subissant sans l'avouer, Cécile vint s'asseoir sur un quartier de roche, et sa jolie tête s'affaissa graduellement sur sa poitrine.

“ Chère enfant, lui dis-je, vous êtes lasse.

— Moi! répondit-elle, pas du tout. „

Et pour preuve, elle se leva, tandis que je demeurais assis.

“ Laissons-la faire, pensai-je, l'air est pur, chaud et clément. Bientôt Cécile viendra s'assoupir sur mon cœur, aussi paisiblement que sur le sein d'une mère. „

Ma femme cria :

“ Charles! „

C'était la première fois que mon nom sortait ainsi de sa bouche. J'accourus.

“ Je sais un peu d'italien, me dit-elle d'un air de naïf triomphe. Voyez plutôt. Cet écriteau signifie : maison de campagne à louer.

— Maison de campagne à louer! répétai-je, eh bien, louons-la. „

J'avançai le bras pour sonner. Cécile retint ma main.

“ Quelle folie! „ dit-elle.

Mais je vis que cette idée, par cela même peut-être qu'elle était bizarre et imprévue, plaisait à l'imagination de Cécile. Je ne voulus, néanmoins, la contraindre en rien.

“ Faut-il sonner? „ lui demandai-je.

Elle hésita un peu et me dit :

« On ne vous répondra pas. „

Je sonnai de façon à réveiller tous les saints du paradis.

Bientôt un gros homme parut, tenant une lanterne à la main.

« Sauvons-nous, me dit Cécile tout bas et en riant.

— Non pas. Parlez, puisque vous savez l'italien.

— Je n'en sais pas si long.

— Attendez. Je vais user d'un langage commun à tous les peuples. „

J'offris poliment une pièce d'or au gros homme qui la prit, l'examina, puis se découvrit en nous disant, dans un jargon cosmopolite :

« Vous êtes Français ; voulez-vous entrer? Qu'y a-t-il pour votre service? „

Je désignai l'écriteau et fis sonner mon or de voyage. Cet homme intelligent me comprit. La grille s'ouvrit toute grande.

« C'est donc sérieux? „ me dit Cécile d'une voix basse, altérée.

Elle restait immobile. Je la pris doucement par la main et nous suivîmes le gardien. Il nous fit parcourir, de bas en haut, une maison fort propre et convenablement meublée. Puis il nous conduisit dans un vaste jardin dont les allées de vieux arbres, habituées sans doute à emprisonner le silence et la nuit, semblaient s'étonner d'être troublées par des voix

humaines et par la vacillante clarté qui s'en allait mourir sous leurs feuilles.

Cécile marchait à mes côtés. Une émotion profonde la dominait. Toute la partie aventureuse et remuante de cette nuit singulière s'effaçait de son esprit comme du mien. Elle oubliait Gênes, l'Italie, le rendez-vous de la terrasse, la fuite, la promenade à pied, et cette folle idée d'aller sonner à une maison inconnue. Nous causions de tout ce qui se présentait à nous, mais sans suite, sans y songer, et nos âmes, qui s'étaient réfugiées dans nos yeux comme dans un poste d'observation, se regardaient souvent à la dérobée.

Voyant que Cécile hésitait pour rester, ce fut à elle que le gardien adressa ses instances. Il nous installa sans qu'elle eût dit ni oui ni non.

C'est donc en Italie, ma Cécile, que s'est tressé le premier anneau de la chaîne qui nous unit à jamais. T'en souviendras-tu, chère âme? Toujours, j'en suis sûr. Et lorsque cette chaîne sera assez longue pour que notre amour, fils de la terre, puisse s'en servir à monter jusqu'au ciel, tu penseras encore, n'est-ce pas, Cécile? à ce premier anneau que l'Italie a tressé.

Quand nous sommes revenus, le lendemain, auprès de mademoiselle de Pluyette, elle était à demi couchée dans un grand fauteuil et tenait encore entre ses mains la lettre de ma femme, qui se jeta au cou de sa tante et l'embrassa. Mais celle-ci était en proie

à une consternation si navrante, que toutes les caresses de sa nièce ne réussirent pas à la dissiper. Du reste, pas un mot, pas une plainte. Des pleurs, rien que des pleurs et des sanglots. Devant cette douleur cruelle et concentrée, ma femme parut péniblement affectée. Elle me prit à part et me dit :

“ Retirez-vous quelques instants. Le chagrin de ma tante m'effraie. Je préférerais des reproches. En votre présence, elle n'ose peut-être m'en adresser. Laissez-nous ensemble, et je me charge de l'apaiser. „

Je ne demandais pas mieux. Mademoiselle de Pluyette ne saurait condamner Cécile à être enterrée toute vive. Voilà une heure et demie que dure l'entretien. J'ai beau rappeler à ma pensée ma femme, cela ne me suffit plus, et je m'ennuie sans elle. Il est temps d'aller voir si ma tante est consolée.

Même jour.

Le désespoir continue. Mademoiselle de Pluyette espérait, m'a-t-elle dit, être emportée par cette crise, et se félicitait de mourir sous le beau ciel de l'Italie. Mais elle vient de changer d'idée. Elle préfère s'éteindre sous son ciel natal. Ses caprices sont des ordres pour nous. Ce soir, nous partons pour la France.

16 octobre.

Les idées funèbres persistent chez mademoiselle de Pluyette ; nous sommes fixés à Marly depuis près d'un mois, et elle s'obstine à croire sa nièce la plus malheureuse des femmes. Ce qui me console, c'est que Cécile m'affirme tout bas qu'elle en est la plus heureuse. Mon oncle est venu nous confier son fils Maurice, qui va entrer dans un des colléges de Paris à la fin des vacances. Mon cher parent est moins patient que moi envers mademoiselle de Pluyette.

« Tu devrais, m'a-t-il dit, te débarrasser d'elle.

— J'y ai souvent pensé, ai-je répondu, mais elle m'inspire je ne sais quel sentiment complexe et difficile à exprimer. Je ne la déteste pas, je la plains. Je la considère comme une vieille enfant, et son inoffensive folie ne m'irrite plus. Tu vas me trouver singulier et prétendre que je ne suis pas un homme complet, puisqu'il me manque cet instinct grâce auquel on écarte le plus vite possible ce qui est désagréable ou nuisible. Le fait est que je me suis accoutumé à ma tante et que je la vois sans déplaisir. C'est peut-être parce que j'ai remporté sur elle un avantage, celui de rentrer en possession de ma femme, qu'elle voulait me ravir ; ou bien parce que Cécile lui est sincèrement attachée et que toutes les affections,

toutes les idées de ma femme sont devenues les miennes. Par un motif ou par un autre, je préfère tolérer quelques doléances sans importance et ne pas reléguer mademoiselle de Pluyette dans une solitude qui lui serait dangereuse. Personnellement, tu n'as pas à te plaindre de la présence de ma tante, puisque tu prends plaisir à la tourmenter continuellement. „

En effet, mon oncle a avec elle des conversations de ce genre :

“ Pourquoi donc, mademoiselle, avez-vous empêché mon neveu et ma nièce de venir me voir avec vous, comme c'était convenu ? J'avais fait restaurer mon manoir des Eygalières, et mes soins sont perdus.

— Ah! monsieur, va-t-on chez les gens pour y mourir ?

— Mourir ! vous n'en ferez rien. Quel âge avez-vous?

— Mon cœur a cent ans.

— Si vous souhaitez tant de mourir, comment se fait-il que vous ayez refusé de manger, ce matin, des champignons dont la provenance vous paraissait douteuse?

— Je ne veux pas mourir empoisonnée.

— Comment se fait-il que vous ayez jeté les hauts cris, dans notre promenade sur l'eau, quand ce bateau à vapeur s'est avancé sur nous ?

— Je ne veux pas mourir noyée.

— Vous ne voulez pas mourir du tout. Vous vivrez quatre-vingt-seize ans, et on sera obligé de vous assommer. „

La bonne tante hausse les épaules ; mais elle est ravie de ces boutades, parce qu'elle aime par dessus tout que l'on s'occupe d'elle.

Hier, nous sommes sortis tous ensemble. Déjà, dans ses nuits fraîches, la seconde quinzaine d'octobre attaque ce qui reste de végétation. Excepté l'herbe des prairies, tout prend une teinte jaune. Les peintres abondent dans les campagnes, calmes et laborieux pendant le jour, joyeux et bruyants dès que leur travail est fini. On aperçoit de loin leurs grands parasols piqués en terre sur les hauteurs de la Jonchère et de Voisins, ou dans l'île de Croissy. Les véritables artistes s'efforcent d'interpréter tout simplement la nature, de fixer avec leur palette ces nuances harmonieuses et fugitives du feuillage, qu'un seul jour, en cette saison, suffit à modifier. Ils sont fervents, infatigables, et avouent hautement leur impuissance à reproduire exactement, à idéaliser leur modèle. D'autres, ceux qui se prétendent les habiles, se contentent d'à-peu-près, vont vite, mais ont soin d'ajouter à leurs paysages une statue, un chalet suisse, un temple grec, une grotte, une ruine bien peignée, en donnant pour prétexte qu'à notre époque le faux peut seul faire accepter le vrai. Nous

nous sommes arrêtés à causer avec ces peintres, gens d'esprit pour la plupart et que quelques louanges apprivoisent aisément. Mademoiselle de Pluyette a donné à l'un d'eux un magnifique sujet de tableau.

“ Ce serait, a-t-elle dit, une femme d'un âge raisonnable, mais belle encore, très belle, désabusée des affections du monde, n'ayant d'espérances qu'au ciel, et venant mourir, au sein de la nature, tandis que le dernier soleil d'automne éclaire son pâle visage.

— Un portrait? a demandé l'artiste.

— Oui, monsieur; le mien. „

Mon oncle resta plus longtemps que nous près du chevalet, puis accourut d'un air très affairé.

“ Mademoiselle, dit-il, ce monsieur vous demande en mariage.

— Quelle extravagance! „ s'écria la tante qui prit au sérieux cette plaisanterie.

Puis elle ajouta :

“ Est-ce bien vrai?

— Très vrai. Mais j'ai refusé net en votre nom. Vous méritez mieux qu'un artiste. „

Cécile seule souffre de ces moqueries, qui lui semblent cruelles. Elle m'a chargé d'en parler à mon oncle, qui m'a répondu :

“ Ta tante mourra d'une passion rentrée. Tu sais que je suis très actif; je veux la marier pendant mon séjour ici. „

En revenant, nous avons rencontré le capitaine Goby, notre voisin, celui qui jette des pierres dans notre jardin. Cette manie a été racontée à mon oncle.

“ Voilà mon affaire, m'a-t-il dit, il sera très facile de persuader à ta tante que ces pierres sont des messages d'amour. „

17 octobre.

Je me suis laissé endoctriner. Malgré ses facéties perpétuelles, mon oncle a dans le caractère un côté très sérieux. Il tourne plaisamment les choses, et arrive à son but avec un imperturbable sang-froid. Notre entrevue chez le capitaine a été bizarre. Je m'étonne encore que l'on puisse accomplir si follement des actes si graves. Il est vrai que beaucoup de gens font très gravement de très grandes folies; cela fait compensation.

Presque aussitôt après notre coup de sonnette, M. Goby se montra, tenant à la main une redingote qu'il était en train de brosser.

“ Que demandez-vous ?

— Une conférence.

— Entrez au salon. Est-ce pour les pierres? Je vous préviens que vous ne me faites pas peur. Attendez que j'aie fini ma redingote. Je n'ai pas de domestique, moi. Le gouvernement ne me le permet pas

avec sa pension. Je nettoie mes effets moi-même. „

Le début ne promettait rien de bon.

“ Laisse-moi faire, me dit mon oncle ; pour adoucir ce sanglier, il faut le prendre à rebrousse poil. „

Dès que M. Goby nous rejoignit, mon oncle se mit dans un fauteuil, prit une grosse voix et dit d'un ton bourru :

“ Asseyez-vous. „

Le capitaine le regarda d'un air surpris et obéit.

“ Votre nom? continua mon oncle.

— Monsieur, répondit l'officier d'un ton moitié colère et moitié soumis, à moins que vous ne soyez une autorité...

— Votre nom?

— Etienne Goby.

— Votre profession?

— Capitaine retraité.

— Votre âge?

— Cinquante-cinq ans.

— Combien d'années sous les drapeaux?

— Trente-deux. Deux campagnes, quatre blessures, dont une imparfaitement guérie. Personne ne s'en aperçoit, mais j'en souffre dans les temps humides, et je ne suis pas décoré. C'est honteux!

— Vous êtes célibataire?

— Veuf. Marié trois fois.

— C'est beaucoup; mais cela vaut mieux que d'être un homme sans mœurs. Capitaine Goby, j'ai

des reproches à vous adresser. Pourquoi ne lancez-vous plus des pierres dans le jardin de mademoiselle de Pluyette? Elle est habituée à votre exercice. Ne vous voyant plus vous y livrer, elle s'est inquiétée; elle a craint que vous ne fussiez malade et m'envoie prendre de vos nouvelles. „

Je crus un instant à une catastrophe. Le capitaine s'avança vers nous avec la physionomie d'un bouledogue irrité. Mon oncle ne bougea pas et continua ainsi :

“ Capitaine Goby, mademoiselle de Pluyette veut vous épouser; je viens vous offrir son cœur et sa main. „

Un large sourire illumina la face de notre adversaire.

“ Vous êtes rond et carré en affaires, dit-il; je ne déteste pas cela. A l'armée, nous ne mâchons pas les mots. L'âge de cette demoiselle?

— Douze mille livres de rente.

— Je vous demande son âge.

— Je vous réponds douze mille livres de rente. Venez ce soir dîner avec nous.

— C'est impossible. Je me suis fait une loi de ne jamais accepter une invitation, pour ne pas être obligé de la rendre. Je ne suis pas riche, moi, je n'ai que ma retraite.

— J'aime cette noble franchise. Cincinnatus retourna à sa charrue après s'être couvert de gloire.

Tranchons la difficulté. Vous avez bien dans vos celliers quelque vieux flacon auquel nous puissions casser le cou. Ce sera une politesse reçue de vous, et nous ne ferons que vous la rendre si vous nous honorez ce soir de votre présence. „

L'arrangement fut accepté. Le capitaine nous fit fêter une bouteille de rhum en homme qui se souvient des grands dîners d'adieu et de promotion.

Après l'avoir quitté, mon oncle alla trouver mademoiselle de Pluyette.

“ Savez-vous une nouvelle? dit-il. Votre voisin, le capitaine Goby, est amoureux de vous. Il vient de me faire appeler et m'a déclaré ses intentions. Si vous ne l'épousez pas, il se brûlera la cervelle.

— L'épouser, moi! Plutôt mourir!

— Vous mourrez après, chère demoiselle; sauvez d'abord la vie à ce galant homme. Quant à moi, je n'ai pu résister à sa douleur. Je l'ai invité à dîner. „

La tante s'est soudainement esquivée, et a reparu bientôt en grande toilette. J'ai douté un instant de la réussite. A table, le capitaine a parlé de ses trois femmes avec complaisance, avec orgueil, et comme s'il eût dit : j'ai eu trois chevaux tués sous moi. Mais ma chère tante n'en a paru que plus charmée. Elle semble impatiente de brûler ses ailes à la flamme où tant d'infortunées se sont consumées. Il y a eu échange de paroles. Mon oncle restera jusqu'après le mariage. Cécile ma remercié, et Maurice se ré-

jouit déjà d'aller à la noce. Je ne puis trop admirer la sagacité, la sûreté de coup d'œil de mon oncle. Il a parfaitement deviné quelle prise ont les coups de foudre sur les existences oisives et fourvoyées. Ces êtres incomplets, qu'un long loisir a énervés, doivent être contraints comme des enfants pour prendre une décision. Si on ne lui eût pas mis, pour ainsi dire, le pistolet sur la gorge, jamais mademoiselle de Pluyette n'eût consenti à se marier. Quant au capitaine, je crois qu'épouser une femme riche était un rêve qu'il caressait depuis longtemps. Au demeurant, c'est un honnête homme dont la rudesse n'est qu'apparente.

8 novembre.

Nous sommes de retour à Paris. Maurice est au collége, ma tante est mariée, mais je n'ai plus le temps de raconter son bonheur. Elle a, d'elle-même, souhaité de loger séparément avec son cher époux, afin de se consacrer exclusivement à lui, et, n'aimant pas la campagne, elle nous a cédé sa maison de Marly. Mes journées, mes soirées parfois, sont consacrées au travail. Cécile, fort heureusement, s'accommode parfaitement de notre nouvelle existence. Quand je sors, son front s'approche pour un baiser. Quand je rentre, je ne la dérange jamais, elle n'a

pas besoin de chasser des pensées étrangères pour me faire fête et (charme suprême de l'amour) elle a toujours l'air de m'attendre. Je m'aperçois que, pendant mes absences, elle s'occupe exclusivement des soins intérieurs, de ce bien-être que les femmes les mieux douées aiment à entretenir discrètement autour d'elles, s'offrant ensuite, avec une tendresse coquettement riante, comme couronnement d'un luxe sagement ordonné. L'acte le plus important de ma vie est accompli. Toutes les phases qui l'ont accompagné se terminent simplement, naturellement. Je ne regrette rien des jours passés, car ma jeunesse, mon éternelle jeunesse, c'est Cécile. Je ne me flatte pas d'être plus privilégié que les autres hommes, mais Cécile m'inspire confiance, et rendra faciles à traverser les épreuves que me réserve l'avenir.

LIVRE II

L'ÉPOUSE

—

18 mai.

Ma femme me trahit! après onze ans de mariage, ma femme me trahit! La foudre a déchiré le voile qui recouvrait ce secret terrible; non pas la foudre, mais un événement d'une importance si minime que je frémis en songeant à quoi tiennent les destinées humaines. J'aurais pu l'ignorer toujours, ce secret, et continuer à vivre heureux au fond de mon ignorance. Je préfère le savoir. Il m'étouffe, il m'écrase. A un ami qui me serre la main, à un passant qui me salue, je suis tenté de dire : Ne me souriez plus, pleurez avec moi, ma femme me trahit! Ces mots me sortent de la bouche comme une plainte, comme une imprécation, comme le cri de douleur d'un animal

blessé à mort. Garde ton mal, misérable, et ne le confie pas. Tu as eu onze années de bonheur ; il faut les expier.

Nous revenions de Paris à Marly, Cécile, Maurice et moi. Sous une des voûtes qu'on a à parcourir, un rayon de lumière brilla tout à coup. Ce fut un éclair. Mais j'eus le temps de voir que les mains de Cécile et de Maurice étaient entrelacées. L'obscurité recommença presque aussitôt et cacha mon émotion. D'ailleurs s'en seraient-ils aperçus ceux qui me trompent? Tout entiers à eux-mêmes, ont-ils le loisir de s'occuper de moi? Un regard rapide jeté sur ma femme lorsque le jour reparut me la montra distraite et rougissant encore. Quant à Maurice, il se mit à parler avec une insouciance dégagée qui m'apprit que cette pression de main, cette caresse surprise avait à peine effleuré son cœur sans le remplir, sans l'absorber. Ce jeune homme n'en est probablement pas à son coup d'essai, et cette faveur accordée honteusement auprès de moi, dans l'ombre, n'est sans doute pas la première qu'il reçoit. En rentrant, je suivis dans sa chambre ma femme, et, ne pouvant plus me contenir, je lui dis :

« Vous aimez Maurice? »

Elle recula. Je crus qu'elle allait tomber. Puis un cri s'échappa de ses lèvres, un cri où il y avait à la fois de la honte, du remords, de l'effroi, du mensonge :

“ Ce n’est pas vrai ! „ dit-elle.

Et quand je lui racontai ce dont je venais d’être témoin, elle réitéra son démenti formel, me reprocha de la soupçonner, de l’accuser. Elle se précipita dans mes bras en m’inondant de ses larmes, en m’accablant de ses protestations. Voilà donc les femmes et leurs comédies ! Eh bien, je les comprends à présent, ces atroces momeries. Il y a dans le cœur de l’homme une si grande réserve d’imbécillité, de lâcheté, qu’il est tout naturel de l’exploiter. Pendant que Cécile pleurait, pendant que toute la chair de ce corps adultère frémissait d’angoisses et de supplications, je la trouvais plus belle, je m’enivrais au contact de cette femme qui palpitait et tremblait sous ma main ; je me disais stupidement : “ Qu’importe ! elle est à moi. Sa faute ne lui ôte rien de sa beauté. De quoi vais-je m’inquiéter ? Elle est peut-être innocente. „ Oui, je pensais cela comme si je n’étais pas un homme de quarante-quatre ans, un honnête homme ; comme si j’étais un enfant ou un vieillard follement épris d’une courtisane. Cécile me persuadait, me dominait. Les grandes questions d’honneur, de dignité, s’effaçaient peu à peu. Ma femme réduisait ce débat aux minces proportions d’une querelle d’amants.

“ Si Maurice t’effraie, me dit-elle, éloigne-le, sacrifie-le à notre repos.

— J’y songerai, „ répondis-je.

Cette proposition amena dans mon esprit une réaction subite. Le charme physique auquel je succombais disparut. Ma fierté se révolta. Maurice chassé, je ne vis plus en Cécile qu'une femme enchaînée à moi uniquement par le devoir, un cadavre vivant dont l'âme serait ailleurs. De plus, Maurice absent me sembla plus dangereux que présent.

“ Si Cécile l'aime, pensai-je, elle saura bien le revoir. „

Je prévis toute une longue suite de trahisons accomplies impunément. Il serait si facile de me tromper tandis que je resterais là, naïf, crédule, confiant en apparence et dévoré d'incertitudes. Mon parti fut bientôt pris.

“ Non, dis-je à ma femme, Maurice ne nous quittera pas. „

Et j'ajoutai intérieurement :

“ Je veux voir, je veux savoir, je veux être certain. „

Cécile me regarda.

“ Tu doutes, „ me dit-elle.

Je fis un violent effort et répondis :

“ Je dois beaucoup au père de Maurice; il m'a rendu souvent service; il a aplani les principales difficultés de ma vie de jeunesse. Irais-je l'affliger en me séparant de son fils, en divulguant des soupçons que tu m'affirmes être mal fondés? D'ailleurs, si tu n'aimes pas Maurice, tu ne dois point, pas plus que moi, redouter qu'il demeure avec nous.

— Non, je ne l'aime pas! s'écria Cécile avec un élan trop prononcé, trop exagéré pour être sincère.

— Eh bien, oublie ce que je t'ai dit; n'en parle pas à Maurice, et vivons heureux comme par le passé. „

J'étais près de la porte.

“ Charles! „ s'écria ma femme avec un cri déchirant.

Je ne me retournai point. Je n'avais plus la force de supporter cette scène douloureuse, la première qui ait eu lieu depuis notre mariage.

Soir.

J'ai prétexté ce soir un travail pressé pour pouvoir être seul. Maurice est au salon avec Cécile, le capitaine Goby et sa femme. Quelle différence entre la soirée d'hier et celle d'aujourd'hui! Hier, j'étais calme, heureux, sûr de l'avenir; je vivais. Aujourd'hui, j'hésite, je m'interroge, je n'ose prendre la main de Cécile de peur d'être attiré dans la fange des mensonges qui nous aviliraient tous les deux. J'épie les moindres bruits. Le pâle fantôme de l'adultère se dresse devant moi et me regarde avec un sourire plus glacé que le sourire de la mort. Puis il me semble voir apparaître, là contre ces murs, la silhouette enlacée des deux amants. Et mon bonheur,

comme un plâtre vil, s'écroule, se disperse en poussière. Est-ce qu'elle m'aime encore, ma Cécile? L'implacable vérité me crie : non! Je la saurai tout entière, cette amère vérité. J'ai refusé de congédier Maurice. Quoi! la vertu de ma femme ne dépend plus que d'une occasion. Qu'elle vienne donc, cette occasion! Ensevelissons-nous tous dans un immense naufrage. Si onze années de tendresse réciproque peuvent être oubliées tout d'un coup dans une frénésie amoureuse, il faut se voiler la face, fermer les yeux afin de ne plus voir la lumière du jour. Par moments, accablé, écrasé sous mon malheur, je n'ai plus la force de me révolter, de blâmer, de condamner, de haïr. Je songe à la fatalité, la grande déesse antique devant laquelle tous les fronts se courbaient, et je m'y soumets. Je songe aussi à cette implacable loi de la nature : dans les mers, dans les flancs de la terre, dans les cœurs, partout, la vie se nourrit de la mort. Une feuille tombe et engraisse l'arbre pour en former de nouvelles; un sentiment s'éteint, et de ses cendres un autre s'élève. Je subis la loi commune. Pas d'exception pour personne. Je ne suis plus jeune. Ah! ce mot me donne froid : je ne suis plus jeune! Là est mon crime. Je l'expie sans que Cécile ose même me le reprocher. Mais elle le sent, elle le devine, elle le comprend. Elle obéit à cette loi cruelle qui brise tout ce qui est atteint de caducité et en tire des éléments nouveaux pour en-

gendrer et créer. Maurice est jeune; il me remplace; c'est dans l'ordre. Mes cheveux s'éclaircissent, commencent à blanchir, et les siens, noirs et épais, ont ces tons chauds où la lumière se joue. Ses yeux ne sont pas usés au feu du travail; ils ont cet éclat humide dont chaque étincelle éveille une sensation. Sa bouche, empourprée de santé, donne facilement l'idée du baiser. Sa pâleur mate, vivace, semble promettre d'inépuisables ardeurs. J'aime à le voir, moi qui suis homme; sa vue me réjouit. Quel charme ne doit-elle pas avoir pour une femme?

Avant de surprendre leur secret, la sympathie qui unit Cécile et Maurice me semblait bonne autant que charmante. Ma Cécile! je lui ai donné un fils, je me plaisais à lui voir encore une amitié, c'est à dire des occupations, des soins fraternels, des plaisirs. Je souriais même, et j'applaudissais à ses affectueuses prévenances pour notre cousin. Avant-hier, nous nous promenions en voiture, Cécile et moi. J'étais muet, tranquille, je me reposais, je regardais la verdure frémissante, la Seine sinueuse, les prairies, les champs de blé que le vent agitait comme des flots. Et j'étais heureux. Et j'écoutais en silence la douce mélodie que chante le cœur lorsqu'il a autour de lui tout ce qu'il chérit, tout ce qu'il souhaite. Mais ma femme, dans quels rêves se berçait-elle? Elle s'ennuyait! J'y pense à présent, elle s'ennuyait. Je ne lui suffis plus. Et pourtant, je l'associe autant

que possible à mes travaux, à mes espérances. Mais si elle se fait vieille et raisonnable pour me comprendre, je ne puis me faire jeune pour l'amuser. Ma tâche me paraissait douce. Pauvre homme, elle m'a écrasé, et Cécile n'a pas eu pitié de moi. Elle s'ennuie à mes côtés. Nous rencontrâmes Maurice. Il monta en voiture et tout changea. Cécile causait, riait, s'animait. La fleur s'épanouissait au soleil. Est-ce étonnant? Non. Maurice a vingt ans. Son âme est ouverte à tous ces sentiments chaleureux qui s'épanchent au dehors, brillent et éclatent en gerbes lumineuses. Cécile aperçut des fleurs. Ils sont descendus tous les deux pour en cueillir. Ah! malheureux et insensé, je les contemplais avec des yeux de père. Je les aimais, je les aime toujours, ces deux êtres par qui je souffre et meurs.

20 mai.

Tout se suit, tout s'enchaîne; rien n'arrive par hasard. La science amère de la vie m'apparaît. La douleur est comme cette chambre obscure dont se servent les peintres, et où tous les objets viennent se dessiner nettement. Ma femme a parcouru toutes les phases habituelles. Jeune fille, elle a désiré un mari, elle l'a aimé. Mère, elle a adoré son enfant; puis l'enfant s'est séparé d'elle en lui laissant le cœur

vide. Dans ce cœur vide, les tempêtes ont eu le champ libre. Quelle régularité, quelle effrayante logique dans la marche des passions ! D'abord, j'ai été tout pour Cécile, puis notre fils Gabriel a été tout pour elle. Peu à peu, à mesure qu'il avait moins besoin de sa mère, il s'est habitué à s'éloigner d'elle, par ses études et par ses plaisirs. Elle avait mis en lui toute sa vie ; mais il n'a pas tardé de lui faire comprendre, avec l'impitoyable candeur de son âge, que toute sa vie n'était pas en elle. Ces cruels désenchantements, une mère ne les prévoit jamais. Ma femme en a souffert comme les autres. Elle est devenue triste, inquiète. Son caractère n'est pas trempé pour les rudes épreuves, et si elle possède toutes les grâces de la femme, elle en a aussi toutes les faiblesses. Eh ! mon Dieu, c'est peut-être pour cela que je l'aime. Que ferais-je d'une supériorité impérieuse, qui aurait la prétention de me protéger, qui croirait m'honorer beaucoup en daignant partager ma vie? Quand Gabriel a atteint sa dixième année, il a fallu le mettre au lycée. Il y est depuis six mois, et le cœur de sa mère saigne encore de cette séparation. C'est par cette brèche, par cette plaie ouverte, qu'un amour coupable, un poison mortel a pénétré. Deux faits récents, sous leur apparente puérilité, cachent en eux une grande signification. Cécile a l'habitude d'aller voir son fils le plus souvent possible. Les premiers mois, Gabriel l'attendait avec impatience, lui sautait

au cou, la dévorait de caresses, lui racontait ses chagrins. En rentrant, ma femme me parlait de ces entrevues. Elle pleurait sur le sort de son enfant bien-aimé; mais ces larmes étaient douces, car Cécile, dans le secret de ses entrailles de mère, était ravie de voir son fils si malheureux loin d'elle. Bientôt les rôles changèrent. Gabriel pria sa mère de ne plus venir si souvent, d'abréger ses visites, parce qu'elles avaient lieu aux heures de récréation et faisaient manquer des parties de jeu. J'eus beaucoup de peine à consoler Cécile. Le second fait n'a pas été moins douloureux. Depuis que nous sommes à la campagne, Gabriel, à ses jours de sortie, emporte un très gros bouquet. De plus, sa mère lui en donne un autre en allant le voir. Il y a quelques jours, elle oublia ses fleurs dans un magasin. Elle s'en aperçut trop tard pour aller les rechercher.

« Et mon bouquet? » s'écria Gabriel en embrassant sa mère.

Elle s'excusa et offrit mille compensations, qui furent refusées. Gabriel avoua que ces bouquets passaient à un professeur qui, moyennant cette rançon, lui témoignait de l'indulgence et le relevait souvent de ses punitions. Quel coup pour la pauvre mère!

« Mais tu m'as souvent répété, dit-elle, que tu conserves ces fleurs, qu'elles te rappellent la maison paternelle, que sans elles le lycée te serait insupportable.

— C'était pour te faire plaisir, „ répondit l'enfant.

Cécile revint désolée. C'est de ce jour, sans doute, que date l'attention plus marquée qu'elle a accordée à Maurice; c'est de ce jour qu'elle l'aime. Après le mari, l'enfant; après l'enfant, l'amant. Mais après l'amant que trouveras-tu, Cécile?

21 mai.

Elle m'a dit ce matin :

" Tu ne seras de retour que vers six heures; veux-tu que j'aille t'attendre à Paris et que nous revenions ensemble? Je t'offre cela, parce qu'il est probable que Maurice arrivera à Marly bien avant toi.

— As-tu donc peur d'être seule avec lui?

— Non. Mais tes reproches...

— Ils étaient mal fondés. Tu m'as désabusé et je te remercie.

— Ah! tu n'es plus jaloux?

— Non, puisque je n'ai pas sujet de l'être. „

Elle a baissé la tête et n'a rien ajouté.

Quelques amis de Maurice sont venus dîner à Marly. Maurice est reparti avec eux. Il semblait, en les voyant, avoir repris goût à la vie de Paris. Quelques paroles mystérieusement échangées, et que Cécile a parfaitement comprises, nous ont appris qu'il était question d'amourettes, de folies de jeunesse.

“ Ne comptez pas sur moi avant huit jours, a dit Maurice en nous quittant.

— Huit jours! „ a répété Cécile en le regardant d'un air peu satisfait.

Peut-être qu'un violent combat se livre en elle. Peut-être se blâme-t-elle intérieurement d'aimer Maurice; mais elle ne veut pas, toutefois, qu'il aime d'autre femme.

28 mai.

Ces quelques jours, passés sans voir Maurice, me semblent aussi pesants qu'ils le sont à Cécile. Un calme morne règne entre nous. Tout rapprochement sincère est impossible. Cécile veut feindre, veut mentir; mais, inhabile à tromper, elle trahit par un geste, par un sourire forcé, par une intonation fausse, ses secrètes agitations. Quand on aime, quand on a été aimé, la plus fugitive nuance suffit pour apprendre qu'on ne l'est plus. Où est-il, notre intime accord d'autrefois? Nous nous comprenions à demi-mot. Nos deux pensées n'en faisaient qu'une et se mouvaient ensemble sous l'influence d'une impulsion unique. Il y avait dans notre vie un calme, une tranquillité profonde, que rien ne pouvait troubler. Cécile causait avec moi librement de toutes choses. Absent, elle devinait l'emploi de ma journée comme

si elle eût assisté, minute par minute, à chacune de mes actions. Son esprit, son âme ne me quittaient pas, ne me perdaient jamais de vue. De mon côté, bien qu'éloigné d'elle, je savais quelles étaient ses occupations. Mon cœur la voyait toujours et lisait en elle. A présent, le livre m'est fermé. Avant mon mariage, j'avais un goût que je croyais commun à tous les hommes, c'est celui qui porte à s'isoler même d'un parent, même d'un ami, afin de s'affranchir de toute responsabilité morale, de tout lien, de tout devoir, de toute affection, pour rentrer en possession de soi-même et se trouver complétement libre, complétement indépendant. Cette volupté égoïste, si chère à la plupart des êtres, je l'avais répudiée en me mariant, pour l'échanger contre une autre plus pure, plus haute, plus complète : oublier ma personnalité pour vivre de la vie de Cécile en même temps que de la mienne, voir ma pensée toujours en concordance avec la pensée d'une femme aimée, ne pas éprouver une sensation sans la doubler en la partageant. Je n'imaginais rien, et je ne crois pas encore qu'il y ait rien sur terre de plus simplement grandiose que cette entente, cette fusion. Ainsi réglée, mon existence était le modèle auquel doit aspirer un honnête homme. Hélas! ce beau temps est passé. Nous n'osons plus nous regarder en face, Cécile et moi.

4 juin.

En cherchant dans la chambre de Maurice un livre que je lui avais prêté, j'ai trouvé dans un tiroir des lettres, des brouillons de lettres adressées à Cécile. Elles n'ont pas été envoyées. Le papier n'est même pas plié. Je les ai prises, ces lettres ; je les lis, je les transcris, j'y cherche, avec un acharnement fiévreux, une révélation définitive.

Première lettre.

Je t'ai parlé, j'ai osé te parler! Quelle froideur dans ta réponse, dans ta contenance! Et moi qui croyais que tu allais m'accabler de reproches, puis tomber dans mes bras, maudissant notre faute et la bénissant. Je suis fou, n'est-ce pas? ne faut-il pas que tu t'habitues un peu à cet amour. A présent, la glace est rompue. Tu sais mon secret, tu es liée à moi par cette confession, si imparfaite qu'elle soit, et cette communion première entre nous deux jette sur notre vie un brûlant rayon de soleil. Quant à moi, il me semble que je suis, depuis cet aveu, plus grand, plus fort, plus heureux.

Il y a si longtemps que je t'aime! Encore enfant, tes baisers fraternels m'initiaient à l'amour. Ne t'en

es-tu jamais doutée? Tu me le diras un jour, quand les confidences et les serments s'élanceront de nos cœurs et se mêleront comme l'encens qui monte vers Dieu. Que de choses à nous dire! que de rêves à réaliser! Ah! pourquoi ne t'ai-je pas saisie dans mes bras aujourd'hui, toute frémissante d'effroi? Pourquoi? Le sais-je? Ma résolution était bien prise. Je me croyais ferme et inébranlable comme un bloc de pierre. Mais, comme Moïse, tu as frappé le rocher et une source de pleurs en a jailli; des pleurs, c'est à dire la honte et la faiblesse.

Et pourtant il faut que tu te donnes à moi ou que je meure. Non, je ne veux pas mourir sans t'avoir possédée. Assez longtemps j'ai combattu, assez longtemps j'ai essayé de t'oublier. Ce matin encore, au milieu d'une réunion joyeuse, je faisais tous mes efforts pour me persuader qu'il y a au monde d'autres femmes que toi. C'est un blasphème, Cécile; il n'y a que toi de véritablement femme, de même qu'il n'y a qu'un Dieu, et que tous les autres cultes ne sont que de l'idolâtrie. Saisi d'une insurmontable tristesse et d'un dégoût violent, je suis parti, je me suis enfui pour être seul avec ton souvenir, j'ai marché au hasard, dans les rues, puis sur les chemins, dans la campagne déserte. Je ne sais où j'étais, mais j'étais avec toi, je t'emportais dans mon cœur comme un avare qui se sauve avec son trésor. Tout à coup, du sein de cette nature puissante et gaie, s'éleva une

forme vague, insaisissable d'abord, puis appréciable, distincte dans ses harmonieux contours, et tu m'apparus, Cécile, semblable à ces radieuses visions que la foi montrait jadis à ses fervents dans les cieux entr'ouverts. « Viens avec moi, disais-tu, si tu veux connaître les tendresses éternelles. » Tu le vois, cousine, ton image, n'importe où je sois, vole à moi plus vite que la tourterelle vers celui qu'elle a choisi. N'y a-t-il pas là un présage, un encouragement? Dieu lui-même semble nous dire: Aimez-vous, puisque vos âmes s'appellent et se rejoignent à travers les distances. Je me couchai sur l'herbe et je fermai les yeux pour retenir plus longtemps cette vision adorée. Puis, me relevant subitement : « Assez de fictions! me suis-je écrié. Que fais-je ici? Je rêve, je me consume, je n'ose. J'oublie qu'en amour tout aboutit à un but, la possession, tout s'y complète et s'y féconde. Ce n'est pas un fantôme que j'aime, c'est une femme. »

Et je suis venu.

En traversant Paris, je suis entré chez mon cousin pour m'assurer que tu n'y étais pas, que tu serais seule à la campagne. Il m'a fait part d'une invitation qui nous concernait tous les trois.

« Ma femme va venir, me dit-il, et si tu as besoin de retourner à Marly, ramène-la. »

Quelle confiance! quel outrage! Elle serait humiliante pour nous, Cécile, si nous n'en abusions pas.

Suis-je un idiot, un monstre, un être sans conséquence? Mon cousin se croit-il un aigle, une exception, un Dieu? Je lui ferai voir que nous sommes frères, c'est à dire égaux et ennemis.

Qu'ai-je dit? moi l'ennemi de Charles! Ah! qu'il se trouve jamais en danger, et il verra avec quel élan je donnerai ma vie pour sauver la sienne.

Il a confiance en nous; tant mieux.

Notre amour (car tu m'aimeras; tu m'aimes déjà peut-être sans oser te l'avouer), notre amour sera comme un arbre où nos âmes, à l'insu de tous, chanteront dans un doux nid de colombe l'éternel cantique de la jeunesse, tandis que ton mari, Cécile, trouvera fraîcheur et repos sous le feuillage impénétrable à ses regards.

Tel sera l'avenir. Mais le présent? Pourquoi le rends-tu si triste, toi qui as tout pouvoir sur nos deux destinées? Te souviens-tu comment tu m'as accueilli, par quelles paroles tu m'as répondu? Je vais te les dire, Cécile, pour qu'elles ne restent plus entre nous comme une barrière, pour que tu les effaces par tes baisers, si elles ne sont pas déjà effacées par mes larmes.

Tu étais en grande toilette lorsque je suis arrivé à Marly. Sans hésiter, sans trembler, car loin de toi j'avais fait provision de courage, j'appuyai mes lèvres sur une de tes épaules nues.

Tu t'es retournée.

“ A quoi penses-tu ? „ m'as-tu dit.

Ah! cruelle, n'avais-tu donc rien deviné de mes tortures?

Je ne t'ai rien caché de mon amour, de ma longue patience que déchirait enfin un cri d'espoir. Tu m'as écouté sans m'interrompre, immobile, les yeux fixes, d'un air froid, sévère, affligé. Puis tu m'as dit :

“ Ai-je mérité cela? Tu me fais bien du mal, Maurice. Je te chérissais à l'égal de mon fils. Je voyais avec peine approcher la fin de tes études. J'aurais pleuré en te disant adieu. Mais à présent, je ne pourrai même plus te mêler dans mon esprit à ce beau passé où il n'y a pas un jour de fête sans toi. Tu as gâté nos deux existences, empoisonné même le souvenir. Non; je te pardonne, car tu n'as pas réfléchi. Dis-moi que tu t'es trompé, dis-moi ce que tu voudras, et nous continuerons de vivre comme frère et sœur. „

Je me suis avancé vers toi, j'ai pris tes mains glacées dans les miennes qui brûlaient.

“ Il est temps de partir, m'as-tu dit en te dégageant; es-tu prêt? „

Et tu t'es mise en route avec moi comme avec un enfant que l'on excuse et qu'on ne redoute pas.

Calme, toujours calme! A peine as-tu ressenti un peu de l'émotion qui me dominait. Ton âme, Cécile, est donc aussi pure, aussi immobile que ces lacs qui dorment dans les bois? Eh bien, cousine, on verra

si son onde tressaillera, frémira d'agitation et de trouble, quand je me précipiterai dans son sein pieds et poings liés.

Pardonne-moi, Cécile; je ne sais que t'adorer et j'ignore l'art de te le dire. N'as-tu pas vu comme je tremblais auprès de toi? J'aurais dû, sans doute, t'habituer à ma tendresse en te la faisant comprendre peu à peu, au lieu de te l'imposer avec une brusquerie qui t'a offensée. Est-ce donc une science, une lutte? Faut-il combattre? Hélas! je suis sans armes et n'ai pour moi que la sincérité de mon amour. C'est quelque chose peut-être. Laisse-moi croire que ton cœur peut s'ouvrir devant mes aveux, et que ce grain y germera.

Depuis mon enfance j'ai toujours été auprès de toi, buvant, goutte à goutte, un enivrant poison. Est-ce ma faute si tu es belle? Est-ce ma faute si je suis jeune? Tu es si différente des autres femmes! différente!... et tu es plus femme, cependant, que toutes celles que j'ai connues. Ton sourire est une caresse; ton regard verse des flots de tendresse et de bonté; ta voix exprime si bien toutes les nuances de ta pensée, qu'on te comprendrait même si tu parlais une langue étrangère. Il y a en toi un souverain charme, noble et touchant, chaste et enivrant, idéal et humain; tu as cette qualité si rare, qu'elle n'a pas de nom parmi les hommes, cette qualité qui les renferme toutes, et par laquelle on voit juste, on ne se

laisse entraîner à aucune déviation condamnable, on va naturellement vers ce qui est bien, en vivant d'après des principes de sens moral qui ne sont écrits nulle part, excepté dans les consciences fières et fermes.

Je sais tout cela, et je t'aime. Autant dire que je veux tenter d'escalader le ciel.

Mais tu es trop charmante, Cécile, trop désirable, et c'est ce qui annule l'effet de tes vertus austères.

Plein et tendre comme les fruits savoureux qu'a mûris le soleil d'été, ton corps appelle la morsure d'une caresse. En vain tu repousses l'amour, tu es faite pour lui ; ta beauté s'efforce d'appliquer à ton visage l'immobilité des marbres, mais ton cœur y trace à chaque instant le mouvant reflet de ses sensations. Tout ton être concentre par un continuel effort un trop plein de tendresse qui s'échappe malgré toi comme un flot embrasé. Tu veux nier l'amour et tu ne le peux pas ; ta nature proteste. Il est bien puissant, Cécile, bien au dessus de nos misérables lois humaines, puisqu'elles varient sans cesse selon les pays et les époques, et qu'il reste, lui, toujours le même, toujours maître, toujours immortel. L'amour est d'essence divine. Quand il commande, il faut se soumettre. Ne sais-tu pas, chère adorée, par combien de magnificences et de félicités il récompense ceux qui ne tentent pas de se révolter contre ses lois? Que pendant une heure, une minute, tes lèvres

s'arrêtent sur les miennes, et soudain, Cécile, s'allumera un flambeau dont la lumière rayonnante éclairera jusqu'à notre vieillesse.

M'as-tu pardonné, Cécile? Tu me diras demain si tu me pardonnes.

MAURICE.

Deuxième lettre.

Quel beau sermon tu m'as fait, Cécile! Il n'y a que les jeunes curés pour parler de la sorte. Je suis ton frère, c'est convenu. Veux-tu que je t'appelle ma petite sœur? Eh bien donc, petite sœur, je passerai ma vie à faire des idylles auprès de toi. Tu opères des miracles. Me voilà bien loin des jours néfastes durant lesquels je restais la tête dans mes mains, comme pour l'écraser, t'appelant et t'implorant dans des rêves de feu. Bon! je recommence; encore un sermon, Cécile, j'en ai besoin. Prépare ton homélie, cher prédicateur de mon cœur. Je ne suis pas tout à fait exorcisé. Par moments, le diable secoue devant mes yeux éblouis toutes les torches de l'enfer. Mais tu m'as permis de faire mon salut avec toi, cher ange; tu veux bien m'autoriser à me cramponner au bout d'une de tes ailes pour monter au ciel, et je te dois, en retour, la confession naïve de mes faiblesses, afin que tu puisses m'aider à les dominer.

Je t'avouerai, d'abord, qu'après mon premier aveu, cet aveu un peu brusque, au sujet duquel tu m'as fait une si touchante semonce, je t'ai écrit bravement, sentimentalement, pour te donner de plus amples explications. Tu n'as pas reçu la lettre, n'est-ce pas? Dispense-toi de la réclamer à la poste; je n'ai pas osé te l'envoyer. O la belle lettre, Cécile! elle est écrite avec le sang de mon cœur, et si tu la lisais... N'en parlons plus. On doit écouter les prédicateurs en chaire, mais il n'est pas permis de leur répliquer. Celle-ci, c'est une autre affaire; elle est virginale comme les lis de ton jardin. Je te le donnerai, cousine; c'est le bulletin de ma santé morale. J'ai le cœur plein de toi, la tête pleine de toi, je veux t'écrire mes impressions. Les heures passées avec toi flottent devant mes yeux comme des banderolles sur un arc de triomphe; je veux tracer sur chacune d'elles une suscription, car chacune d'elles rappelle une victoire remportée sur moi-même, avec récompense accordée par ma gracieuse souveraine.

Revivons-les ensemble, ces heures fortunées, et marchons à reculons pour aller moins vite et voir plus longtemps dans le passé. Je puis t'écrire à présent, Cécile. S'il y a dans mes paroles une dernière vibration d'orage, tu y trouveras aussi un salut enthousiaste pour le beau temps qui revient.

Quelle magnifique et douce journée que celle d'aujourd'hui! j'en ai l'âme toute parfumée. Je ne re-

tournerai pas de longtemps à Paris; mon innocence, encore toute petite, y manquerait d'air; je veux la laisser grandir auprès de toi, chère et belle protectrice. Où donc ai-je été prendre que l'amour rendait heureux? C'est une erreur, mes frères; l'amitié seule donne le bonheur, elle renferme en elle... que de jolies choses tu m'as dites sur ce sujet! à la porte, l'amour! vous êtes un tyran. Vive l'amitié! entrez, mademoiselle, vous êtes inoffensive et bonne. Je t'écris ma conversion, cousine, afin que ce récit fidèle te serve de diplôme pour être admise au paradis, si toutefois tu en avais besoin. Comme tu t'entends à distraire les passions, à les asperger d'eau bénite de cour! Ah! chère sœur, je ris; n'est-ce pas plus sain que de pleurer! Crois-moi, Cécile, et ne plaisantons plus, je suis pénétré d'attendrissement pour ce dévoûment fraternel qui s'est offert à moi avec une coquetterie si enjouée.

Après ton discours de morale, tu m'as dit :

« Viens au jardin, nous ferons un bouquet pour mon fils. »

Pour ton fils!

Ah! tu es habile. L'amour est un tremplin, dit-on; il fait rebondir très haut. Mais il me faudrait une rude élasticité de nerfs, un élan bien prodigieux pour franchir tous les obstacles que tu accumules entre nous sans avoir l'air d'y toucher.

Tu m'as dit ensuite :

“ Veux-tu venir avec moi jusqu'à la rivière? Nous rapporterons du poisson pour le dîner. „

Cécile, je vous fais mes excuses; je relate textuellement vos paroles, qui sont toujours pour moi paroles d'Évangile, mais je ne puis malheureusement pas y ajouter cet incomparable accent, cette harmonie caressante, pleine de significations mystérieuses et voilées. Les mots étaient simples; la musique disait :

“ Si tu es bien sage, mon cousin, bien docile et bien raisonnable, je te donnerai tout ce qu'il m'est possible d'accorder, ma présence, ma tendresse, mes soins, mon intimité, tout, excepté ma personne. Telle est ma volonté. „

Ai-je bien compris l'air de la chanson?

Nous traversâmes l'eau, accompagnés d'une servante. L'homme qui nous conduisait tira de sa réserve une grosse anguille qui se démena vigoureusement dans le bateau et chercha à se sauver. Mais l'homme la saisit, la remit dans le filet et le retourna sur lui-même, de façon à enfermer l'anguille. Ah! l'amour est comme ce pêcheur; quand il tient un être vivant dans sa nasse, il ne le lâche plus.

Tu me proposas de renvoyer la servante à la maison avec son butin, et de faire une promenade dans l'île de Croissy. Tout semblait effacé; le trouble de nos cœurs avait disparu. Nous marchions l'un près de l'autre, tantôt en silence, tantôt nous entretenant

des mille sujets que nous fournissait la route. Là, nous foulions l'herbe d'une prairie dont l'extrémité se désaltère dans la Seine; plus loin, nous suivions un étroit sentier sous les saules trapus et courts, plantés pour maintenir le terrain contre le choc des flots d'hiver. Puis vint le parc, avec ses arbres énormes chargés de feuillage frémissant, ses allées sinueuses dont le sable craquait sous nos pieds, ses bancs de pierre, ses vertes pelouses. Tu étais heureuse, Cécile; tu t'amusais dé tout : du vol d'un oiseau, d'une perspective nouvelle, d'une fleur cueillie en passant, d'un coup de vent qui dérangeait ton chapeau de paille. On eût dit, à ton allure, une jeune fille retrouvant tout à coup les ombrages où a rêvé son enfance, les gazons où elle a joué. Que le grand air te va bien! les plus riches paysages te font valoir au lieu de te nuire, car la vie est plus puissante, plus splendide en toi qu'en eux.

Bientôt, sur nos têtes, un bruit lourd se fit entendre, pareil à celui que produit une compagnie de perdreaux qui s'envole. Un oiseau, trop jeune pour quitter son nid, tomba en battant des ailes dans l'herbe haute. O ma Cécile, il n'y eut plus rien au monde pour toi, en ce moment, que l'attrait d'un innocent plaisir, et tu t'élanças à la poursuite de cet oiseau avec l'agilité et l'adresse d'un écolier. Puis, quel cri de triomphe!

“ Un ramier! c'est un ramier! ”

Et tu me l'apportas bien vite, emprisonné dans tes deux mains.

Pendant une heure, tu t'en es amusée avec moi, admirant son plumage, ses mouvements de tête si gracieux et si inquiets, ses yeux jaunes, fiers et sauvages, où est écrit l'amour de la liberté et des vastes espaces. Tu voulais l'emporter, le garder en cage, refusant de croire qu'il n'y vivrait pas. Enfin, après mille caresses, tu le replaças sur une des branches de l'arbre d'où il était tombé.

O divins enfantillages! pourquoi ai-je du plaisir à te les redire? Tu as peut-être raison, Cécile, ils renferment la source de nos plus purs souvenirs.

Toujours attentive à ton œuvre si bien commencée, tu me parlas d'une lecture qui t'amusait, puis tu me conduisis chez de pauvres gens que ta charité protége. La maladie et la misère, c'est un triste spectacle; mais tu voulais remplir mon âme d'une variété de tableaux assez captivants pour l'occuper, pour en chasser toute autre pensée. Tu as réussi, Cécile. Tu fais de moi ce que tu veux. Je tremble rien qu'à l'idée de te voir attacher sur moi ton regard ferme, sévère et en même temps si tendre, si miséricordieux. Il faut bien t'obéir, ne pouvant t'entraîner. Un seul mot de ta bouche me dompte comme un enfant. Je n'ai pas eu assez d'éloquence pour te faire comprendre l'amour. Il faudrait, pour cela, que tu fusses faible et que je sois fort; mais c'est toi qui es

forte et c'est moi qui suis faible. Si je te chérissais moins, j'aurais plus de sang-froid et d'audace; je combinerais, par d'infaillibles calculs, un de ces plans qui font marcher avec certitude vers le succès. Mais, dans ma pauvre cervelle amollie, il n'y a que doutes, timidité, irrésolutions. Ah! qu'elle est vraie et juste la fable antique de Circé! Cet abandon de toute virilité modifie mon âme au point de s'en faire aimer. C'est la léthargie après l'accès de fièvre. Cela me rappelle ces chevaux ardents et fiers poursuivant dans les prairies les cavales effrayées. Ils bondissent, ils franchissent, ils brisent. La nuit vient; sournoisement, dans l'ombre, on les prive de leur exubérance de force, de même qu'on arrache quelques plumes à un pigeon pour lui ôter la possibilité de s'égarer dans les espaces infinis; puis, le lendemain, et sans que les enfants ingénus sachent pourquoi, on voit ces mêmes chevaux baisser la tête, oublier leurs instincts, regarder d'un œil éteint et indifférent celles qu'ils convoitaient la veille, vivre sans autres soucis que l'avoine, l'herbe tendre et un abri, et conduire lentement par les chemins battus leurs cavaliers rassurés.

Ce soir, dans ma chambre, je repasse en ma mémoire tous les incidents de cette journée *délicieuse*. Tu es avec ton mari; cela m'est égal. Es-tu contente, Cécile? J'ai ma part, l'avoine, l'herbe et l'abri. Je viens de m'accouder à ma fenêtre, et j'ai plongé

mon âme dans le silence, afin qu'elle lui ravît quelque chose de sa torpeur. La nuit m'absorbe dans son immense sérénité, et mes pensées indécises s'en vont mourir sur les perspectives flottantes de la campagne. Je verse tout mon être au dehors, dans une mer de feuillage et d'ombres transparentes, pour que la nature endormie l'imprègne de sa paix profonde. Je redeviens calme. Des phrases naïves se pressent sur mes lèvres. Je ressemble à ces enfants qui parlent pour s'entendre sans savoir ce qu'ils disent. Puis quand je pense, je m'écrie : Console-moi, nature, toi qui es la bonne mère. Et maintenant, en effet, je ne ressens plus que la salutaire et placide influence de la vie physique. Les flèches aiguës qui me traversaient le cerveau s'émoussent et ne pénètrent plus. La tranquillité descend sur moi avec la pâle clarté qui tombe des étoiles.

Cécile!... Cécile!...

Ton nom, que je prononce à voix basse, va-t-il entièrement m'apaiser?

Étant plus jeune, à mes premiers chagrins, je m'endormais souvent ainsi, au bruit de mes sanglots.

Malheur sur moi, sur nous! Je ne puis reposer. Quelques mots de toi, auxquels je n'avais pas pris garde d'abord, viennent de se dresser comme une troupe de vipères, et dansent autour de moi en sifflant.

“ Eh bien, m’as-tu dit à la fin de notre promenade, n’es-tu pas satisfait de songer qu’en rentrant tu pourras serrer la main de mon mari, et que moi-même je n’aurai rien dit ou fait que je ne puisse lui raconter? „

Ce sont là les paroles d’une coquette. J’y vois clair, tu es une coquette. Tu veux tirer de moi, sans t’exposer jamais, toutes les sensations que je puis te donner. Tu panses ma blessure d’une main, et de l’autre tu arraches l’appareil. Tu t’inquiètes si ta victime ne souffre plus. Tu veux voir couler le sang; c’est ton plaisir, à toi. Tu t’amuses d’abord avec les poissons, les oiseaux, les fleurs, les lectures dont tu te souviens, les nécessiteux que tu vas secourir; tu ris, tu causes, tu cours, tu t’apitoies, tu trouves la journée belle, puis tu t’informes du mal qui me torture, car ce mal est une flatterie vivante, il faut le réveiller s’il s’endort. Tu demandes ton spectacle, je vais te le donner. Ah! tu me mets sur ce chapitre! Sache donc que je suis en délire, que je t’appelle avec des cris de rage. Toute ta charmante personne, dont tu es si fière sans le paraître, je l’ai pressée contre ma poitrine, possédée en imagination, pétrie et déchirée comme mon bien. Je me l’incorporais, elle se fondait en moi et coulait dans mes veines comme une lave brûlante pour ressusciter ensuite et renaître à de nouvelles étreintes. Rougis, pâlis. Tu n’es pas mon amie, ma sœur, tu es ma maîtresse. Si

je ne puis t'attendrir, perle rare, je te broierai dans mes mains pour t'avaler dans un divin breuvage. Tu m'appartiens déjà par le rêve, par la volonté; bientôt tu m'appartiendras réellement. Nous jouerons aux jeux innocents, si c'est ton caprice. Mais ce n'est pas un enfant qui t'adore, Cécile, c'est un homme, un homme qui te possédera vivant, ou que tu pleureras mort.

Où est-il, ton mari? Qu'il vienne. Faut-il aller vous trouver dans votre chambre nuptiale et me dresser entre vous comme un spectre? Vite, un coup d'épée. Je le préfère à ce supplice. Tu m'as porté les premiers coups; que ton mari m'achève.

Adieu. Je vais partir. Je vais me sauver de ta maison. Tu ne me verras plus. Adieu.

MAURICE.

Fragment de lettre.

Ah! tu m'aimes, Cécile, tu m'aimes. Je l'ai compris à ta pâleur, à ta figure défaite, à ton émotion quand tu m'as revu après quelques jours d'absence. Laisse-moi te dire que mon cœur déborde de joie. Sois sans crainte. Tu m'aimes; il suffit. Je ne demande plus rien. A quoi pensions-nous tous les deux, à quoi pensais-je?... Nous séparer!... Cher ange! nous ne pouvons vivre que l'un pour l'autre. Tu as failli tomber dans mes bras en me revoyant. Et

moi!... Ah! nous n'avons pas besoin de parler. Nos visages disent assez que nous nous aimons. Tu as des visites, renvoie-les. Je vais te remettre ce mot pour t'en supplier. Renvoie tout le monde; tu ne manqueras pas de prétextes. Si tu ne te débarrasses pas de ces importuns, je vais dire tout haut que ton mari m'envoie te chercher. Il faut que nous soyons seuls.

A quelles journées se rapportent ces lettres sans suite et sans date? je l'ignore. Contiennent-elles le dernier mot de cet amour? J'ignore, j'ignore encore. Je pourrais en souffleter Maurice et le chasser de ma maison; mais je ne saurais pas, alors, s'il emporte mon honneur avec lui. Les montrer à Cécile ne m'éclairerait pas davantage. Ces lettres ne la rendent pas coupable, puisqu'elle ne les a pas reçues. Ma femme ne manquerait pas de me dire qu'elle n'est pas responsable des folies de mon cousin, et qu'elles n'offensent personne, puisqu'il les garde pour lui.

Elles sont actuelles, ces lettres. Elles relatent des événements récents. Elles me signalent un danger terrible, inévitable, sinon un crime consommé. Je saurai la vérité. Mon indécision a duré trop longtemps. La première fois que Maurice viendra, je le forcerai de parler, de s'expliquer, de se trahir. Comment ferai-je? Je ne sais. Je les mettrai en face l'un de l'autre, ces deux êtres qui me trompent, et je leur dirai : Vous aimez-vous, oui ou non?

6 juin.

Maurice est venu dès le matin, se préparant ainsi une journée de tête à tête avec Cécile. Au déjeuner, il s'efforça d'être calme, gai. Ses plaisanteries retombaient glacées. Cécile ne souriait pas, ne semblait pas les entendre; elle était silencieuse, pâle, effrayée. Maurice s'appliquait à me faire croire que nous étions tous, vis-à-vis les uns des autres, dans les conditions de sérénité habituelle. J'avais intérêt à ce qu'il fût persuadé qu'il me trompait fort adroitement, et je me prêtai à ce manége. Je réservais à ma femme une épreuve décisive, terrible, une épreuve d'où allait sortir notre arrêt de vie ou de mort. Assez longtemps j'avais attendu, douté; je voulais faire enfin éclater la vérité, dût-elle nous anéantir tous dans son explosion. Je savais ce que Maurice espérait de cette entrevue; Cécile le savait aussi, et, ne pas l'éviter, c'était pour ma femme en accepter toutes les conséquences.

Je fis appel à toute la puissance de ma volonté. Un seul instant de faiblesse, une apparence de soupçons m'auraient trahi. Je m'étudiai à conserver mon calme, le calme de Cécile, le calme de Maurice. Ils avaient trop à faire en maintenant le leur pour s'apercevoir de ce que le mien pouvait avoir de contraint.

Après le déjeuner, je fis tranquillement mes dispositions de départ. Cécile me suivait des yeux, silencieuse, absorbée. Maurice prit un journal pour se donner une contenance et cacher ses agitations.

“ Au revoir, dis-je en affermissant ma voix ; je vais à Paris. „

Maurice et Cécile ne répondirent rien. J'eus quelques secondes d'anxiété horrible, mortelle.

“ Ils sont d'accord, „ pensai-je.

Et il me sembla que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pieds.

“ Courage ! me dis-je ; allons jusqu'au bout. „

Je présentai ma main à Maurice. Il ne craignit pas de me tendre la sienne. Je la touchai. Toutes deux étaient froides comme du marbre. Il leva les yeux sur moi et les baissa aussitôt. Je m'approchai de ma femme pour l'embrasser. Elle ne m'en donna pas le temps.

“ Puisque Maurice est ici, dit-elle, tu devrais demeurer avec nous ; nous passerions la journée ensemble. „

Je fus tenté de serrer ma femme dans mes bras, de la remercier du soulagement qu'elle m'apportait. Puis une pensée aiguë me traversa le cœur. Ce vœu était-il sincère? Cécile désirait-elle réellement me voir rester?

“ Je ne puis, ajoutai-je, me dispenser d'aller à Paris. „

Ces paroles à peine prononcées, je me repentis de les avoir dites. Cécile et Maurice se turent. Poussé par une force aveugle, je me dirigeai vers la porte. Un mot me fit retourner. Cécile cria :

« Emmène-moi ! »

Je revins vers elle, et, avec une cruauté froide, inflexible, je répondis :

« T'emmener ! Pourquoi? »

Il y eut un silence glacial, embarrassant, significatif. J'avais trop souffert, je souffrais trop pour reculer, pour ajourner une explication. Il me la fallait pleine, entière, sans réticences.

« Pourquoi t'emmener? continuai-je en mordant mes lèvres jusqu'au sang, en maîtrisant de mon mieux la colère qui débordait. Vas-tu abandonner Maurice? Ne puis-je te laisser avec lui? Êtes-vous brouillés? Bonne occasion pour vous raccommoder. »

Il jeta son journal et vint à moi d'un air de défi.

« Mon rôle est odieux, dit-il, et le tien est ridicule. Cécile refuse d'être seule avec moi parce que je l'aime.

— Je le sais.

— Et tu t'en vas !

— J'estime ma femme. Elle n'a pas besoin de moi pour la garder. Elle te fuirait de son propre mouvement.

— Crois-tu? Et toi, tu ne me crains pas?

— Je te méprise.

— Tu me méprises !

— Oui, car tu ressembles à ces laquais qui profitent du départ du maître pour boire son vin. „

Maurice s'avança sur moi les poings fermés. Cécile s'élança pour nous séparer. Épuisée, haletante, elle tomba entre nous. Maurice fit un mouvement pour lui porter secours. Il jeta un cri. Sans avoir conscience de ce que je faisais, je lui avais saisi le bras et je le serrais fortement.

“ A genoux, lui dis-je en le courbant devant Cécile ; et ne la touche pas. Tu n'as le droit de l'approcher que pour lui demander pardon. „

Il se redressa.

“ Si tu as du cœur, dit-il, nous nous reverrons. „

Il disparut, pendant que je lui répondais :

“ Me battre avec toi, non ; c'est bien assez de te chasser. „

Je pris Cécile dans mes bras. Elle rouvrit les yeux. Hélas ! son premier regard fut pour chercher Maurice, sa première parole fut pour l'appeler.

“ Parti ! „ s'écria-t-elle.

Ce cri fut pour moi un coup de poignard. Cécile se redressa, pâle, résolue, me bravant du geste et des yeux.

“ Tuez-moi, dit-elle ; je le regrette, je l'aime, il va mourir.

— Tais-toi, Cécile ; tu réclamais tout à l'heure ma protection contre lui, tu me prouvais ta tendresse, ta fidélité, et maintenant...

— Je l'aime, je veux le sauver, reprit-elle avec un élan de fierté sombre et exaltée. Je vous dis qu'il va mourir.

— Eh bien, si vous le regrettez, Cécile, si vous l'aimez, il faut le suivre. „

Ce mot amena une réaction soudaine. Cécile se précipita dans mes bras et fondit en larmes.

“ Le suivre! dit-elle. Mon Dieu! en sommes-nous déjà là? „

Puis elle cacha son visage contre sa poitrine et murmura ces mots entrecoupés :

“ Pardon! je suis folle... Tu sais bien que je n'aime que toi. Mais il faut avoir pitié de cet enfant : il m'aime. C'est un crime... un crime involontaire... Il ne faut pas le tuer.

— Qui y pense? Personne. Pas même lui. Ne songe qu'à toi, Cécile. Tu souffres. Mais demain, après-demain, quand tu voudras, nous aurons à causer sérieusement.

— Tout de suite! tout de suite! Je ne veux pas que tu restes sous cette impression. „

Elle m'a pris par la main, m'a entraîné au fond du jardin, et, s'arrêtant subitement :

“ C'est fini, a-t-elle dit; il y a un deuil dans notre maison. Maurice est mort pour nous. Une rupture violente a eu lieu. Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour l'empêcher. Je me flattais de préserver Maurice de l'inconduite, du désespoir. Mais il ne

m'est pas permis, pas plus qu'à toi, de renouveler mes tentatives. Que puis-je faire ? Entre lui et toi, je n'ai pas à choisir. Il n'est qu'un parent, un ami, et tu es mon mari. Sommes-nous coupables? Oui, peut-être, de nous être cachés l'un de l'autre. Où était-elle, cette grande et sainte confiance qui n'admettait pas le moindre secret entre nous? J'aurais dû t'avertir du premier aveu de Maurice. Mais j'espérais le ramener seule à de meilleures pensées. Un jour, après un voyage en chemin de fer, tu m'as accusée si brusquement, si durement, que j'ai eu peur, j'ai nié. Voilà ma faute ; mais tu ne t'es pas regardé, en ce moment : ton visage était horriblement contracté. C'est tout simple, tu m'aimes. Il exprimait la haine, la vengeance, l'emportement furieux. Je ne t'avais jamais vu ainsi ; j'ai tremblé. Je me suis tue. La passion de Maurice augmentait. Je redoutais de me trouver avec lui. Il souffrait et je ne pouvais l'apaiser. Je pleurais en secret, je gémissais d'être, malgré moi, cause d'un pareil supplice. Mais je n'osais rien t'avouer; tu m'avais trop effrayée. Les hommes sont extrêmes, et je reculais devant l'idée de te livrer comme une victime un pauvre garçon qui m'adorait. Ne va pas trop loin : ne t'imagine pas que je me complaisais à ces protestations, qu'elles éveillaient en moi une sympathie cachée, que je voulais jouer avec le feu sans m'y brûler. Non, je te le jure, je n'ai pas ces mauvais instincts. La folie de Maurice ne me l'a pas rendu

plus cher; ce dont je m'accuse, c'est qu'elle ne lui ôtait rien de mon amitié. Maurice est un parent, presque un frère. Il y a si longtemps que nous avons pris l'habitude de lui donner une place à notre foyer! Je ne prétends pas qu'il ait accru notre bonheur. Grâce à toi, le bonheur m'a toujours environnée, soutenue, fortifiée; c'est l'atmosphère où je vis, l'air que je respire. Mais au dessous de lui, il y a les joies accidentelles, les plaisirs du dehors, qui font ensuite sentir plus vivement la félicité intérieure. Maurice ne peut nous être indifférent. Il a partagé une partie de notre existence. Me blâmeras-tu de n'avoir pu le haïr? Mais toi-même tu ne le hais pas. Malgré ce qu'il a fait, tu ne le hais pas. Tu détestes sa faute, mais non sa personne. Que puis-je te dire? Tu crois qu'il m'oubliera; je l'espère aussi. Effaçons-le du présent, mais non du passé. Il est mort pour nous; pleurons-le comme un frère. Vivant ou mort, je n'en serai pas moins toute à toi. „

Dans tout ce que me disait Cécile, et malgré sa franchise, je voyais l'image de Maurice encore toute palpitante dans son âme; et je ne me sentais pas le courage, ni le pouvoir peut-être de l'en arracher.

“ Allons voir notre fils, „ dis-je à ma femme.

Elle accepta avec empressement, avec reconnaissance. Elle se jeta dans mes bras. Sa tête se cacha dans ma poitrine comme dans un refuge.

“ Pleure, lui ai-je dit, pleure, Cécile; et quand

tu auras des chagrins, viens les verser dans ce cœur qui t'appartient. „

Ce soir, mes pensées semblent avoir perdu ces tranchants acérés qui me déchiraient. Ai-je pu accuser Cécile? Je m'isolais d'elle, je lui refusais mon appui, je me repliais sur moi-même avec une volupté amère. Une fausse dignité me retenait. Chère Cécile, elle a vaillamment souffert! Malgré moi, je suis attendri en songeant à ces mille délicatesses qui amollissent le cœur des femmes, et mêlent d'adorables faiblesses à leurs plus héroïques sentiments. Indulgent aujourd'hui, je ne l'étais pas hier et je le regrette. Dans la solitude que je m'étais faite, mon imagination s'exaltait. Je grossissais, pour les condamner, les crimes de Cécile, crimes qui ne sont en réalité que les défaillances d'une nature faite pour être protégée. La vertu des femmes est solide, haute, inébranlable. Mais, sur les édifices les plus respectés, poussent des herbes parasites, des fleurs enracinées aux fentes des murailles, et qui en sont le charme, la grâce, l'imprévu. On les arrache parfois, ces plantes. Elles nuisent à l'harmonie, à la sévérité des lignes, elles sont un danger permanent. Un danger! Peuvent-elles disjoindre les pierres et faire écrouler les murs? En l'âme de Cécile, à côté d'une fidélité à toute épreuve, existent peut-être ces tendances de coquetterie féminine qui naissent à l'aventure et secouent au soleil, aux vents d'orage, leurs petites

têtes frêles et pourtant vivaces. Qu'importe? Ma femme est pure; sa pureté même est cause qu'elle se méprend sur ces imperceptibles taches originelles. Elle se jouait, l'innocente, au milieu des écueils les plus périlleux. A présent que je connais le danger, je serai là pour la soutenir et lui crier : prends garde!

10 juin.

Maurice ne reparaît plus. J'ai profité d'une légère indisposition de mon fils pour le ramener pendant quelques jours auprès de sa mère. Je cherchais une diversion, je n'ai trouvé qu'un embarras de plus. Gabriel demande à chaque instant : « Où est donc Maurice? Pourquoi Maurice ne vient-il pas? » Cécile et moi nous nous sommes rencontrés dans une même réponse, et nous avons donné pour raison qu'il a beaucoup à travailler. Mais Gabriel ne se contente pas si facilement, et toujours ce nom de Maurice vient retentir entre Cécile et moi.

Mon fils montre déjà une ténacité extrême; ses jeunes passions, ses haines, ses amitiés, ses goûts, commencent à se laisser deviner. Il se contraint encore, parce qu'il se sent faible. Mais il est facile de prévoir qu'il emploiera une ardeur véhémente, irréfléchie, à se lancer vers le bien ou vers le mal.

“ Ton fils est charmant, m'a dit dernièrement un de mes amis; *espérons* qu'il te causera de grands chagrins. „

Ce mot plein de profondeur est parfaitement juste sous son apparence paradoxale. Les enfants qui ne causent pas de grands chagrins à leurs parents, de même que les femmes qui ne font jamais la moindre peine à leurs maris, sont presque toujours chétivement doués, vulgaires et insignifiants. Nous aimons, d'ailleurs, ceux qui nous font souffrir. La nature l'a voulu ainsi, elle qui a mis au cœur des mères des trésors de tendresse pour de petits êtres innocemment cruels qui les torturent et les déchirent avant de naître.

Gabriel m'a donné aujourd'hui la juste mesure de ce qu'il sera plus tard : Cécile lui avait accordé la permission de partir de bonne heure pour la pêche, accompagné d'un garçon jardinier. Vers dix heures, en me rendant au chemin de fer, j'ai aperçu mon fils qui s'était débarrassé de son compagnon et marchait très vite du côté de la station. Je l'appelai et lui dis :

“ Où vas-tu?

— A Paris, me répondit-il très résolûment. Je veux voir Maurice, et je vais le chercher. „

Mon premier mouvement fut de prendre Gabriel par la main et de le reconduire à Marly. Mais au bout de dix pas, mon fils se jeta à mon cou et me dit d'un air ingénu :

« Je n'allais pas à Paris. Je voulais seulement t'embrasser avant ton départ. »

Et il m'accabla d'un ouragan de caresses.

J'hésitai un instant. Je craignis d'accuser Gabriel d'une double faute : d'une désobéissance et d'un mensonge. L'âme des enfants se ravale par des admonestations qui souvent les rendent taciturnes, hypocrites et compriment leur essor. D'un autre côté, il me répugnait de paraître la dupe de mon fils, ou de le louer de se tirer d'affaire habilement.

« Ta mère, lui dis-je, ne t'a-t-elle pas donné rendez-vous?

— Oui, vers deux heures, dans l'île.

— Et tu ne t'y serais pas trouvé? »

L'enfant baissa les yeux.

« Va l'attendre, ajoutai-je, et ne lui parles de rien. Elle aurait trop de chagrin de savoir que tu l'oublies pour Maurice ou pour n'importe qui.

— Je savais bien ce que je faisais, mon bon petit père; si j'avais ramené Maurice, j'aurais fait grand plaisir à maman. »

Gabriel me quitta; puis, de loin, il m'a crié :

« Si tu vois Maurice, dis-lui qu'il vienne. »

C'est peut-être le cri que jette involontairement Cécile.

Moi-même je le regrette, ce jeune homme qu'une faute a séparé de nous et qui laisse notre maison en deuil. Je le regrette, et pourtant tout en lui, jusqu'à

son souvenir, est menaçant. Il trouble encore Cécile, il va grandir par l'éloignement. Il me suscite mille appréhensions dans mon ménage, mille embarras au dehors. Que va dire mon oncle, que va dire la tante de ma femme, quand ils sauront le motif de notre brouille? Je place le repos de Cécile et le mien avant toute autre considération, mais ces révélations de crises intérieures me remplissent d'épouvante. Il en rejaillira sur nous tous de la honte, des railleries, du mépris. Cette situation pénible, à force de m'obséder de ses périls et de ses conséquences probables, a amolli ma cervelle. Des images grotesques, absurdes ou terribles, s'y gravent et s'y effacent tour à tour. J'ai beau me dire que je n'ai plus rien à redouter, un instinct secret m'avertit que tout n'est pas fini. Je me rappelle tous les drames intimes qui ont quelque rapport avec le mien. Ma profession m'a mêlé à plusieurs d'entre eux, et j'ai toujours vu s'ensuivre l'avilissement, la dégradation morale chez les êtres assez malheureux pour introduire ou laisser subsister dans leurs foyers les passions coupables. Ces passions jettent d'abord un éclat éblouissant, imposant; puis, dévorées par elles-mêmes, elles s'éteignent dans un abandon désolé ou dans un dévergondage scandaleux. Telle est la vie. Poussé ensuite dans le monde imaginaire, ma mémoire, flottant comme dans un rêve, recherche les dénoûments de ces histoires d'amour dont on amuse nos loisirs. En première

ligne se place la mort. Elle seule, en effet, peut trancher les nœuds inextricables; elle est la solution logique et obligatoire. Mais si notre drame se continue, qui donc va mourir: Cécile, Maurice ou moi? Faute de résoudre ce problème, je me reporte vers les conclusions bénignes. A vrai dire, elles n'existent pas. On les impose à la foule, dans un théâtre, comme on lui impose tant de mensonges et tant d'inepties; mais elles ne terminent rien, elles laissent tout dans le vague, elles font pressentir les hasards prochains, les rechutes et les catastrophes. Les grands écrivains de l'antiquité étaient bien plus justes, bien plus vrais quand ils montraient l'implacable fatalité s'appesantissant sur ses victimes et les attirant peu à peu, mais avec une force invincible, vers l'inévitable dénoûment: la mort. On aime aujourd'hui à voir les gens cavalcader autour du gouffre sans y tomber. Qu'avons-nous vu hier au spectacle? Une femme près de faillir et qui revient à la fidélité conjugale parce que son mari tue un chien enragé. Comme c'est ingénieux! Mais le chien enragé qu'il me faut abattre, c'est l'incessante pensée qui agite le cœur de Cécile. L'ennemi est en elle, et non au dehors. En vain je m'illustrerais par des actions sublimes; Cécile verrait toujours ce garçon séduisant, passionné, dont la jeunesse resplendit et attire. D'ailleurs, dans mon existence, les occasions de dévoûment sont rares à force d'être communes. Ma

femme est depuis longtemps habituée à ce que j'accomplisse régulièrement mes devoirs d'honnête homme. Je ne puis raisonnablement espérer une circonstance fortuite qui m'élève au pinacle en écrasant Maurice. Toutes ces combinaisons, du reste, sont vaines et fausses. Le grain semé, il faut que l'arbre s'élève et porte ses fruits. Les réconciliations, les rapprochements entre époux ne sont que des simulacres, des tentatives avortées, d'hypocrites retours que le germe de désunion étouffe bientôt. Le criminel ne redevient jamais complètement honnête homme. La femme qui aime, nourrit son amour de tous les sacrifices que la société et l'honneur lui imposent. Ah! je sens bien que tout n'est pas fini. Il s'est passé aujourd'hui, chez moi, un fait que je n'ose me rappeler, tant il me cause de terreur. Quand je suis rentré, Cécile n'était pas au salon, ni dans la salle à manger, ni au jardin. Je suis monté, je l'ai trouvée dans la chambre de Maurice, avec Gabriel. Elle mettait tout en ordre, et mon fils l'aidait.

« Lorsque Maurice reviendra, dit Cécile, il sera content de voir chaque chose en place. »

Et Gabriel ajouta :

« Viendra-t-il bientôt? »

Elle espère donc le revoir! Elle y compte!

Je restai cloué sur le seuil. Les portes d'un cabinet étaient ouvertes. Des vêtements d'été venaient d'être symétriquement rangés aux porte-manteaux.

Les rideaux des fenêtres avaient été remplacés par d'autres rideaux, d'un blancheur éblouissante. Ceux du lit étaient également changés. Le bureau, surtout, avait été l'objet d'un soin particulier. Les livres usuels étaient en ligne au sommet; les autres avaient été relégués dans la bibliothèque. Plus de désordre, d'encombrement.

„ Il est heureux, pensai-je, que mon fils n'ait pas mis la main sur les pages où Maurice raconte qu'il aime sa mère et se propose de la posséder bientôt. „

Une propreté méticuleuse faisait reluire les meubles. Enfin, comme dernière prévenance, attention de femme, un cahier de papier blanc, un encrier, une plume, furent disposés sur le bureau, dans l'expectative d'un prompt retour.

Je suis descendu, me tenant à la rampe de l'escalier. Il me semblait que ma maison tremblait et allait crouler. Cécile m'a rejoint presque aussitôt.

„ Ah! te voilà! m'a-t-elle dit. Nous n'avons pas perdu notre temps, Gabriel et moi. En revenant de la pêche, nous avons rangé dans la chambre de Maurice. Elle en avait besoin. „

11 juin.

Ne suis-je pas injuste? L'action de Cécile prouve-t-elle une nature oublieuse, légère, ou une exquise bonté? Ce que je sais, c'est qu'au moment où Cécile s'occupait si activement de son cousin, au moment

même où elle me déchirait le cœur, je sentais que je l'aimais davantage.

Gabriel nous a demandé de retourner à Paris, en disant que s'il se retarde dans ses études, il ne pourra plus passer ses examens de fin d'année. Ce louable motif ne nous a pas permis d'hésiter; mais est-il sincère? Cécile l'admire beaucoup. Je n'ai garde de lui dire que cet amour du travail me semble bien surprenant chez un enfant. Que souhaite donc Gabriel? il s'ennuie peut-être avec nous. Quelle chose étonnante que la vie! comme chaque être a sa personnalité distincte, fortement accusée! Les liens du sang, de la famille, sont les plus sacrés et les plus durables, mais ils n'empêchent pas l'égoïsme de se mouvoir librement au milieu d'eux, et chaque individu, au sein même des passions où il paraît s'absorber et s'oublier, suit, comme un fleuve, sa pente naturelle.

16 juin.

Autre histoire. Cécile est allée faire visite à son fils, parti à la fin de la semaine dernière. Gabriel n'était pas rentré au lycée; on le supposait encore à Marly. La pauvre mère, folle d'inquiétude, courut chez sa tante, chez des amis : on n'avait point vu Gabriel. Enfin elle l'aperçut, par hasard, attablé devant un café du boulevard, en compagnie de Maurice. Il faut rendre cette justice à Gabriel, dès qu'il vit sa mère, il se précipita vers elle et lui demanda

pardon. Un instant après ils se détournèrent pour chercher Maurice qui avait disparu.

« Il aura eu peur d'être grondé, dit Gabriel, mais le seul coupable, c'est moi. J'ai voulu voir Maurice, et je l'ai vu. J'ai passé cinq jours avec lui ; nous nous sommes bien amusés. »

Gabriel raconta son escapade à sa mère qui ne sut bientôt plus si elle devait rire ou se fâcher. Il avait été ramené au lycée par un domestique qui ne s'éloigna qu'après les formalités d'usage. Quand la grosse porte se fut refermée : « Ouvrez, cria mon fils, j'ai oublié quelque chose. » Il s'esquiva et courut chez Maurice, qui se laissa attendrir et vint prévenir, comme de ma part, que mon fils étant encore malade, ne rentrerait pas de quelques jours. Ces quelques jours furent employés en parties de plaisir, promenades en voiture, déjeuners et dîners au restaurant, spectacles tous les soirs. Cécile m'a transmis tous ces hauts faits avec une complaisance qui trahit son indulgence. Évidemment elle sait gré à Maurice de s'être occupé de Gabriel, de lui avoir consacré son temps, d'être resté constamment avec lui, en lui faisant le sacrifice de ses amis, de ses habitudes, de ses travaux. Visiblement aussi, elle sait gré à Gabrielle d'aimer Maurice ; la tendresse du fils semble justifier celle de la mère. La raison ordonnerait d'être sévère pour cette faute de jeunesse, qui en annonce bien d'autres dans l'avenir; mais Cécile,

tout en me suppliant de ne pas punir, a l'air d'être reconnaissante envers son fils des émotions tour à tour terribles et délicieuses qu'elle lui doit. O femmes! qui vous gouverne? Les sensations et toujours les sensations. Nous avons tiré une conclusion de tout ceci : Gabriel et Maurice sont deux enfants, et il faut leur pardonner leurs torts. Eh! mon Dieu, je ne demande pas mieux.

23 juin.

Depuis huit jours nous n'avons pas entendu parler de Maurice. Cécile semble soulagée d'un grand poids. Elle n'osait, d'abord, prononcer le nom de son cousin, mais peu à peu elle s'est départie de cette contrainte devenue inutile. Nous en sommes arrivés à discuter tranquillement la faute de Maurice et sa conduite actuelle. Ma femme voit les choses sous leur aspect le plus favorable : elle suppose que Maurice se repent, s'amende, et cherche à faire oublier qu'il a été coupable. Il n'a pas écrit, il n'a rien tenté, donc il est dans de bons sentiments. Écrire, renouveler une tentative! mais laquelle? Il n'espère sans doute pas enlever ma femme ou la faire consentir à des entrevues furtives. Je ne juge pas définitivement son abstention, car il ne lui est pas aisé d'en sortir. Mais tout en restant sur la défensive, je ne

puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a de grandes probabilités pour que Maurice ait réfléchi mûrement, sagement. Il ne sera pas impossible, plus tard, d'entrer dans des voies de conciliation, non à cause de lui, car le passé est encore trop près de nous, trop vivace, trop ineffacé, mais à cause de mon oncle, de mon fils, de nos parents, de nos amis, qui s'étonneraient à juste titre en voyant ces relations de famille interrompues, de Cécile, dont la conscience timorée lui reproche de les avoir brisées. Son désir est que Maurice ne soit pas notoirement brouillé avec nous quand ses études seront terminées et qu'il retournera auprès de son père.

25 juin.

Maurice, avec Gabriel, s'était comporté comme un enfant. L'homme devait reparaître, il a reparu, et vient ensanglanter ma maison de ses folies funèbres. Ce matin, à neuf heures, deux voitures se sont arrêtées à notre porte. C'est aujourd'hui dimanche, nous étions tous là. Un jeune homme est descendu et a sonné. On m'a averti mystérieusement. Je suis accouru. Ce jeune homme m'a appris que Maurice venait de se battre en duel, sur les hauteurs de La Jonchère, qu'il était grièvement blessé, et qu'il avait demandé à être transporté chez moi.

Ma première pensée fut de craindre que le nom de ma femme n'eût été prononcé, compromis.

Je m'écriai :

« Maurice n'a rien dit d'autre?

— Non. A peine s'il peut parler. »

Alors seulement mon inquiétude relativement à mon cousin s'éveilla, et je me précipitai vers la seconde voiture. A demi couché et soutenu par un ami, Maurice regardait la maison d'un œil mourant; il me fit peur. Je lui pris la main; elle était froide, inerte, décolorée. Ses yeux se tournèrent vers moi, d'un air suppliant, et cependant fier encore.

« Je viens mourir chez toi, » murmura-t-il.

Il n'y avait dans ces paroles ni reproches, ni haine. La mort, d'un coup d'aile, avait chassé les passions et régnait seule. Maurice l'envisageait sans terreur, mais elle s'emparait de lui et laissait tout au plus subsister une autre préoccupation, celle de revoir Cécile.

« Chargez-vous de le transporter, dis-je aux amis; je vais prévenir ma femme. »

Je la rencontrai qui s'approchait. Elle devina un malheur, car elle pâlit et resta immobile.

« Maurice s'est battu et il est blessé, dis-je rapidement; contiens-toi, il y a là des témoins. »

Gabriel s'avança aussi.

« Maurice est blessé, ajoutai-je; sois prudent, ne l'effraie pas. »

Je ne pus cependant empêcher un élan de douleur profonde. Ma femme et mon fils, fondant en larmes. se jetèrent au devant de Maurice.

« Je vous remercie, dis-je aux amis, d'avoir satisfait au vœu de mon cousin. Son père est en province; nous sommes sa famille, et vous pouvez juger à quel point il est aimé ici par moi, par ma femme et par mon fils. »

Maurice fut monté dans sa chambre; elle avait un air de fête. Le soleil l'emplissait, la réchauffait. Maurice sembla heureux de s'y retrouver. On l'interrogeait, on se pressait autour du lit où il était étendu. Il fit signe de la main et laissa échapper ces mots :

« Le repos... »

Nous sortîmes, excepté Cécile et Gabriel. Je n'eus pas le courage d'arracher ma femme à ce spectacle. Gabriel, si bruyant d'habitude, se tenait tranquille, dévorant ses larmes, contemplant Maurice avec une tendresse où se mêlait une admiration muette, car mon fils entendait parler de grands coups d'épée.

Un des amis de Maurice me prit à part et me dit :

« J'ai assisté au duel en qualité de médecin. Mais je ne suis encore qu'étudiant, et il est de mon devoir de vous engager à consulter plus habile que moi. Mon premier pansement est bon, et sera, je l'espère, efficace. Indiquez-moi le médecin que vous comptez appeler, je le mettrai au courant de la blessure, de ce que j'ai fait, et ces renseignements lui seront utiles.

— J'accepte vos offres, monsieur; mais d'abord, tirez-nous d'une grande anxiété. La blessure est grave?

— Très grave.

— Mortelle?

— Je le crains. „

Je frissonnai. Une vapeur me passa devant les yeux. Tombant sur un fauteuil, je songeai avec effroi aux regrets de mon oncle, à notre affliction à tous. Je me représentai ce jeune homme si comblé des dons de la nature et de la fortune, et fauché tout à coup, rigide, froid, mort, pour une vétille, peut-être, un rien, une dispute sans importance. Puis derrière cette altercation dont l'issue était si tragique, je pressentis un désespoir dont la cause m'était bien connue, une sombre résolution d'en finir avec la vie. Alors, je m'accusai. Mais de quoi? De ne pas avoir cédé ma femme à Maurice! L'événement, et non ma conscience, me donnait tort. Pour me disculper, peut-être, et atténuer des conséquences que j'avais involontairement amenées, je cherchai à me persuader que la guérison de Maurice était possible, probable. Je me rappelai, que si les avocats croient toujours gagner leur première cause, les médecins, au contraire, par un sentiment qui découle de la même source, la vanité, s'imaginent sans cesse, à leurs débuts, avoir à soigner des maladies mortelles. Cette pensée me tira du morne accablement où j'étais

plongé. Je priai le jeune homme d'aller immédiatement à Paris et de ramener deux de mes amis, un médecin et un chirurgien célèbres.

Restaient les deux témoins. Je les retins, supposant que leur présence serait agréable à Maurice. Avant de partir, le jeune homme entra doucement dans sa chambre avec moi. Il reposait, si toutefois on peut nommer repos la prostration complète. L'étudiant me fit encore quelques recommandations et s'éloigna. Je revins près des deux témoins.

“ Comment cette malheureuse affaire est-elle arrivée?

— Oh! bien sottement. Maurice est le meilleur garçon du monde. Chacun de nous l'aime et l'estime. Si je n'avais pas vu et su par moi-même qu'il s'est battu pour une raison politique...

— Ah! il s'agit de politique?

— Cela vous surprend aussi?

— En effet, Maurice n'avait pas d'opinion.

— Il en a adopté une, et très chaudement. S'il en réchappe, il va devenir un champion, un héros. Pour peu qu'il se mette encore en avant, qu'il paie de sa personne d'une façon aussi brillante, il sera un chef de parti. „

Je ne pus me défendre de sourire. Sourire amer, car je me persuadais de plus en plus que nous avions malgré nous contribué, Cécile et moi, à jeter Maurice dans les bras de la mort. Sourire railleur, car je

songeais comment s'établissent parfois les grandes réputations, et quels jeux du hasard suffisent pour lancer un homme dans les routes glorieuses. Une appréhension insurmontable me porta à questionner encore. Je craignais que Maurice n'eût trahi un secret dont il n'avait pas le droit de disposer, qu'il n'eût profané le nom de ma femme, le mien, dans des confidences coupables, ou en le prononçant dans un de ces accès de délire pendant lesquels on n'est plus maître de soi.

« Ce prétexte politique, ajoutai-je, m'étonne et laisse le champ libre aux conjectures. Ne soupçonnez-vous pas un motif caché?

— Aucun.

— Vous n'avez rien remarqué d'insolite en Maurice?

— Ceci est une autre affaire. Pendant la première année de ses études, il était rieur, insouciant, toujours de l'avis général, très enclin au plaisir, et en même temps au travail. Depuis trois ou quatre mois, il a totalement changé. Nous avons observé avec chagrin chez lui une très grande inégalité d'humeur : tantôt il nous recherchait pour nous entraîner à des folies, tantôt il nous fuyait obstinément, sans permettre à aucun de nous de rompre sa solitude. Il était évidemment obsédé par une pensée qu'il ne communiquait pas.

— A-t-il des dettes?

— Non. „

J'hésitai un instant et j'ajoutai :

“ Un amour malheureux?

— Je le crois.

— Savez-vous pour qui?

— Je l'ignore. „

Je respirai. Cette réponse était faite d'un grand ton de sincérité. Un des amis s'est rapproché de moi et m'a dit :

“ Nous avons d'abord supposé que Maurice avait rencontré ici, à la campagne, dans votre entourage, quelque femme à laquelle il faisait la cour. Nous l'avons même plaisanté à ce sujet. “ Tu vas bien sou-“ vent à Marly, „ disions-nous chaque fois qu'il témoignait de l'empressement à y venir. Il paraît que nous nous trompions. Maurice s'est plu ici pendant les premières années, mais ensuite il ne semblait plus désireux d'y venir. Plusieurs fois, dernièrement surtout, en voyant son air morne, accablé, mécontent de lui et des autres, nous l'exhortions à quitter Paris, à se retremper à la campagne. Il accueillait très mal nos conseils, alléguant que loin de Paris il s'ennuyait à périr. Vous avez même, tout le mois passé, cessé entièrement de le voir.

— C'est vrai.

— Nous avons dirigé d'un autre côté nos affectueuses investigations, car nous l'aimons, monsieur, et nous aurions voulu trouver la clef de cette con-

duite bizarre. Tout a été inutile. Maurice est impénétrable. Je doute même qu'il soit poussé, par un amour contrarié, à tous les excès que nous lui avons vu commettre. Je le crois ambitieux. Il nous aime sans nous aimer, il nous fréquente sans se plaire avec nous, il nous estime et nous dédaigne, il nous traite en amis et nous parle souvent comme à des ennemis. Sa prétention de s'élever au dessus de nous se trahit à chaque instant, son duel le prouve. Il ne s'y est engagé que pour frapper un coup d'éclat. Dans une réunion, un homme d'une certaine notoriété a pris la parole, afin de défendre des principes surannés. Nous nous sommes contentés de lever les épaules. Maurice a relevé le gant et une rencontre a eu lieu. C'est peut-être l'acte d'un esprit blasé, d'un cœur désespéré qui veut voir la mort de près. C'est peut-être aussi, et plus probablement, la conséquence naturelle d'une ambition raisonnée qui veut s'imposer et prendre rang. „

Gabriel vint m'avertir que Maurice me demandait. Cécile était avec mon fils. Elle me saisit les mains tandis qu'il se jetait à mon cou d'un air suppliant.

“ Que t'a donc fait Maurice? me dit-il. Il a peur d'être renvoyé de chez toi.

— Ah! pensai-je en frémissant, ce fatal secret finira par s'échapper, et mon fils sera le premier à l'apprendre. „

Par bonheur Gabriel ne sait rien encore, car il ajouta :

“ Il a mal fait de se battre, c'est vrai, mais tu le gronderas quand il sera guéri.

— Sois clément, dit Cécile, gardons-le ici.

— Tu n'as pas besoin de m'en prier, répondis-je vivement, ni toi, ni lui, ni ton fils. Maurice doit bien savoir que du moment qu'il est en péril, ses torts lui sont pardonnés.

— Viens le lui dire toi-même, „ reprit Cécile.

J'entrai, plein de gratitude pour mon cousin qui, à cette heure suprême, respectait publiquement mon honneur avec autant de soin et d'efforts qu'il en avait mis à l'attaquer secrètement. Je m'abandonnai sans arrière-pensée à l'espérance de sauver Maurice, et pourtant je ne me dissimule pas qu'il est aujourd'hui plus dangereux qu'auparavant, plus en position d'agir sur l'imagination de Cécile. Enfin, il n'a pas terni mon nom, il n'a pas commis de lâcheté, et, dans cette entrevue, nous avons eu la consolation de pouvoir nous regarder en face, comme deux honnêtes gens. J'ai même vu tout de suite, et très clairement, que Maurice a encore confiance en ma loyauté.

“ Dis-moi si je suis perdu? „ m'a-t-il dit en m'interrogeant des yeux.

Sa franchise m'a touché. Il n'a pas peur que je le trompe ou que je me réjouisse de sa mort. Il redoute de mourir, et c'est à moi qu'il s'adresse pour le ras-

surer. Quelle indomptable puissance que l'amour ! Il secoue le bien et le mal dans l'âme humaine pour les confondre par un incroyable mélange où l'on ne sait plus lequel de ces deux éléments va dominer. Il est comme l'orage qui trouble les rivières, soulève la vase infecte et en empoisonne les eaux les plus pures. Quand l'image de la mort vient frapper Maurice de son austère grandeur, on le voit se rasséréner, et son âme transparente reflète les meilleurs sentiments. Puis avec la vie renaît l'amour, et toutes les passions mauvaises, un instant apaisées, s'agitent, remontent à la surface.

Dans ce moment solennel, où Maurice ne me considérait plus que comme un ami, j'oubliai moi-même toute rivalité, et je lui dis en lui prenant la main :

“ Tu vivras.

— Le crois-tu ?

— Oui. Prends patience.

— Mais mes amis sont consternés.

— Il y a de quoi. Une blessure plus légère suffirait pour nous attrister. „

Il parut réconforté. Puis immédiatement ses ardentes préoccupations reprirent le dessus.

“ Tu me laisseras demeurer ici? dit-il d'un ton plein d'amertume.

— Oui.

— Sans conditions ? „

Ce mot m'a péniblement affecté. Il me montrait ce

malheureux garçon incurablement gangrené, et s'attachant encore, du fond de sa triste position, à traiter avec moi de puissance à puissance. Cependant, à cause de l'état où se trouve mon cousin, j'évitai de le froisser, même dans sa puérile vanité, et je lui dis :

« A une condition : donne-moi ta parole de l'observer religieusement.

— Laquelle?

— Me promettre de te soigner et de guérir vite. »

Ce n'était pas ce que Maurice attendait. Il s'était flatté que j'abuserais de mes avantages pour exiger le sacrifice de son amour, sacrifice qu'il m'eût noblement refusé, à ses risques et périls. Il me promit toutefois de lutter de son mieux pour vivre. Au fond, il en a bonne envie. Afin de se dédommager un peu de son désappointement, il ajouta :

« Et pourtant, tu dois souhaiter que je meure.

— Tu ne le penses pas; sans quoi tu n'aurais pas demandé à être transporté chez moi. »

Maurice ne cherchait qu'une occasion d'éclater, de me braver en face. Je ne la lui ai pas fournie, car je n'aurais pu répondre à mon cousin sans risquer d'empirer son mal. D'ailleurs, qu'a-t-il à me dire? Qu'il a remporté une victoire? Je le sais. Il ne pouvait rentrer dans ma maison d'une façon ordinaire sans faire amende honorable. La difficulté est éludée. Il verra Cécile tous les jours, à toute heure. Il aura

la facilité de redoubler de protestations et d'insistance. S'il succombe à sa blessure, il sera pleuré, son souvenir vivra éternellement. Ce sera un legs de sang, une vengeance posthume, une tombe placée entre Cécile et moi pour nous désunir. Le calcul est bon. Maurice a tout prévu, mais je ne puis cependant pas lui en faire compliment.

“ Je vais écrire à ton père, „ lui ai-je dit pour reporter ses idées sur un autre sujet.

Il vit un violent effort pour se dresser sur son séant et s'écria :

“ Suis-je donc si malade?

— Non. Mais ton père me saurait mauvais gré de ne pas l'avoir averti.

— Attends encore. Mon père est excellent, mais il est brusque, il parle haut, il me ferait des reproches; ne le préviens pas.

— Soit! „

Maurice s'agitait et retenait à grand'peine une profession de foi. Il voulait me lancer au visage qu'il adorait Cécile. Moi, je ne voulais pas l'entendre. Je lui dis :

“ Je vais faire déjeuner tes amis.

— Ils n'auront pas faim.

— N'importe; il faut au moins que je m'occupe d'eux.

— C'est vrai, tu as raison. „

Ce détail fit plaisir à Maurice en lui prouvant que

son sort n'était pas désespéré et permettait de songer à d'autres soins.

« Tu ne peux rester seul, ajoutai-je en m'éloignant; faut-il t'envoyer ma femme ou Gabriel? »

Il hésita un instant, cherchant à deviner si je lui tendais un piége, si j'essayais de sonder ses intentions; puis il me répondit :

« Envoie-moi Gabriel. »

Je sortis et j'appelai mon fils.

« Ah! me dit-il, si j'avais été là quand Maurice a reçu ce grand coup d'épée, comme je l'aurais vengé! »

L'enfant manifesta une joie vive quand je le priai de se rendre près du malade.

« Je ne bougerai pas, dit-il, je passerai les nuits, et, tant que mon Maurice sera souffrant, je n'irai pas au lycée. »

Cécile s'était retirée dans sa chambre pour y pleurer en liberté. J'allai l'y joindre. En me voyant, sa douleur ne put se contraindre, et ma femme s'écria :

« C'est nous qui l'avons tué! »

J'éprouvai alors un accès de colère sourde contre Maurice. Je compris toute la portée de ce qu'il avait fait. Je vis que Cécile, bien plus encore que lui, était frappée au cœur, et qu'il fallait un effort de brutale énergie pour arracher le fer de la blessure saignante.

« Oui, dis-je, c'est toi qui l'as tué par ta coquetterie, par tes manéges. Ayant déjà beaucoup ac-

cordé, tu ne devais plus rien refuser, et tu l'aurais sauvé. „

Ma femme se redressa fière, le front haut devant l'outrage. Déjà elle subissait moins l'influence d'une douleur énervante, féconde en mauvais conseils. Je continuai :

“ Te repens-tu? regrettes-tu de n'avoir pas cédé? Tu pleures; tu te dis : “ J'ai été cruelle, impitoyable; Maurice meurt pour moi. „ Sais-tu comment tu pouvais éviter ce malheur? En déshonorant le nom de ton fils, en le forçant à rougir de toi, à s'enfuir de la maison paternelle pour ne pas s'y habituer à la honte, pour ne pas risquer d'y coudoyer des enfants qui ne seraient pas ses frères. „

Ma femme m'a regardé, l'air égaré, les yeux fixes. Ses pleurs étaient taris : mais, en la voyant ainsi bouleversée, presque folle, se mouvant au hasard comme un corps sans âme, j'eus peur, j'eus pitié, je me sentis à bout de forces, de courage. Les larmes qui m'oppressaient coulèrent.

“ Ah! s'écria Cécile en se rapprochant de moi, tu souffres aussi, tu es bon, tu pleures. „

Oui, je pleurais, et cependant je ne pouvais pas, je ne devais pas faiblir avant que ma tâche fût terminée. Il fallait, à tout prix, tirer ma femme de son alanguissant et dangereux désespoir.

“ Ne te désole pas, lui dis-je, sois sans remords; tout peut se réparer. Maurice se rétablira; il ne

recommencera plus à braver la mort pour peu que tu l'aides à vivre. L'expérience t'a instruite, et tu sais à présent comment il faut s'y prendre.

— Jamais! Maurice n'a rien à espérer : qu'il vive ou qu'il meure, je resterai digne de toi. „

Ce serment était si sincère, si ferme et prononcé d'un ton si convaincu, que je ne songeai plus qu'à consoler Cécile.

“ Pleurons ensemble, lui dis-je, car le même malheur nous frappe; mais ne nous accusons pas, car nous ne sommes pas responsables. Dans la vie, on a parfois à accomplir des devoirs dissemblables, opposés. Il faut choisir sans tergiversations, et obéir au plus sacré, au plus immédiat. Aujourd'hui, Maurice blessé se présente à notre porte. Nous l'avons reçu, nous lui prodiguerons nos soins sans nous informer s'il n'a pas spéculé sur sa blessure pour apporter le désordre dans notre maison. L'humanité nous défend de scruter les intentions de Maurice, ses projets ; elle ne nous montre en lui qu'un homme en péril. Fût-il un ennemi, un homme atteint d'une maladie contagieuse, il trouverait ici un asile. Contagieuse, ai-je dit; ah! Cécile, laisse-moi croire que la passion de Maurice ne le sera pas. S'il abuse de notre hospitalité, s'il y voit une concession, s'il exige, pour vivre, des droits sur toi dont tu n'es pas libre de disposer, tu ne remplirais plus un devoir en le sauvant, tu manquerais, au contraire, au plus grand, au plus

sacré, et vous vous aviliriez tous les deux dans la plus impardonnable lâcheté.

— Maurice n'a pas calculé ainsi.

— En es-tu certaine? Je suis sûr, moi, que, dans ce moment, il suppute déjà les bénéfices de son équipée.

— Mais comment faire pour qu'il vive sans rien obtenir ? „

Voilà donc la question claire, précise, terrible. Ma femme l'a posée. Elle ne veut pas la mort du pécheur, c'est évident, ni moi non plus; mais cela peut nous mener loin. Pour le moment, je n'ai pas osé répondre par cette autre question :

“ Si Maurice menace de se tuer, que feras-tu? „

Je n'ai pas voulu épouvanter Cécile, la briser dans l'étau de cette alternative effrayante. D'ailleurs, nous avons le temps. Maurice agonise peut-être, ne songeons qu'à lui.

“ Raisonnons froidement, ai-je dit, et comme si notre inquiétude relativement à l'état de mon cousin était un peu amortie. On ne voit pas impunément la mort de si près. Il est probable qu'il aura fait des réflexions, qu'il en fait, qu'il en fera. Je ne veux pas l'amoindrir, le rabaisser à tes yeux; le moment serait mal choisi. Je t'affirme seulement, et c'est à la louange de Maurice, qu'il désire beaucoup sa guérison. Il a eu un instant de folie; mais (ne va pas pas prendre ceci pour une raillerie) on n'a jamais

remarqué qu'un homme se tuât deux fois de suite pour une femme. Quand il en réchappe une première fois, il n'essaie plus. „

Hélas ! je fais ce que je peux pour affermir ma femme. Elle a souri ; elle n'a vu que le bon côté de ce raisonnement, sans s'arrêter à ce qu'il renferme de blessant pour son amour-propre. Les médecins sont arrivés et ont mis fin à notre conversation. La consultation a été longue. Mon cousin épiait la physionomie de ses juges et cherchait à lire son arrêt. Mais s'ils parlent, c'est d'une façon banale ; ils ne se prononcent pas définitivement ; ils ne donnent que ces espérances obligées, qui ne trompent personne. En particulier, ils n'ont pas osé me garantir le succès.

Quelle journée ! quelle angoisse ! Au milieu de la nuit, je me suis isolé pour songer à ces événements. Je ne puis que me les rappeler, les contempler dans ma mémoire, et je reste atterré devant les menaces qu'ils contiennent. De quelque côté que je regarde, je tremble. Mais vous êtes témoin, mon Dieu, de la sincérité de mon âme. Il n'y a rien de voilé, de honteux, de criminel dans ses replis les plus secrets. C'est du fond de mon cœur que je vous adjure de sauver Maurice. Ce garçon si jeune, si beau, si brillant ne doit pas mourir. Qu'il vive, mon Dieu ! qu'il vive ! nous verrons après.

27 juin.

Il y a des moments où ma destinée m'accable et m'engourdit. Je suis alors comme ces gens qui, saisis par le froid, rompus de lassitude, se couchent sur la terre glacée, ramènent leurs membres les uns contre les autres, s'abandonnent à une torpeur résignée, et s'endorment sachant qu'ils ne se réveilleront plus. D'autres fois, mes peines me grandissent à mes propres yeux, comme si, en les portant, je portais un monde. Chaque créature possède en soi une surprenante force d'inertie. La nature a dit : « Il faut que l'espèce humaine se conserve : » et elle lui a donné l'attraction physique, les joies de l'enfantement. Dieu a dit : « Il faut que les hommes souffrent ; » et il leur fait aimer, en y communiquant une saveur puissante, les douleurs qu'il leur inflige. Dans le désespoir même, l'orgueil s'exalte et la vitalité se fortifie. En présence de Maurice mourant, de Cécile dont le cœur peut m'être enlevé, des sensations extraordinaires passent en moi et font vibrer tout mon être, comme ferait un vent violent acharné contre un grand arbre, le courbant, le secouant, et tirant de lui, avant de l'abattre, des accords pleins d'une pénétrante harmonie. La douleur est-elle féconde ? l'homme doit-il s'y plonger pour être complet et fort

s'il n'y est pas brisé? Je suis tenté de le croire ; car, même dans les petites choses, elle m'a communiqué une énergie, une lucidité d'idées que je n'avais pas auparavant. Malgré ces crises qui attaquent ma vie dans ses racines les plus profondes, j'ai dû m'occuper de mes travaux journaliers, et ils m'apparaissent si clairement, je les vois si juste, je les domine de si haut, que je me suis demandé quelle puissance nouvelle était en moi. O souffrance! c'est sur ton sein, c'est dans ton lait amer que l'on puise le génie. Hélas! cette force d'esprit ne sera sans doute pour moi que la dernière et plus lumineuse lueur d'un rayon qui va s'éteindre. O mon père! ô ma mère! vais-je bientôt vous revoir, ou du moins m'étendre près de vous dans la tombe où vous dormez? Tu avais bien raison, mon père, quand tu me disais, avec ton sourire triste : “ Charles, mon pauvre Charles, tu auras bien du mal en ce monde. Je ne te laisse, et c'est mon grand regret, qu'un nom honorable. Si tu étais un paysan, tu labourerais la terre, et tu serais content de ton sort, n'en ayant jamais connu d'autre. Mais tu as un certain rang à tenir, tu es placé dans une classe de la société dont tu ne dois pas descendre. Et pas de fortune pour t'y maintenir! rien que ton nom et ton courage! Pardonne-moi ta pauvreté. Lutte vaillamment, et surtout sois honnête. S'il te faut mourir à la tâche, meurs, mais reste honnête. „ Tu ne t'es pas trompé,

mon père ; j'ai eu bien du mal. J'en ai encore. Mais j'ai conquis la fortune, j'ai conquis la réputation, seuls biens dont tu t'inquiétais pour moi, et me voici aujourd'hui accablé d'un malheur que tu n'avais pas prévu. Maurice vivra-t-il? Conserverai-je ma femme? Ces anxiétés qui font comprendre l'immensité, l'infini de l'âme, parce qu'elles la mesurent, parce qu'elles l'attaquent à la fois de tous les côtés, ont, en même temps, un charme maladif et dévorant. D'où vient qu'à cette heure je pense si obstinément à mon père? Je le vois toujours, à son lit d'agonie, voulant vivre à cause de moi, et ne voulant pas, tant il était las. Je priais, j'espérais, car il était jeune; et cependant il mourut. A présent, dans des circonstances aussi poignantes, j'espère encore. J'espère! Que puis-je espérer? Le voilà donc, ce grand bienfait que l'on nomme l'existence! Le voilà donc ce chef-d'œuvre de Dieu, l'homme! Un être imparfait, qui n'a pas même le pouvoir de commander à sa destinée! Cécile, Maurice et moi, nous ne nous appartenons plus. Dans quelles mains est notre sort? Est-ce dans celles de Dieu? J'avais confiance en moi, je m'imaginais ne relever que de moi-même, et je suis foudroyé. Par qui? Par un enfant, par une femme, ou plutôt par une sorte de fatalité aveugle.

1er juillet.

Enfin, Maurice a été déclaré hors de danger. Il a parfaitement compris que cette promesse de guérison diminue son prestige de héros; aussi cherche-t-il à faire croire à Cécile que l'espoir des médecins est mal fondé. Ce désir de prendre pour auxiliaire un péril imaginaire n'a pas été favorable à Maurice. Cécile, je m'en suis aperçu, n'a vu là qu'une basse charlatanerie de sentiment. Pour réussir, ces stratagèmes doivent être habilement dissimulés; or, mon cousin ne peut cacher sa joie lorsqu'on lui annonce et qu'il éprouve un mieux sensible. Il s'apitoie ensuite sur sa mort prochaine, mais l'écho est muet dans le cœur de ma femme. Elle m'a fidèlement averti d'une tentative de Maurice pour renouer de tendres entretiens. Dès les premiers mots, elle l'a arrêté, le menaçant de lui abandonner la maison de Marly et de l'y laisser se rétablir seul. Aussitôt il a changé de conversation. Mais il est arrivé ce qui suit souvent la sévérité des femmes : elles s'en accusent, craignent d'en avoir trop déployé, et, pour consoler celui qui en a été l'objet, elles redoublent auprès de lui de douceur et d'indulgence. La bouche condamne et le cœur absout. Cependant, Maurice n'est plus retombé dans la même faute, et Cécile me parle complaisam-

ment de cette abstention méritoire qui, selon elle, est le fruit des plus constants efforts. Ce sacrifice serait plus profitable à mon cousin sans un contrepoids qu'il n'a pas prévu. Il a compté sur le puissant effet de son duel, de sa blessure, mais il n'a pas réfléchi qu'en restant ici à demeure, en y transportant sa vie, ses habitudes, ses amis, il allait forcément mettre Cécile au courant de mille détails intimes qui le rabaissent au niveau des hommes ordinaires. Avant son installation définitive à Marly, Maurice pouvait se dire exclusivement occupé de Cécile, ne pensant qu'à elle, n'existant que pour elle. A présent, ce n'est plus possible. Les amis viennent, se succèdent, séjournent. Ils ont beau modifier leurs propos devant ma femme, ils ne franchissent guère un certain cercle, celui de leurs études, de leurs relations, de leurs plaisirs. A tout cela Maurice s'intéresse, et Cécile en est témoin. De plus, comme chacun suppose qu'il n'existe entre elle et lui qu'une amitié de famille, certains récits, certaines aventures et allusions échappent parfois, et ma femme en fait son profit. Elle est trop fière pour paraître en savoir mauvais gré à Maurice, trop bonne pour imposer plus de réserve à ces jeunes gens, qui, d'ailleurs, ne s'écartent jamais absolument des convenances; mais ces révélations ne sont pas perdues. Cécile a pu se convaincre d'un sûr effet de perspective : examinez de près une montagne, un monument,

un grand arbre, ils paraissent monter jusqu'au ciel, leurs proportions colossales ne se réduisent que par l'éloignement; mais regardez un homme de près, il diminuera de grandeur. Maurice accepte franchement cette situation, qu'il ne peut, du reste, éviter. Son caractère, son esprit, son âme sont tout en surface; il tient à la vie par de nombreux points de contact, plus variés que profonds, très opposés les uns aux autres et formant pourtant un ensemble, une harmonie. A mesure que les forces lui reviennent, il éprouve des sensations multiples, différentes. Il formule des projets, des espérances. Son caprice s'éveille pour lui faire goûter, sous des aspects sans cesse renouvelés, le bonheur de renaître. Il recherche le soleil, les fleurs, les parfums, les causeries enjouées. Tout ce qui lui présente un tableau riant, une puissante manifestation de la vie, est bien accueilli. Un instant, j'ai pu croire que mon cousin se tiendrait pour satisfait de la dure leçon qu'il a reçue, que son sang rafraîchi aurait perdu pour longtemps sa fougue. Plus prompte encore que moi à supposer le bien, Cécile se flatte que Maurice, régénéré par les approches de la mort, s'est purifié à ce souffle puissant qui a failli l'emporter. Les apparences donnent souvent raison à nos suppositions. Maurice nous voit, nous parle sans embarras. Il ne semble conserver aucune arrière-pensée. Mais la mobilité même de son caractère m'engage à rester sur la défensive. Au seuil de la tombe,

l'âme de Maurice s'est ouverte de tous côtés pour se répandre au dehors et trouver des points d'appui. Ne se concentrera-t-elle pas vers un but unique dès qu'il sera certain de son retour à la santé?

6 juillet.

J'ai beau faire, je suis triste, d'une tristesse infinie, sans issue. On dirait qu'une solitude immense se fait autour de moi. Je suis comme ces mendiants mornes, assis au bord d'une route, et regardant d'un œil éteint les passants distraits dont ils n'ont plus à attendre qu'une indifférente aumône. Je contemple mon bonheur, ma sécurité qui s'enfuient, et j'ai à peine la force de leur tendre les bras, d'un geste désolé, en leur criant : restez! restez! On dit que, dans certaines maladies, on sent dans sa poitrine un vide qui se creuse, une absence de vie, un abîme impossible à combler, insondable, d'où montent, comme des vapeurs froides et pénétrantes, l'atonie, la torpeur, l'anéantissement graduel et régulier. J'éprouve quelque chose de semblable. Mon cœur semble s'être échappé comme du sang par une blessure béante, et à sa place, de la lie amère qu'il a laissée, s'exhale un âcre poison qui imprègne tout mon être et le paralyse en le dissolvant. Où est mon courage? où est cette volonté ferme qui envisageait les écueils sans

s'émouvoir? Ah! je n'ai plus la foi, je me sens abandonné des miens et de Dien. J'ai lutté, j'ai résisté. Mais il est de ces catastrophes insaisissables comme l'onde, que l'on ne peut prendre à bras le corps et terrasser, qui vous enveloppent, vous étouffent sous leur étreinte. Aucun événement ne survient, et je vois cependant un fatal dénoûment qui approche. Ma femme n'est pas coupable, je ne puis incriminer sa bonté lorsqu'elle soigne un parent malade. Maurice, lui non plus, ne me donne pas de sujets de plaintes. Il reste dans les limites qui ne me permettent pas de l'attaquer, ni même de paraître me défendre. Mais il y a, dans la réserve où ils se renferment tous les deux, une joie tacite, le sacrifice d'un côté, la reconnaissance de l'autre, et, par dessus tout, une sympathie qui grandit, s'affermit, devient puissante, indomptable, et dont je suis témoin sans avoir le droit de la condamner. Dans les plus simples mots, par un geste, un sourire, un regard, Cécile exprime à Maurice qu'elle le remercie de vivre. Et il paraît lui répondre : “ Si je vis, c'est pour toi. „ Ils s'aiment, et leur amour acquiert une force nouvelle dans cet éloquent silence au travers duquel il brûle comme un feu discret dont Cécile ne se défie pas et dont elle recherche au contraire la bienfaisante chaleur. Cécile me parle avec éloge de Maurice. Elle se complaît dans ce qu'elle suppose son ouvrage, elle salue comme une vertu souveraine cette amitié franche qui,

à ses yeux, purifie le passé. Et je ne puis détruire cette illusion, je ne puis empêcher Maurice d'avancer, d'avancer toujours dans le cœur de ma femme. Je paraîtrais injuste, jaloux à tort, si je me plaignais, j'aurais l'air de nier l'évidence, je deviendrais odieux. Dans son innocente simplicité, ou dans son entêtement, peut-être, pour un mensonge qui la flatte, Cécile ne verrait plus en moi qu'un homme trop prompt à s'alarmer, ne croyant pas au repentir, et renversant, à l'aide de craintes mal fondées, un édifice qu'elle s'imagine avoir construit par sa patience et son angélique douceur. Déjà ma femme est moins expansive. Un mot de trop, et je suis perdu, je deviens un mari vulgaire, sans générosité, sans confiance. Maurice s'empare de Cécile, elle s'éloigne de moi de plus en plus, et, chose affreuse, le moindre effort que je tenterais pour la retenir tournerait à ma honte, à ma confusion. Elle m'accuserait de l'entraver dans un acte de dévoûment, l'œuvre adorée des femmes, leur tâche par excellence et de prédilection, et jamais elle ne me pardonnerait.

10 juillet.

Je les ai vus ce matin au jardin, appuyés l'un sur l'autre et se promenant. Quelle douce existence ils passent! Je ne les gêne même pas, ils n'ont seule-

ment pas conscience de leur crime; ils me parlent comme à un père, comme un témoin désintéressé de leur bonheur. Va, Cécile, trompe-moi, trahis-moi, tu as l'air d'en être si heureuse! Qui me dira pourquoi je t'ai été fidèle? J'aurais pu posséder des femmes plus jeunes, plus belles, et introduire ainsi dans mon existence un élément de variété et de comparaison. Ah! pauvre niais, je n'y ai jamais songé, et ce renoncement m'a été facile. Auprès d'autres femmes, en effet, je n'aurais eu qu'une minute de plaisir empoisonné, une lueur fumeuse, une émotion factice suivie de dégoût, tandis qu'auprès de toi, Cécile, dans chaque caresse j'adorais l'épouse, l'amie, la mère, le passé, l'avenir en même temps que le présent. Je n'aurais eu loin de toi qu'une perle, perle fausse, et tu me donnais un collier de diamants, chapelet bénit que je parcourais grain à grain, et qui me représentait l'infini, l'éternité. Je m'abusais, tu me le prouves. Changer, c'est se multiplier, s'enivrer à toutes les coupes. Pourquoi se plaindre? Tu ne m'aimes plus, une autre m'aimera. Où est-elle? Qu'elle vienne. Ah! loin de moi, toi et les autres. Je vous hais et vous méprise, grasse argile où l'humanité prend racine, vous êtes toutes les mêmes, partout et toujours. Votre oreille est avide de louanges, votre cœur guette les démonstrations du désir, vos sens y répondent et vous dominent. A côté des dévoûments les plus purs, des sentiments

les plus nobles, il y a toujours en vous quelque chose de la bête, de la femelle. Le corps entraîne l'âme, et l'esprit couvre vos faiblesses de prétextes spécieux. Vous ignorez que l'amour, votre rêve éternel, votre idéal, ce fantôme à la suite duquel vous courez, haletantes et échevelées, l'amour n'est que ce qu'on le fait, sublime ou odieux, saint ou vil, une religion ou une profanation, la source qui lave ou la boue qui souille. Vous ne savez pas cela, ou si vous le savez, vous vous empressez de l'oublier. Et vous tenez notre sort, notre existence dans vos mains ! Ah ! Cécile, tu me fais cruellement souffrir. Et je t'aime encore ! oui, malheureux que je suis, je t'aime plus que jamais. Je ne puis voir sans une horreur profonde se séparer de moi cette femme qui a été si longtemps ma joie, ma lumière, ma récompense.

12 juillet.

Qu'ai-je à faire ? Un animal blessé se réfugie dans la solitude, regarde couler son sang, et meurt tranquillement. Ma solitude, à moi, est fort agréable. Maurice et Cécile ne la troublent pas, ils sont trop occupés d'eux-mêmes. Le capitaine Goby et sa femme l'embellissent, après un voyage en Italie, dont il s'est enfin décidé à régaler ma tante. Il nous a amené à Marly un cortége de vieilles gloires ; ce ne sont que

fêtes continuelles. Mon cousin va tout à fait bien ; il est transformé en triomphateur. Beaucoup de bruit dans la maison, trop petite à présent pour contenir tous les amis. Ce soir, grand dîner, feu d'artifice; c'est fort amusant. Je serais curieux de voir la physionomie de ma femme si on lui apprenait qu'elle est veuve; elle pleurerait bien certainement. La mort, est-ce donc aujourd'hui le seul refuge? Autrefois, on avait Dieu.

14 juillet.

Enfin, je vais agir, frapper ou être frappé. Ce matin, chez moi, presque sous mes yeux, Maurice a saisi ma femme dans ses bras pour s'emparer d'elle comme d'une proie. Elle m'a tout raconté.

« Quittons Paris, quittons la France, ajouta-t-elle en se tordant les mains d'un air hagard ; qui pouvait s'attendre à cette violence? Fuyons ce fou, ce méchant, fuyons-le pour toujours.

— Où est-il? demandai-je.

— Il est parti. Mais il m'attend chez lui, demain. Je n'irai pas ; il fera ce qu'il voudra, je te jure que je n'irai pas.

— Tu lui as donc promis !.....

— Oui, je n'ai pu m'en dispenser. « Si tu appelles, disait-il, ton mari viendra et je le tuerai. » Il l'aurait

fait. Ah! si tu l'avais vu! un cri m'a sauvé. „ Pas ici, lui ai-je dit, pas dans la maison de mon mari! „ Ses bras, comme paralysés ont cessé de m'étreindre. „ Tu as raison, m'a-t-il répondu, c'est ignoble, c'est lâche. „ Puis revenant vers moi comme un sauvage ivre, il s'écria : „ Cela m'est égal. Je n'ai pas risqué de mourir pour m'en aller sans avoir rien obtenu. „ J'avais peur. Je me sentais défaillir; si j'avais eu une arme je me serais tuée pour lui échapper. „ Pas ici, répétai-je encore, pas chez mon mari! j'irai te voir demain. „ Il hésita. „ Tu me le jures? — Oui. „ J'ai juré. Que pouvais-je faire? Mais, qu'est-ce qu'un serment arraché de vive force? Je n'irai pas. Tu vois bien que je ne veux pas y aller, puisque je te préviens. Mais Maurice, que fera-t-il? Il est capable de tout. Partons dès demain, dès aujourd'hui.

— Soit. Je vais à Paris pour mettre en ordre quelques affaires. Demain, nous partirons. „

J'étais consterné, anéanti; soudain ma femme s'écria :

„ Ah! tu ne m'aimes plus! „

Elle était dans un état à faire pitié. Je la calmai de mon mieux. Il m'en coûtait de la laisser seule, et cependant j'avais hâte de m'éloigner. Arrivé à Paris, je courus chez Maurice.

„ Tu as outragé ma femme, lui dis-je, je viens te demander réparation. „

Ai-je bien ou mal agi? Ma conscience m'absout.

J'ai pensé à Cécile, à mon fils, à ma profession si opposée au duel, à mon oncle qui a été mon bienfaiteur. Toutes ces considérations de liens du sang, de respect humain ont disparu devant une autre, puissante, impérative : l'offense faite à ma femme. L'offense faite à ma femme efface tout le reste. Je veux la venger. Je ne peux pas m'empêcher de la venger.

Maurice a paru surpris de ce que je savais tout, surpris de ma détermination, mais il n'a pas balancé. Cette solution, sur laquelle il ne comptait pas, semble même le satisfaire. Nous sommes convenus que nous irions dans une ville voisine, et que nous prendrions des témoins à la première caserne venue. C'est un service qui ne se refuse pas.

Des amis arrivèrent.

“ Est-ce que monsieur t'emmène? dirent-ils. Nous manqueras-tu ce soir?

— Non, répondit Maurice d'un ton dégagé, je fais demain un petit voyage avec mon cousin, mais ce soir je suis tout à vous. „

De retour à Marly, j'ai écrit à mon oncle une lettre explicative, qui lui sera adressée après le duel, et je me suis occupé de mes dispositions testamentaires. Mon fils, sans doute, respectera toujours sa mère, mais fixer clairement leurs intérêts réciproques est une garantie nouvelle de respect. Sais-je, d'ailleurs, ce que je vais laisser d'événements après moi! J'ai

été témoin de capitulations de conscience si surprenantes, de lâchetés si basses, si ignominieuses, qu'il me sera impossible de me préserver, si je succombe, d'un doute amer qui empoisonnera ma dernière heure. Allons, il ne faut pas se révolter devant ces idées. La sagesse humaine est faite d'indifférence, d'insensibilité, d'oubli. Quand on voit crouler sa maison, on en bâtit une autre avec les débris; quand on voit son bonheur renversé, on pleure d'abord, puis on le reconstruit tant bien que mal. Cécile est trop jeune pour fermer son cœur, comme un vase plein de parfums, et l'ensevelir dans ma tombe. Cette pensée m'est cruelle et me dissuade de mourir. Ah! que l'âme des hommes est bizarre! Il y a en elle, dans ses sentiments les plus nobles, les plus élevés, quelque chose de dur, d'impitoyable, de naïvement égoïste. N'est-ce pas une barbarie féroce que de s'endormir pour toujours en souhaitant de laisser des regrets éternels? Eh bien, je l'ai, cette cruauté sauvage. Je ne suis pas assez détaché de Cécile pour songer de sang-froid qu'elle puisse se détacher de moi; je voudrais l'emporter dans mon cercueil pour m'y réchauffer à ses côtés, pour attendre avec elle le sort commun, le néant ou l'immortalité. S'il y a un ciel où Dieu règne, une vie nouvelle, je ne puis me faire à l'idée que Cécile viendra m'y joindre, épouse d'un autre. Ma Cécile, ma chère Cécile, n'insulte pas à ma mémoire. Ah! pourquoi la religion nous aban-

donne-t-elle? pourquoi l'abandonnons-nous? Il y a en elle tant de consolations!

Le temps s'écoule. Il faut retourner à Paris. Je veux aller embrasser mon fils. Ma femme m'a promis de m'accompagner. Elle croit que nous allons partir demain. Que ne puis-je ne lui rien cacher! Pourquoi les femmes, dans ces circonstances, n'ont-elles pas cette résignation sublime qui est peut-être la plus haute expression de l'amour? L'usage défend de les prévenir d'un duel, et l'usage a raison. Elles s'y opposeraient. Dans cette soirée d'été si calme et si pure, la dernière peut-être que je verrai, je voudrais ouvrir mon âme à une expansion pleine et entière, je voudrais dire à Cécile : " Donne-moi ton cœur et tout ce qu'il renferme de bon, de tendre : qu'il brille dans tes yeux, qu'il se répande avec tes larmes, qu'il rassemble et résume, pour ce moment suprême, ses enivrements et ses consolations, afin que, si je succombe, ta caresse invisible voltige encore sur mes lèvres. „ Cette douce effusion, ce rappel du passé, cette évocation de l'avenir ne sont pas possibles. Je ne dois pas oublier qu'aux yeux de ma femme je ne vais à Paris ce soir et demain que pour préparer notre départ.

Même date.

Mon cœur déborde. Je suis victorieux, mais sans avoir du sang aux mains et des remords sur la conscience. J'ai tué mon cousin moralement. S'il consentait à présent à ne pas se battre ! Je n'y tiens plus, je suis vengé. Allons, il ne faut pas souhaiter l'impossible. Maurice est à terre; il cherchera à se relever. Mais quoi qu'il fasse, il y a entre ma femme et lui une barrière qui les sépare à jamais : le mépris.

Après le dîner, Cécile encore tout accablée, se laissa emmener sans y songer, s'abandonnant aux salutaires influences d'un déplacement. Pendant la route, elle était comme ces malades que l'on promène en voiture, qui parlent peu, sans suite, sans réfléchir, et aspirent avec délice l'air vif et nouveau dont leurs poumons sont avides. En arrivant à Paris, je me fis conduire chez un notaire avec lequel je suis lié. J'avais mis d'avance sous enveloppe le testament, la lettre à mon oncle, et je priais par écrit mon ami, sans lui désigner la nature de ces papiers, de ne les ouvrir que si, au bout de deux jours, je n'étais pas venu les reprendre. Je les déposai chez le concierge, et Cécile ne vit là qu'une communication ordinaire, habituelle entre gens d'affaires. Je lui dis que mon voyage

n'avait que ce but, et celui de voir notre fils, puisque nous quittions Paris le lendemain. Notre surprise fut grande : Gabriel n'était pas au lycée. « On l'a envoyé chercher de votre part, » nous dit-on. Encore une nouvelle escapade. Que fera-t-il donc à vingt ans? Pour aujourd'hui, je n'ai pas le courage de le juger trop sévèrement, car son équipée nous a tous sauvés. Cécile, justement alarmée, demanda des explications. Elle les interrompit pour me dire tout bas :

« Taisons-nous; nous serions cause que Gabriel serait puni; il est sans doute chez Maurice, allons nous en informer. »

Puis elle ajouta rapidement tout haut :

« C'est vrai, nous l'avons envoyé chercher. Il devrait être rentré ; il aura été chez quelque parent avec le domestique. Nous allons vous le ramener. »

A peine sortis, l'inquiétude de ma femme augmenta. Nous marchions au hasard, oubliant la voiture qui nous suivait. Soudain Cécile la rappela et y monta.

« Va chez Maurice, dit-elle ; je vais chez ma tante ; nous serons plus vite renseignés.

— Et où nous retrouverons-nous? »

Nous étions tout près du Luxembourg.

« Ici, si tu veux, » dis-je à Cécile en lui désignant une des grilles du jardin encore ouvert.

Ma femme s'éloigna. Je me rendis chez Maurice ; on m'apprit qu'il n'y était pas. J'insistai pour savoir

où le rencontrer. On me connaissait, on me répondit qu'il était avec des amis dans un lieu où je ne pus présumer qu'il eût emmené Gabriel. Je revins au Luxembourg, fort en peine.

Cécile ne tarda pas à reparaître, toute radieuse.

« Il est retrouvé ! » me cria-t-elle du plus loin qu'elle m'aperçut.

Puis, se rapprochant, elle ajouta :

« Ne te fâche pas, j'ai promis d'intercéder pour lui et d'obtenir sa grâce. D'ailleurs, le capitaine est seul coupable. Il adore cet enfant; il a consenti, sur sa prière, à écrire au proviseur afin qu'il permît à Gabriel de sortir pour un cas urgent. Sais-tu quel est ce cas urgent? Faire des armes. Ils étaient en train de ferrailler. Ma tante les contemple en se pâmant d'admiration. Viens les voir. Gabriel est déjà adroit. C'est d'autant meilleur qu'à son âge il ne risque pas d'avoir des duels, tandis que s'il n'apprenait qu'à dix-huit ans à manier un fleuret, comme me l'a fort bien dit le capitaine, cela pourrait surexciter son humeur belliqueuse et entraîner des suites très graves.

— Allons chez ta tante, » répondis-je, désireux avant tout de revoir mon fils.

Nous quittions le jardin du Luxembourg pour rejoindre la voiture, lorsque Cécile me dit, avec un accent où perçait une certaine anxiété :

« As-tu vu Maurice?

— Non. »

Et j'ajoutai, sans trop peser mes paroles :

« Il était au bal. »

Ma femme s'arrêta brusquement.

« Au bal! Mais il n'y a pas de bals en cette saison.

— Il y a les bals d'été.

— Des bals publics?

— Oui. »

Avec une étonnante mobilité d'impressions, le visage de Cécile s'empourpra, puis pâlit, puis rougit encore. Alors seulement je compris tout ce que cette nouvelle, fort indifférente pour moi, avait soulevé de honte, de colère et d'indignation. Le hasard m'avait mis dans les mains une arme puissante, dont je m'étais servi sans y penser. J'allais la laisser tomber sans continuer à en faire usage, mais Cécile, livrée à un dépit violent, qu'elle ne pouvait maîtriser, répéta encore :

« Au bal! ce n'est pas croyable! »

Puis elle ajouta avec vivacité :

« Tu le calomnies; je ne t'en veux pas puisque c'est par tendresse pour moi, mais tu le calomnies. Tu ne l'as pas vu, il ne sait donc pas que je t'ai tout avoué. Je lui ai promis que je viendrais chez lui demain. Il m'attend; il n'irait pas au bal ce soir. »

Je m'arrêtai devant Cécile.

« Veux-tu t'en convaincre? ce ne sera pas long. »

Et je lui montrai, dans le ciel déjà obscurci par la

nuit, une lueur produite par une illumination voisine.

Ma femme n'hésita pas.

" Conduis-moi, dit-elle, tu me rendras service. „

Puis elle jugea nécessaire de m'expliquer ces mots, prononcés presque malgré elle, et que je pouvais interpréter d'une manière fâcheuse.

" Je n'aurais jamais failli, me dit-elle, mais l'amour de Maurice ne me laisse pas impitoyable, parce que je le crois sincère ; ses fautes mêmes, je les lui pardonne en les déplorant, parce que je les crois filles de ses souffrances. Je voulais le fuir, mais loin de moi il aurait pourtant été toujours présent à ma pensée, et je me serais reproché des tortures dont je suis la cause involontaire. Mais si je le vois menteur, léger, indigne, je me dégagerai d'un lien que je déteste, je m'affranchirai, je respirerai plus à l'aise. Ce sera une délivrance, une véritable délivrance. Voilà pourquoi je t'ai dit : Conduis-moi, tu me rendras service. „

Par des mouvements fébriles et saccadés, Cécile tira sa bourse et la vida dans la sébille d'un mendiant assis contre la grille.

" Tiens, dit-elle, j'agis avec cet homme comme j'ai agi avec Maurice; je fais l'aumône à cet aveugle, mais si on venait me dire que son infirmité est feinte, qu'il nous trompe, que c'est un fourbe et un ivrogne, je m'éloignerais de lui avec dégoût, sans lui rien

donner, sans m'apitoyer sur sa misère. Montre-moi que Maurice est un fourbe et un libertin, montre-moi que son prétendu amour n'est qu'un mensonge, et je m'éloignerai de lui sans même lui faire l'aumône d'un regret. „

Elle prit mon bras et le serra fortement, comme si elle eût senti plus que jamais l'impérieuse nécessité de s'appuyer sur moi. Nous longeâmes l'allée qui mène à l'Observatoire. Je sentais battre le cœur de Cécile. Et cependant, il y avait dans son allure cet élan guerrier, plein d'une animation chaleureuse et émue, telle que doivent l'éprouver ceux qui marchent au combat. Le ciel s'assombrissait de plus en plus; sous les étoiles déjà lumineuses, des nuages blancs flottaient. A mesure que nous approchions, nous entendions plus distinctement une musique vive, tapageuse, s'unissant dans les airs aux roulements des tambours qui battaient la retraite sous le palais. Cette double harmonie nous excitait et nous ôtait toute indécision. Pourtant, après avoir quitté le Luxembourg, la résolution de ma femme fut un instant ébranlée. Un double cordon enflammé, formant l'arceau, signalait l'entrée du bal.

“ C'est là, dis-je à Cécile.

— Je n'ose plus, „ répondit-elle en se pressant contre moi.

L'entrée était effectivement de nature à intimider. Des groupes nombreux de pauvres gens stationnaient

devant la porte, examinant les arrivants à la vive clarté du gaz, et ne se gênant pas pour exprimer leurs impressions par des exclamations souvent peu charitables.

« Que dirait-on de nous voir là? dit Cécile en m'entraînant du côté opposé.

— N'es-tu pas avec moi?

— C'est vrai. Entrons : en compagnie de mon mari, je n'ai rien à craindre. »

Nous nous approchâmes bravement, et, une minute après, nous étions dans le bal. Le hasard nous avait fait choisir un moment favorable. Un quadrille occupait tout le monde; ceux qui ne dansaient pas regardaient. D'un coup d'œil, j'étudiai le local. Une longue galerie, plus élevée que l'emplacement où l'on dansait, l'entourait d'un côté et s'adossait aux bâtiments. Cette galerie était presque déserte. Des plantes grimpantes l'isolent encore davantage de la partie bruyante du bal, et, derrière ce treillage habilement disposé, on a la facilité de se séparer de la foule, de voir sans être vu. Ce fut là que je conduisis Cécile.

« On t'a trompé, me dit-elle bientôt; Maurice n'est pas ici. Fuyons-le, partons demain, mais ne le méprisons point. J'étais bien sûre qu'il ne viendrait pas. »

J'avais, moi, le pressentiment qu'il viendrait. Pour gagner du temps, je me justifiai d'avoir mené Cécile

dans un endroit pareil. Mais je vis qu'elle était plutôt reconnaissante que mécontente. Une action si en dehors de nos habitudes avait quelque chose d'aventureux, d'insolite, qui lui plut et la flatta en lui prouvant que j'entrais en lutte ouverte, que je l'aimais, non pas raisonnablement, mais follement et aveuglément, et que je ne craignais pas de recourir aux tentatives les plus extravagantes pour la conserver.

Bientôt un murmure confus se fit entendre tout près de nous. Cécile baissa son voile qu'elle venait de relever, et s'écria :

« C'est lui ! »

Je regardai dans la direction où son attention était fixée ; je vis Maurice, l'œil brillant, la tête haute, la démarche légèrement chancelante, entouré, acclamé, distribuant des poignées de main à des amis, à des femmes qu'il appelait par leurs noms, qu'il tutoyait et saluait de quelques mots d'un argot familier à cette jeunesse.

Je me détournai, honteux pour lui. J'eus compassion de Cécile; elle était pâle, immobile, et paraissait cruellement souffrir.

« Partons, lui dis-je, nous en avons vu assez. »

Mais elle me répondit, d'une voix brève, tremblante :

« Restons encore ; je subirai le châtiment jusqu'au bout. »

En effet, Cécile s'infligeait, comme un supplice expiatoire, ce spectacle où l'instigateur des premières faiblesses de son âme remplissait un rôle dégradant. Ce fut du moins ainsi que j'interprétai d'abord l'insistance de ma femme pour ne pas s'éloigner. Peu après, j'y vis autre chose : il me sembla que cette impression, que j'avais crue décisive, s'effaçait graduellement pour faire place à d'autres.

Il y a dans ces sortes de réunions un enivrement qu'il est difficile de ne pas partager à un moment donné. Le bal, peu nombreux à notre entrée, avait pris plus d'animation. Cécile avait d'abord considéré avec dédain des jeunes femmes usées, flétries, qui circulaient d'un air honteux ou trop hardi, lançant sur leur passage, comme des notes fausses et criardes, de prétentieux éclats de rire. Leur mise sans grâce, où la misère luttait avec la nécessité de plaire, n'avait rien de simple, d'élégant, d'original. Des oripeaux fanés, lourds et sans goût, couvraient mesquinement de maigres poitrines, rétrécies par le manque habituel d'air libre, ou ployées en deux par les excès. Autour de ces femmes, esclaves et martyres du vice, gravitaient des jeunes hommes à la physionomie terne, sans relief, dont les traits insignifiants portaient l'empreinte d'un désordre prématuré. Ce menu peuple, hideux d'aspect et de langage, déjà sous les armes au moment de notre arrivée au bal, en composait pour ainsi dire la base, la couche pri-

mitive, la lie. Mais bientôt apparurent des filles d'une incontestable beauté, fraîches, souriantes, splendidement parées de leurs vingt ans, ardentes à la danse, levant la tête aussi haut que le pied, imprévoyantes comme ces enfants qui cassent sans scrupule les branches d'arbres pour en cueillir les fruits. A côté d'elles, des ouvrières rieuses, leur tâche quotidienne terminée, venaient gaîment se délasser de leurs durs labeurs, couraient, sautaient, sans grand souci des hommages des hommes, désireuses avant tout d'oublier, de vivre, de se mouvoir. Des femmes d'un âge mûr, chevronnées par l'amour vénal, marchaient majestueusement, étalant de riches toilettes. On voyait glisser et disparaître comme des ombres heureuses des couples charmants, tendrement enlacés, et se souriant d'un air ingénu. Les hommes n'étaient plus les mêmes. Les anciens s'éclipsaient devant les nouveaux venus. On devinait à des pâleurs subites, à des coups d'œil furtifs, à des fuites ou à des recherches inquiètes, fébriles, ces mille drames de la jeunesse, qui commencent par un instant de faiblesse, se continuent par quelques mois d'insouciance, de bonheur, et finissent par un boisseau de charbon. Toutes les nuances se fondaient dans cette fournaise ardente, que chauffe la galanterie facile. Des figures piquantes, intelligentes ou fortement accentuées se montraient un instant et disparaissaient dans la foule. Les bos-

quets du jardin versaient incessamment de nouveaux flots à cette mer vivante sur laquelle, comme le soleil sur l'Océan, le plaisir dardait ses éblouissants rayons. Il était impossible de ne pas être, non pas charmé, mais captivé, distrait. Pour la première fois de sa vie, Cécile se trouvait dans un monde qui n'était pas le sien, mais qui, à part les différences de mœurs et d'éducation, montrait les mêmes instincts, les mêmes convoitises. Là aussi, comme dans un salon, il y avait une aristocratie recherchée et fêtée, de grands efforts pour paraître, des prétentions exagérées, de l'hypocrisie, des rivalités sourdes, des propos envenimés, et au milieu de ces éléments constitutifs se confondant sans se mêler, la série habituelle de ces gens bornés qui traversent la vie comme des bœufs, sans lui demander autre chose que le boire, le manger, le dormir. Cécile pouvait trouver là un enseignement fécond et se convaincre que, à quelques nuances près, la pâte humaine est partout la même. Il est à croire qu'elle ne fit pas cette réflexion. Les femmes spécialisent plutôt qu'elles ne généralisent, et Cécile ne me parut pas se départir de l'intérêt unique qui l'attachait à ce mouvant tableau. D'autres pensées l'absorbèrent, plus en harmonie avec sa situation; Maurice, qu'elle voyait continuellement depuis des années, était devenu pour elle un idéal, un résumé de tous les dons que prodigue la jeunesse. Ne voyant que lui, elle

s'était imaginé que lui seul possédait ces brillantes qualités qui charment et subjuguent. Ce phénomène est commun. Qu'un jeune homme rencontre fréquemment une jeune fille, il l'aimera. Mais s'il en voit, en même temps, d'autres non moins belles, non moins dignes de sympathie, ce sera une révélation, son cœur ignorant partagera entre elles son amour, qui s'amoindrira en s'éparpillant. Il en fut ainsi pour Cécile. J'observai qu'elle regardait à la dérobée ces beaux jeunes gens qui se premenaient avec nonchalance, le sourire aux lèvres, la taille souple, les cheveux noirs et lustrés, le front fier, accessible aux plus hautes comme aux plus tendres pensées. Cécile les suivait un instant des yeux, s'oubliant dans une muette admiration pour ces jolis visages, ces séduisantes tournures ; parfois même elle me disait :

« Vois comme ce jeune homme est bien. C'est étonnant ! »

Ces derniers mots avaient plusieurs sens peut-être, mais ils signifiaient d'abord bien clairement :

« Maurice n'est donc pas le seul. »

Et la bonne opinion qu'elle avait de lui, de sa beauté, diminuait en se dispersant.

Il devait, du reste, dans cette soirée mémorable, passer par des alternatives successives de faveur et de défaveur. On préluda pour un quadrille. Des

jeunes femmes vinrent simultanément inviter mon cousin. Elles étaient mises avec recherche, avec goût, et Maurice, visiblement flatté de cet empressement, accorda la préférence à la plus jolie. Un nuage obscurcit le front de Cécile. Je fus moi-même contrarié de cet incident, devinant que la jalousie est égalitaire (comme on dit à présent) et que son niveau ne mesure pas la valeur d'une rivale. Je me disais aussi que Cécile deviendrait peut-être moins sévère pour Maurice si elle assistait à ses conquêtes, si elle le voyait entouré, adulé, choyé. Il est si doux de conserver un bien que tout le monde se dispute. Le quadrille commença. Maurice danse bien. Il aborda même avec succès le genre, fort en honneur où nous étions, qui réunit les qualités spéciales à chaque nation, l'emportement espagnol, la précision anglaise, la grâce lascive de l'Italie, le sémillant de la Pologne, le puissant et régulier souffle germanique, et où éclate, par dessus tout, le sel, la malice, la raillerie, l'esprit, l'imprévu, la fougue de la France. L'entraînement devint général. L'orchestre sifflait, tonnait, enlevait. De ses flancs sortaient, comme d'un volcan d'harmonie, des plaintes de hautbois, des chants de musette, des phrases coupées, hachées, heurtées, enchevêtrées, des roulements de tambours, des fanfares de trompettes, des coups de canon sous les notes stridentes des violons, des bruits étranges, fantastiques, innommés. Cécile, électrisée, se leva.

Tout se mêla avec une frénésie désordonnée, irrésistible. Une traînée de feu, de passion, fit disparaître ce qui se trouvait là de banal, de laid, de mesquin, et éclaira tout d'un éclatant rayon d'enthousiasme. Ce n'était plus la dissipation donnant la main à l'inconduite, c'était la jeunesse, la gaîté, l'oubli, l'entrain, la verve, le vertige. Avec quelle avidité Cécile regardait !

« Je suis un maladroit, pensai-je; ma femme s'amuse prodigieusement. »

Par bonheur, cette exaltation factice tomba avec les derniers accords de l'orchestre. Danseurs et danseuses redevinrent prosaïquement ce qu'ils étaient et s'essuyèrent le front dans des poses assez triviales. Maurice ne s'éloigna pas de nous. Il trônait au milieu de sa cour de jolies femmes. Mais il dut bientôt abdiquer devant une troupe de jeunes gens avinés qui envahit la salle. Courtisans et courtisanes l'abandonnèrent pour admirer les excentricités des nouveaux venus. Il y eut des cris, des discours, des vociférations. Cécile essaya vainement de ne pas s'effaroucher. Je vis bien que sa délicatesse souffrait devant ces héros de bals publics. Elle ne regardait plus, elle ne souriait plus, elle rougissait. La soirée prenait une teinte de débauche et d'orgie. Maurice acheva de perdre son prestige en venant se placer à une table au dessous de nous. Il appela des femmes pour leur payer à boire. Les plus belles étaient oc-

cupées ailleurs. Il en vint deux qui auraient fait honte à un clerc d'huissier. Nous entendîmes alors une conversation à scandaliser un gendarme.

“ Viens, dit Cécile, viens vite. „

Puis elle se redressa, hautaine, vengeresse, et cria d'une voix ferme :

“ Maurice ! „

Il se retourna et resta foudroyé.

“ Nous ne venons pas te chercher, continua-t-elle. Notre intention était seulement de te dire bonsoir. A présent que c'est fait, adieu. „

Il ne bougea pas, ne répliqua pas.

“ Allons vite voir notre fils, dit Cécile ; il me tarde de l'embrasser. „

Puis nous sommes revenus à Marly, causant, riant, heureux comme par le passé.

“ Nous pourrons pardonner à ton cousin, m'a dit Cécile. Ce pauvre garçon ! il est plus ridicule que dangereux. „

Je pense à présent qu'il faut demain me battre avec lui. Je n'en ai guère envie, mais cependant j'irai.

15 juillet.

Maurice était absent ce matin, et on m'a remis cette lettre :

« Mon cousin,

“ Je pars pour longtemps. Notre duel ne nous

avancerait à rien et n'a plus d'objet. Je puis le refuser sans qu'on doute de mon courage, car j'ai fait mes preuves.

« MAURICE. »

En rentrant, j'ai montré la lettre à Cécile.

« Te battre! s'est-elle écriée. Mon Dieu! à quoi me suis-je exposée! »

Elle a éprouvé ce sentiment d'admiration mêlé de reconnaissance qu'un duel, si absurde qu'il soit, soulève toujours dans l'esprit des femmes. Bien que j'aie eu les honneurs de celui-là sans en courir les dangers, Cécile, gravement, lentement, s'est inclinée pour s'agenouiller devant moi. Je l'ai relevée vivement et attirée dans mes bras.

« Et notre voyage? lui ai-je dit ensuite. C'est aujourd'hui que nous devions partir.

— Restons, m'a-t-elle répondu. Les méchants et les fous doivent seuls s'exiler. On est toujours bien là où on est heureux. »

LIVRE III

LA MÈRE

17 décembre.

Me voici attaqué dans mon fils, dans ma fortune. Gabriel n'a pas vingt-cinq ans et il doit cent mille francs. Allons, père de famille, défends-toi.

Un des amis de mon fils, M. Émile Clément, est venu m'avertir.

« Avez-vous une mission de Gabriel? ai-je demandé.

— Aucune. Il prend son parti en brave. Il a déposé son bilan.

— Que voulez-vous dire?

— C'est une idée qu'il a eue, après une assemblée de créanciers. Il les a réunis tous, et leur a adressé ce discours : « Les négociants font faillite une fois, deux fois, tant qu'il leur plaît. Ils se libèrent ainsi

de toutes leurs obligations et recommencent tranquillement leur commerce ou un autre. Pourquoi ce privilége? Il y a là une injustice criante. Un avocat, dans la hiérarchie sociale, est au dessus d'un commerçant, et doit au moins jouir des mêmes droits. Pour remédier à cet état de choses, j'inaugure une ère nouvelle, j'importe le droit à la faillite chez les particuliers. Dès aujourd'hui, je dépose mon bilan. Ayant zéro à mon actif et cent mille francs à mon passif, je vous donne zéro pour dividende; c'est l'usage. Allez, nous sommes quittes. „

Ce M. Clément se dit l'ami de Gabriel et prétend avoir été entraîné par lui à partager ses folies. Il s'est apitoyé sur leur sort commun, m'a protesté de son désir de revenir au bien, d'y ramener Gabriel, et a fini par m'emprunter cinq cents francs. Je les ai prêtés malgré ma mauvaise opinion sur ce garçon. Mais on a beau mépriser le comédien, il faut payer pour le rôle joué.

“ Ne dites pas à Gabriel que je suis venu, a ajouté M. Clément en me remerciant. Il pourrait mal interpréter ma démarche, bien que mon dévoûment seul l'ait causée. Vous pensez bien que ses créanciers ne se sont pas contentés d'une prétendue faillite. Votre fils est sur le point d'être incarcéré. S'il l'est, la carrière du barreau lui sera à jamais fermée. Sauvez-le, monsieur, sauvez-le. C'est pour vous en supplier en même temps que j'ai cru devoir vous prévenir. „

Il faut donc reprendre la lutte à un âge où je la croyais finie. Je suis vieux, j'ai quitté les affaires, je me suis retiré à Marly, avec ma femme, pour jouir en paix des beaux jours que Dieu nous accorde. Cette détermination, je l'ai prise aussi dans l'intérêt de mon fils. Quand j'ai commencé à plaider, je n'avais pas d'ennemis; à présent que j'ai cessé, je n'en ai plus. Mes confrères ont pour moi une bienveillance d'autant plus complète qu'elle est exempte de toutes rivalités. Je comptais la faire tourner au profit de mon fils. Il n'a pas, comme mon cousin Maurice, une occupation naturelle dans l'exploitation de grandes propriétés rurales. Il faut qu'il travaille, qu'il se forme un talent, qu'il se fasse une réputation. Je ne l'ai pas trop pressé. Il est si doux de dire à son enfant : " Je t'ai conquis de la fortune, amuse-toi. „ Gabriel a un peu abusé de la permission. Cent mille francs! Je savais bien qu'il menait joyeuse vie, mais il me parlait toujours, ainsi qu'à sa mère, de ses projets d'avenir, et j'espérais. Voilà trois ans qu'il me dit : " Je plaiderai l'année prochaine. Je ne perds pas mon temps; j'étudie les hommes. „ Il paraît que cette étude coûte cher. Cent mille francs! Je ne le laissais pourtant manquer de rien, j'allais au devant de ses demandes d'argent. Que va dire Cécile? Je ne la préviendrai pas. A quoi bon lui causer des chagrins! Je parlerai à mon fils.

18 décembre.

Il est venu aujourd'hui. Le capitaine Goby et sa femme se promenaient en voiture avec Cécile. Gabriel me proposa d'aller à leur rencontre. Chemin faisant, pendant que je me disposais à l'interroger, Gabriel paraissait très calme, très à son aise. Il commença à m'entretenir des causes importantes qui vont être plaidées cette semaine. Avec moi, ce sont là ses sujets habituels de conversation. J'ai observé qu'il me considère comme un homme spécial, auquel il ne faut rien demander en dehors de son ancienne profession. Par une tendance commune aux fils de toutes les époques, le mien se croit fort supérieur à moi. Quand il daigne causer, c'est évidemment une faveur marquée qu'il m'accorde. Il le fait avec un grand air de condescendance, et se renferme toujours dans les choses de mon état, de même qu'on parle fleurs avec un jardinier, chasse avec un chasseur, commerce avec un négociant, sans leur supposer d'autres aptitudes, et en affectant de se les attribuer toutes à soi-même. Je feins de ne pas m'apercevoir de ce que cette manière d'être peut avoir de blessant, et je me prête volontiers à ce que mon fils consulte mes souvenirs comme on feuillète un livre. Je trouve à cela l'avantage de fixer dans la mémoire de Gabriel des notions sommaires et substantielles dont

il profite sans s'en douter. Souvent même je parais éprouver quelque plaisir à soutenir une thèse, afin de lui fournir l'occasion de me répliquer. Je le vois alors s'animer, se lancer dans une discussion ardue, puis s'arrêter tout à coup, avec un sourire qui semble dire : „ Je fais des frais d'éloquence pour mon père; ce n'est vraiment pas la peine. „ L'antique sévérité est-elle préférable à l'indulgence moderne? On veut se faire aimer de ses enfants, on se fait dédaigner. En les approuvant, en les louant, en leur laissant prendre un ton tranchant et décidé, on s'efface, on s'abaisse, on leur enseigne à se croire au dessus même de leurs pères. Cela est vrai sans doute, mais n'est-il pas vrai aussi que faute de baisers, de tendresse, d'encouragements, un enfant devient sombre, méfiant, sans expansion, sans confiance en lui? Après tout, il n'est pas perdu, mon fils, il n'est pas déshonoré. Ce qu'il a fait aujourd'hui prouve qu'il est capable des plus généreux dévoûments. Nous étions à peine sortis de la maison lorsque la voiture qui ramenait sa mère parut, descendant au triple galop des chevaux la pente rapide. Des cris perçants retentirent; madame Goby, pâle, effarée, se montra à l'une des portières. Le capitaine jurait et criait d'arrêter. C'était impossible, les chevaux s'étaient emportés. Je m'élançai vers eux. Gabriel me dépassa bien vite en me disant :

„ Ne t'expose pas. Je me charge de tout. „

Après quelques secondes de course ardente, il joignit les chevaux et leur sauta aux narines. Ils se détournèrent. Gabriel fit quelques pas avec eux sans les lâcher, et ils s'arrêtèrent tout à fait au bord d'un des fossés de la route. Gabriel aida sa mère à descendre de voiture, et lui dit :

“ J'ai retenu mon père qui, le premier, courait à ton secours. Sans moi, il se serait fait tuer inutilement. „

A présent que je songe froidement à cette phrase, j'y retrouve, en résumé, tout le caractère de mon fils.

“ Vous n'en auriez pas fait autant pour moi, dit ma tante au capitaine, vous qui avez été sous les drapeaux. „

Je ne jugeai pas opportun, pendant toute la journée, de récompenser le courage de mon fils par des réprimandes relatives à ses dettes. J'essayai même de les oublier. Une malencontreuse forfanterie de Gabriel me remit en mémoire la triste vérité.

“ As-tu besoin d'argent? lui dis-je quand il partit.

— Moi ! répondit-il, je pourrais t'en prêter. „

Et il fit sonner les pièces d'or dont la poche de son gilet était pleine.

Nous n'étions pas seuls; je ne voulus rien ébruiter.

“ J'irai te voir un de ces matins, ajoutai-je.

— Tu me feras plaisir, dit-il; viens me demander à déjeuner. „

19 décembre.

Les inquiétudes que me suscite mon fils me sont d'autant plus pénibles que, depuis longtemps, je me laissais aller à la douce habitude d'être heureux. " C'est une absolue perfection, et comme divine, a dit Montaigne, de savoir jouir de son être. „ La vieillesse même n'a rien d'amer, de rebutant, lorsqu'on en accepte franchement les tourments et les grandeurs. Ma vie étant remplie, je me reposais. Le laboureur qui a fini sa journée n'est pas répréhensible lorsque le soir, assis sur le seuil de sa porte, il se recueille et suit d'un œil calme le vol capricieux de ses pensées avant l'heure du sommeil. Nous sommes tous des laboureurs; notre sillon tracé, il nous est permis de dire à nos fils : " Allez, et faites comme nous. „ Et ma Cécile, quelle joie elle a éprouvée quand elle m'a vu libre, indépendant, tout à elle! On eût dit que j'arrivais de voyage et que nous étions réunis après une longue séparation. La plus charmante, la plus étroite intimité règne entre nous. Cécile se plaît à Marly où tous ses goûts ont de quoi se satisfaire. Le matin, de ma chambre, je m'oublie souvent à la contempler au jardin, coupant, taillant, bêchant, maniant avec grâce et ardeur le râteau ou l'arrosoir, disposant tout dans un ordre merveilleux.

Puis, prenant dans ses mains une corbeille, elle distribue le grain à une troupe d'animaux familiers qui la connaissent, l'appellent et se laissent saisir sans résistance. Ce gai domaine n'est pas trop grand pour ma femme, et elle en gouverne admirablement chaque partie. Dans cette existence si conforme à sa nature, Cécile semble avoir trouvé le secret d'une éternelle beauté, d'une continuelle bonne humeur. Elle a la santé du corps et la santé de l'âme, deux biens dont on ne connaît guère le prix à présent, dont on se soucie trop peu, et qui demandent, pour s'épanouir, la féconde lumière du soleil. Je ne sais rien de plus doux, de plus chaste, de plus fortifiant pour le cœur que la vue de cette femme au milieu de son royaume. Vivant auprès d'elle, réglant, pour ainsi dire, sur son souffle frais et pur la respiration de ma poitrine, une délicieuse sérénité était descendue en moi, aussi réparatrice que le sommeil après les fatigues, aussi riante que les rêves d'or dont se bercent les enfants. J'ai été longtemps mêlé aux luttes de ce monde et à ses âpres labeurs; mais, Dieu merci, je ne lui ai donné de moi-même que l'extérieur, la surface, sans me laisser entamer, sans subir les chaînes des passions factices, sans perdre la qualité la plus précieuse pour un homme, le pouvoir de se suffire à soi-même, l'aptitude à une existence calme, c'est à dire l'aptitude au bonheur.

Ce bonheur acheté par tant d'efforts, Gabriel va-

t-il le détruire? Serai-je forcé de dire à Cécile : “ Vendons tout ce que nous avons, notre fils nous a ruinés; cachons-nous, notre fils nous déshonore? „ Attendons; avec la jeunesse, il ne faut désespérer de rien.

J'ai passé ma journée à relire les souvenirs où sont relatées les diverses phases de ma vie. “ Un peu de patience, me suis-je dit après cette lecture; un peu d'indulgence, nous en avons tous besoin. „ Le premier obstacle contre lequel je me suis heurté au moment de mon mariage, a été mademoiselle de Pluyette. Elle a été cause d'événements tellement absurdes, tellement ridicules, que je ne puis, à cette distance, me les rappeler sans en sourire. Elle a failli me faire trébucher, me terrasser avec un grain de sable. Hélas! ce sont là les faits ordinaires de ce monde; nous ne sommes pas des héros qu'il faille attaquer à grands coups d'épée. Un propos de femme, une trahison d'ami, une perfidie de parent, voilà les minces cailloux qu'il suffit de jeter dans notre vie pour en troubler l'onde. J'aurais pu envoyer mademoiselle Pluyette fomenter ailleurs ses extravagantes menées; j'aurais pu m'emparer tout de suite de ma femme, en disant : “ C'est mon droit. „ Je ne l'ai pas fait; je me suis débattu dans ces imperceptibles toiles sans les déchirer et sans tuer l'araignée. Cécile m'en a été reconnaissante. Nous avons casé notre pauvre folle, nous l'avons mise entre les mains d'un homme

qui a calmé ses idées en occupant son cœur. Cela ne vaut-il pas mieux que de nous en être débarrassés brutalement, comme d'un fardeau incommode?

Plus tard, dans une circonstance bien plus périlleuse, j'ai vu ma femme sur le point de me trahir; j'aurais pu la condamner comme coupable et la chasser loin de moi. Où serait-elle à présent, ma chère, ma tendre Cécile? Dans quel abîme l'aurais-je précipitée? Et moi, que serais-je devenu? En la soutenant, en l'éclairant, j'ai ramené à moi ma brebis égarée. Et quelle joie en rentrant dans le devoir! L'exilé qui retrouve sa patrie n'en témoigne pas davantage. Comme ma Cécile m'a aimé! comme elle a réparé, par une tendresse infinie, les torts involontaires dont le germe existe malheureusement dans chaque créature! Maurice lui-même m'a donné, par sa conduite, raison d'avoir agi comme je l'ai fait. Il est marié, il a de beaux enfants, et nous nous sommes franchement réconciliés depuis longtemps. Nous sommes tous peccables en ce bas monde; secourons-nous mutuellement; au lieu de frapper celui qui faiblit, aidons-nous les uns les autres, et tendons-lui la main pour qu'il puisse se relever. Je ne t'abandonnerai pas, Gabriel; je ne te dirai pas : « Va, je ne te connais plus. » De quoi me plaindrai-je? Ma destinée est commune à tous. Jeune, j'ai eu à combattre l'obscurité, la pauvreté; j'ai triomphé. A mon mariage, j'ai rencontré des contrariétés tellement vulgaires qu'on

n'en parle pas d'habitude, mais qui sont pourtant très fréquentes, presque inévitables; je les ai écartées sans blesser personne. J'ai souffert ensuite dans ma femme. Est-il un mari auquel il n'en arrive autant, sinon plus? Aujourd'hui, mon fils m'inquiète, ma fortune est menacée. C'est la dernière épreuve qui m'était réservée. Je m'y soumettrai comme je me suis soumis aux autres. Gabriel ne commettra jamais de fautes qui effacent et changent en amertume le bonheur d'avoir un fils. Il a des dettes, eh bien, je les paierai; voilà tout.

20 décembre.

J'ai vu Gabriel. Je le verrai encore une fois ou deux; puis ce sera fini pour longtemps. Il quittera la France. C'est lui qui l'a demandé.

Je sonnai plusieurs fois avant qu'il vînt m'ouvrir. Quand il se montra, sa physionomie était inquiète, comme s'il eût redouté la visite d'un créancier. Il ne se rassura qu'en me reconnaissant.

“ Je vais, me dit-il en me serrant la main, prévenir le concierge que je n'y suis pour personne et commander le déjeuner. De cette façon, nous serons plus tranquilles. „

Pendant sa courte absence, je pus me convaincre de son dénûment. Et pourtant, l'avant-veille ses poches étaient pleines d'or. Cette circonstance seule indiquait le plus affreux désordre. Mon fils n'a plus

qu'une faible partie de sa bibliothèque. Presque tous les livres n'y sont plus. Ma femme a fait cadeau à Gabriel de nombreux bijoux; je ne les vis pas dans la coupe où il les place d'ordinaire. Une seule bague restait, une petite bague en or provenant de la mère de Cécile. « Prends ceci, c'est ce que j'ai de plus cher au monde, » avait dit ma femme un jour que son fils venait lui annoncer un examen heureusement passé. Il ne la portait pas, cette bague, sans doute pour ne pas la profaner, la souiller, mais il l'a toujours, il ne l'a pas vendue. Son peu de valeur l'a préservée peut-être. Gabriel rentra bientôt. Il me parla avec bonne humeur, en camarade plutôt qu'en fils, mais avec une satisfaction marquée de me voir. Je ne sus d'abord si je devais m'en réjouir. Les propos de M. Clément me revinrent à l'esprit. « Sont-ils d'accord, pensai-je; quelque ridicule comédie va-t-elle se jouer? » Je ne tardai pas à me convaincre que mon fils ne sait rien de la démarche de son ami, et qu'il ne descendra jamais, vis-à-vis de moi, à des rôles bas et indignes de nous deux. Il s'abstint même de toute préparation qui eût pu me laisser entrevoir le projet de recourir à moi.

Au milieu du déjeuner, je dis à Gabriel :

« Je sais que tu dois cent mille francs. »

Il cessa de manger et me regarda. Puis il se leva brusquement et jeta sa serviette.

« Tu es venu me faire des reproches, me dit-il, les

dents serrées ; je te préviens que je ne les supporterai pas.

— Je viens savoir la vérité. Est-il possible qu'on ait prêté cent mille francs à un jeune homme?

— On te sait riche.

— Et l'on a compté sur ma tendresse pour toi. On a bien fait. Je paierai.

— Et moi je n'accepte pas, répliqua Gabriel avec hauteur. De quel droit m'imposes-tu tes bienfaits? Te les ai-je demandés? Aujourd'hui, tu m'epargnerais les récriminations, tu te contenterais de m'accabler de ta générosité; mais demain? mais après demain? Ton silence, d'ailleurs, me parlerait assez : je verrais chez toi un domestique de moins, une voiture supprimée, la gêne se manifester, les réceptions suspendues. Je ne souffrirai pas cela. Je ne veux pas de reproches, même tacites.

— Alors, si tu as tant d'orgueil, que prétends-tu faire?

— Je n'en sais rien. Je me tuerai, mais je ne supporterai pas que mon père vienne, en gémissant, réparer mes folies. „

A ces mots terribles, je frissonnai.

« J'y ai déjà songé plusieurs fois, continua Gabriel dans une pose un peu théâtrale qui me rassura. Le monde n'a plus rien à m'apprendre. J'ai sondé toutes ses misères et vainement cherché ses grandeurs. La vulgarité me fait horreur; l'ennui m'effraie plus

qu'une balle de pistolet. L'humanité m'inspire une immense pitié, et en même temps un profond dégoût. Je la quitterai sans regret. Je n'ai trouvé de distractions, de plaisirs, d'allégement que dans l'orgie, l'orgie ardente, effrénée. Souvent, après des veilles prolongées, je rentrais chez moi épuisé. Je m'endormais d'un sommeil de plomb, et je trouvais une volupté souveraine dans ces écrasantes fatigues. En m'éveillant ensuite, je n'avais plus conscience du temps, de l'heure; il me semblait qu'un siècle s'était écoulé. Je sentais l'air entrer dans ma poitrine, doux et caressant comme le souffle du printemps sur un incendie éteint. Mais, dans ces cœurs dévastés, rien ne pousse. J'ai tenté d'aimer; mes baisers se terminaient en bâillements. L'amour est un grossier mensonge, comme toutes les croyances inoculées aux enfants. Autant que l'amour, je méprise la vertu; c'est le frein des gens médiocres, la sauvegarde des tempéraments faibles. As-tu jamais vu les hommes de génie être vertueux? Le mal, le vice, les passions, voilà la grande école; elle crée les forts, les puissants, les dominateurs, qui essuient la boue de leurs souliers sur les fronts de la foule. Au sortir de cette rude école, on est brisé ou on est de bronze. Je le sens bien, moi qui n'ai plus dans le cœur qu'une ambition dévorante. Mais à quoi peut-elle me servir? On ne me nommera pas premier ministre. Il vaut donc mieux mourir.

— Tu auras ce triste courage?

— Parfaitement.

— Eh bien, remets-moi l'état de tes dettes. A moins que tu n'aies aussi la prétention de mourir insolvable? Tu oublies ton père, ta mère, tes devoirs. Je t'oublierai aussi. Ce n'est pas à cause de toi que je paierai tes dettes, c'est pour l'honneur de mon nom.

— Ton nom! qu'est-ce que ton nom? Est-il grand? est-il illustre?

— C'est celui d'un honnête homme. Courbe la tête, malheureux. Je suis ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé sur la terre, un homme qui a toujours vécu de son travail, qui n'a besoin que de lui-même. Je ne dois pas cent mille francs, moi; j'ai acquis plus du triple loyalement. Je suis libre, indépendant, et tu vis d'aumônes ou de duperies. Tu es incapable de gagner cent francs honnêtement. „

Mon fils se redressa.

“ Non, dit-il, je ne me tuerai pas comme un misérable, comme un lâche. Je m'expatrierai. Pauvre et nu comme un ver, j'irai en Amérique, et nous verrons. „

Enfin, mon sang se réveillait chez mon fils.

“ Donne-moi l'état de tes dettes, „ lui dis-je encore.

Il hésita.

J'ajoutai d'une voix ferme :

“ Je le veux. „

Lentement, sans rien ajouter, il chercha une liasse de papiers et me la remit. Puis il me dit, comme pour se dédommager de cette obéissance :

“ C'est toi qui deviens mon créancier; sois certain que je te rembourserai. „

De l'orgueil! toujours de l'orgueil!

Je me disposais à sortir.

“ Tu sais, me dit Gabriel, que nous ne nous reverrons peut-être plus?

Une émotion vraie perçait sous ces paroles. J'eus peine à surmonter ma propre faiblesse. Je me contins et dis froidement à Gabriel :

“ Il te faut de l'argent!

— Non.

— Des lettres de recommandation?

— Non. Je me nomme Gabriel Maynard; je ne veux plus rien devoir qu'à moi-même. „

Je lui tendis la main. Il la prit.

“ Avant de partir, lui dis-je, n'embrasseras-tu pas ta mère?

— Ma mère et toi, „ répondit-il.

Et il se jeta dans mes bras.

21 décembre.

J'ai dû prévenir Cécile. Je n'ai pu lui cacher que ce départ aurait lieu à la suite de quelques fautes de

jeunesse. Comment l'expliquer autrement? Ma femme s'est fait tout raconter. Peu à peu, pendant que je parlais, sa tête s'abaissa sur sa poitrine avec une expression de résignation morne.

" Cécile, lui dis-je, m'entends-tu? „

Elle ne répondit pas.

" Ah! pleure donc, malheureuse mère, ou tes larmes t'étoufferont, „ ajoutai-je en l'attirant dans mes bras.

Elle leva sur moi ses yeux éteints.

" Le verrai-je encore? me dit-elle. Viendra-t-il? „

22 décembre.

Il est venu, sombre, hautain, résolu. Il n'est resté que peu d'instants. Pas de démonstrations. Une froideur glaciale. Comme Cécile le regardait! Ce regard si plein d'amour, de douleur, de sentiments réprimés, paraissait le gêner sans l'attendrir. Il pesait sur lui comme un reproche, comme un remords. Gabriel se hâta de s'y dérober. Désespérés et sans courage, nous demeurâmes quelques instants en face l'un de l'autre, ma femme et moi. Puis elle se leva, pâle, courbée, vieillie de dix ans. Elle est allée s'enfermer dans la chambre de Gabriel. Cette chambre fut celle de Maurice. Que de souvenirs, que de ruines elle renferme!

Même jour.

Une heure après, Cécile vint me retrouver.

« Ne le laisse pas partir, me dit-elle avec véhémence. S'il part, il ne reviendra pas. S'il revient, ce ne sera plus qu'un misérable aventurier. Avec son caractère, il va s'avilir ou chercher les dangers, la mort. S'il meurt, je ne lui survivrai pas. Je te dis la vérité. Elle ne doit pas t'offenser. Notre fils, c'est ton sang, c'est toi. Toute mon âme va vers lui. Eh! ce n'est pas un crime; si tu étais en péril, c'est toi que j'aimerais plus que lui. Qu'il reste. Tu m'as bien sauvé de Maurice, tu le sauveras de lui-même. Est-ce que nous n'avons pas tous, dans la vie, des heures funestes? Cours après Gabriel. Rejoins-le. Ne lui fais pas de morale : c'est inutile. Il sait bien qu'il nous afflige. Son cœur lui parlera tôt ou tard mieux que nous ne saurions le faire. Dis-lui seulement que je désire qu'il reste, que je le veux. »

Je suis allé à Paris. Gabriel avait son logement plein d'amis et de femmes. Sans doute il leur faisait ses adieux. Je n'entrai pas, il me suivit dans l'antichambre.

« Es-tu en état de m'entendre? lui dis-je, car il me parut presque gris.

— C'est selon, me répondit-il en ricanant; il me

serait plus agréable de faire un discours que de l'écouter.

— Aimes-tu ta mère?

— Quelle question! Je l'aime et la respecte; je l'aime et je la fuis; ainsi va le monde.

— Obéirais-tu à un de ses désirs?

— A tous.

— Eh bien, elle te prie de rester. „

Gabriel passa la main sur son front.

“ Rester! dit-il; mon parti était pris. Que vont dire mes amis?

— J'ai payé tes dettes, ajoutai-je, je paierai celles que tu feras encore; mais demeure à Paris. Je ne veux pas que ta mère meure de chagrin.

— C'est un marché que tu me proposes; j'y réfléchirai. Après tout, cela m'est égal; je reste. „

Puis il ajouta :

“ Chère mère! J'irai la voir un de ces jours. „

7 janvier 1869.

Quinze jours se sont écoulés. Gabriel nous honore de ses visites deux fois par semaine. Sa mère s'arrange toujours pour qu'il rencontre à Marly nombreuse compagnie. Elle évite ainsi des tête-à-tête pénibles et semble prendre à tâche que son fils trouve toujours notre maison agréable. La mauvaise répu-

tation de Gabriel commence à prendre de grandes proportions. Le capitaine Goby me raconte souvent les folies de mon fils comme si c'étaient des hauts-faits.

" Ah! vous êtes un rude gaillard, a-t-il dit aujourd'hui à Gabriel en pleine table; vous en remontreriez à trois régiments de la garde. Amusez-vous, jeune homme; c'est de votre âge. De mon temps... "

Sa femme lui a coupé la parole, tout en considérant Gabriel d'un œil plein d'indulgence.

Hier, nous étions à l'Opéra, avec Cécile, lorsque mon fils, parut avec une femme, en grande loge. Nous dûmes céder la place et nous retirer devant Gabriel.

" Pardonne-lui, me dit Cécile; cette femme est si jolie! "

Je pardonne, je le veux bien. Chacun trouve cela charmant. Moi aussi. Quand mon fils aura dévoré notre fortune, quand nous serons tous à l'hôpital, ce sera bien plus drôle.

Cécile s'abstient de tout reproche, autant par dignité que par tendresse. Elle comprend parfaitement que si elle forçait son fils à rougir devant elle, ne fût-ce qu'une fois, il l'aimerait moins. Elle comprend très bien aussi cette réserve que doivent s'imposer les mères sur des sujets délicats qui les rabaissent, presque toujours sans profit, lorsqu'elles les abordent.

Une seule fois, j'ai cru de mon devoir d'essayer des remontrances.

“ N'es-tu pas satisfait? interrompit mon fils d'un air orgueilleux et résolu. Dis un mot, et j'irai me faire tuer n'importe où. „

Devant cette incroyable démence, j'ai reculé. Il n'eût supporté ni un avertissement, ni un conseil. Il eût été capable de se tuer sous mes yeux. Jamais il ne s'adresse à moi pour de l'argent. Il en trouve, à un taux sans doute exorbitant; on sait que je paierai, et on prête. Cet argent l'humilie et lui brûle les mains. Il se hâte de le dissiper, sans se rendre compte que plus il se montre prodigue, plus son humiliation augmente. Son orgueil, qui s'agite dans cette situation fausse, le pousse aux résolutions les plus désespérées. Désapprouver mon fils, c'est le réduire aux plus terribles extrémités; l'approuver, ce serait m'avilir sans résultat, parler contre ma conscience, enfin ce ne serait pas possible. Je me tais, j'attends.

18 janvier.

Si je ne veux pas être ruiné, il faut que je me remette à travailler. Je me suis donc fait réinscrire au tableau des avocats.

“ Ah! m'a dit Cécile, quelle leçon pour notre pauvre enfant! „

Elle ne m'a cependant pas détourné de ma résolution. Au contraire, elle l'approuve.

« Votre fortune a des brèches à réparer, m'a dit en souriant le bâtonnier de l'ordre.

— Non, ai-je répondu, je m'ennuyais. »

Je ne veux la pitié de personne.

20 janvier.

Gabriel m'a dit d'un ton dégagé :

« Tu vas recommencer à plaider?

— Oui.

— Pour gagner l'argent que je dépense?

— Oui. »

Il espérait sans doute que je serais moins affirmatif. Mais j'ai beau le ménager, ce malade, cet insensé, il faut pourtant que je lui fasse toucher du doigt la conséquence de ses actions.

Il n'a pas osé me dire :

« Si tu n'es pas satisfait, j'irai me faire tuer n'importe où. »

Il s'est éloigné un peu confus, sans me mettre lâchement cette menace sous la gorge.

24 janvier.

Quel noble et salutaire exercice que le travail! J'ai vu souvent, je vois encore des confrères malheureux

dans leurs ménages, trompés, trahis, abandonnés; j'en vois, plus malheureux encore, qui sont rongés par leurs passions. Les uns et les autres succomberaient bien vite; mais ils enferment leur pensée dans le travail, ils vivent, ils oublient.

Cécile aussi semble obéir à cette loi des âmes saines. Elle n'est pas un instant inoccupée. Nous sommes installés à Paris, et elle multiplie ses tâches, ses soins, comme pour dire à la douleur : « Tais-toi, je n'ai pas le temps. »

Gabriel vient très rarement. Il aurait sans doute trop à souffrir de sa méprisable oisiveté. Il juge même à propos de la cacher à sa mère. Quand elle lui demande pourquoi on ne le voit pas plus souvent, il répond :

« J'étudie beaucoup. »

Elle le croit, elle espère. C'est autant de gagné pour son repos. Moi qui solde chaque matin les notes de mon fils, je sais de quelle manière il étudie.

31 janvier.

J'ai payé ce mois-ci quarante-cinq mille francs pour Gabriel. C'est plus du double que je n'ai gagné. Cela ne peut durer. La dot de Cécile finirait par être engloutie. Je veux bien donner ma fortune, mes jours, mes nuits, mais je ne veux pas donner la dot de Cécile. Non, mille fois non, je ne la donnerai pas.

1er février.

J'ai parlé à Gabriel, mais dans la rue, brièvement, sans vouloir pousser les choses à bout, car je n'entrevoyais qu'une catastrophe. J'ai mis mon fils au courant de la situation de ma fortune.

« Ah! nous voilà à la fin! m'a-t-il dit. Je ne pensais pas que ce fût sitôt. Tu as parfaitement raison de ne pas toucher à la dot de ma mère; quant à moi, je ne voudrais pas avoir à me reprocher d'en avoir dissipé la moindre partie. Je préférerais...

— Tu la connais mal, lui dis-je en l'interrompant; à la première réclamation de tes créanciers, ta mère paiera, prendra des arrangements, fera tout pour dégager ta signature. »

Gabriel ne répondit rien. Il paraissait soucieux, absorbé dans ses pensées.

« Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé partir? s'écria-t-il tout à coup. Il y aurait eu pour moi, dans cette nouvelle position, un élément nouveau qui m'eût fait accomplir des merveilles. Seul, livré à moi-même, comme un homme perdu dans les déserts, j'aurais peut-être trouvé un attrait puissant à conquérir une fortune, dans des conditions et parmi des obstacles où d'autres que moi se seraient brisés.

— Je comprendrais ce désir si tu étais seul au monde, mais il ne t'est pas permis de vivre exclusi-

vement pour toi. Tu dois à ta mère ta présence et tes soins. Ce serait un cruel regret pour nous si, après avoir fait de toi un homme auquel rien n'a manqué, tu quittais ton pays comme ces malheureux déshérités de tout qui vont chercher au loin une fortune très problématique. Comment t'y prendrais-tu, d'ailleurs, pour avancer dans ces chemins difficiles, toi qui ne sais même pas marcher sur la route unie que nous t'avons faite?

— Encore un reproche?

— Veux-tu que je te fasse compliment?

— Ni l'un ni l'autre. »

Puis prenant ce ton un peu déclamatoire dont il se sert pour enfler et grossir les idées fausses auxquelles il veut donner les apparences de la vérité, il ajouta :

« Ne t'ai-je pas déjà fait ma profession de foi? Je ne souffrirai jamais de reproches, parce que je ne me considère pas comme coupable; j'obéis à ma nature, voilà tout. Tu en juges autrement, peut-être, tu es partisan du dogme fondamental de la société et de la religion, la récompense des bons et la punition des méchants. Ce ne sont pas là mes principes, car si l'on est venu au monde avec des instincts honnêtes, on est bon sans mérite et sans efforts; et si l'on est né avec de mauvais penchants, le créateur seul est responsable des vices dont il a mis en nous le germe. Je sais ce que tu vas me dire : on a son

libre arbitre. Où est-il, le libre arbitre? Je ne serais pas fâché de le connaître. Quant à moi, les passions me mènent, et il me serait aussi impossible de m'y soustraire qu'à un mouton d'égorger un lion. L'éducation peut nous améliorer, nous modifier, dira-t-on encore. Alors ne condamnez pas aux châtiments terrestres et aux peines éternelles ceux qui ont puisé avec le lait de leurs mères des idées immorales et de pernicieux exemples; ne glorifiez pas, sur terre et au ciel, ceux que le hasard ou des propensions naturelles auront maintenus dans les bornes de la vertu. Vertus et vices, qualités et défauts dépendent du temps, du lieu et des circonstances. Tout est faux et illogique ici-bas, tout repose sur des bases changeantes et périssables, même les œuvres réputées divines. Mais tu ne me comprends pas. Que me disais-tu? Tu n'as plus d'argent. C'est bien. J'aviserai. Sois certain d'une chose, c'est que je ne veux pas des sacrifices de ma mère; j'ai accepté les tiens, c'est déjà trop. »

Puis il continua, comme se parlant à lui-même :

« Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé partir? Je n'aurais pas été fâché de me mesurer avec la solitude au sein des vastes mers, de contempler les grands spectacles de la nature et de l'humanité. La vue des souffrances des hommes, de l'incessant combat de la vie, aurait développé en moi le sentiment de la conservation. Plus tard, peut-être, j'aurais trouvé du bonheur

à mouiller de mes sueurs la terre pour en arracher un morceau de pain.

— Travaille, lui dis-je; il n'est pas nécessaire d'aller si loin.

— Travailler! s'écria-t-il, à quoi? Que puis-je faire? La société est si bien organisée, qu'il faut d'abord s'abaisser, puis ensuite se battre et renverser ses rivaux pour obtenir du travail.

— Non pas, lui dis-je, mais prouver qu'on est capable de remplir une tâche quelconque.

— Eh bien, je n'en suis pas capable, répliqua-t-il avec emportement. Je veux partir et je partirai. La distance produit le même effet d'éloignement que les années. Quand des royaumes et des océans me sépareront de ma mère et de toi, ce sera la rupture de tous les liens pesants qui existent entre nous. Vous vous habituerez à ne plus me voir. De mon côté, je redeviendrai maître de ma vie. Si je la trouve bonne et digne d'être conservée, je la laisserai suivre son cours. Si elle continue à n'être qu'un fardeau incommode, je m'en débarrasserai sans entendre l'écho de vos doléances.

— Ne pars point sans me prévenir, » lui dis-je, effrayé de la détermination sombre que je lisais dans ses yeux.

Il me le promit; il ajouta même cette phrase singulière :

« En résumé, je n'ai pas à me plaindre de toi. »

Depuis cette entrevue, je cherche encore davantage à pénétrer les idées les plus cachées de Gabriel, celles qu'il ne connaît pas très bien lui-même, et qui essaient de s'élever, droites et fermes, au milieu de l'amertume des autres. Déjà le mot travail est sorti de sa bouche. Il m'a dit aussi, et très chaleureusement, qu'il ne voulait pas compromettre la dot de sa mère. Je remarque en outre, dans tout son être, une lassitude inavouée, une sorte de honte qui le force à regarder en lui-même pour se comprendre et se juger. On dirait la première lueur du sens moral, encore obscurcie par les brouillards que mon fils retient volontairement autour de sa raison. Dois-je m'en réjouir on m'en alarmer? Si sa conscience éclaire tout d'un coup son âme ravagée, Gabriel est capable de détourner les yeux avec effroi, et de chercher l'obscurité et l'oubli dans les ténèbres de la mort. Il s'imaginera trouver là une expiation, une rédemption. Il se figurera aussi que c'est un bon tour à nous jouer.

Ah! cher et malheureux enfant, si tu pouvais savoir combien il y a de forfanterie puérile à côté de ta grandeur âpre et sauvage! si tu pouvais fuir l'influence d'un entourage vil, qui applaudit à ta jactance en t'aidant à nous ruiner! si tu pouvais devenir sérieux et prendre d'une main ferme les rênes de ta destinée!

N'y a-t-il plus de ressources dans ta belle jeu-

nesse? Qu'elle vienne te relever, mon fils, puisque tu ne me laisses même pas la consolation de pouvoir t'y aider.

3 février.

Aujourd'hui dimanche, Gabriel devait dîner avec nous. Il a écrit un mot à sa mère pour s'excuser. N'ai-je donc plus la possibilité d'espérer! Il manque à un devoir sacré et si facile à remplir. J'irai le voir, moi, puisqu'il ne vient pas.

4 février.

Quelle journée! Dès huit heures du matin je me rendis chez mon fils, décidé à faire cesser cet état de choses, n'importe comment. Un triste spectacle m'attendait. La porte était entr'ouverte. J'entrai. J'assistai à un de ces lendemains d'orgie qui soulèvent le cœur. Une vapeur épaisse régnait dans l'appartement. L'odeur des lampes épuisées, mal éteintes, la fumée du tabac, les exhalaisons alcooliques empestaient l'air. Ma poitrine s'oppressa dans cette atmosphère empoisonnée. De ma vie je n'avais rien vu de semblable. Je heurtai du pied quelque chose d'informe : c'était une femme demi nue, étendue sur

le tapis, et dormant. J'en aperçus encore deux ou trois, couchées sur le divan, sur des fauteuils, près de jeunes gens ivres-morts. Si c'est là le plaisir, il a un triste aspect. Un groupe veillait encore, composé de deux hommes et d'une femme. Ils étaient à une table, jouant, se disputant leurs dernières pièces d'or. Leur attention était si bien fixée sur les cartes qu'ils ne me remarquèrent point. Je cherchai mon fils. Il n'était pas là. Je pénetrai dans sa chambre; je le vis tout habillé sur son lit. Ma première pensée fut de l'arracher de cet enfer. Je le secouai, je l'appelai d'une voix indignée. Il ouvrit les yeux et son regard terne, sauvage, hagard, me fit peur. Je contins ma colère, mon dégoût, et je dis à Gabriel :

« Viens, lève-toi; j'ai à te parler. »

Il se dressa et me dit :

« Qu'y a-t-il? Pourquoi viens-tu? Ma mère est-elle malade?

— Viens d'abord. Sortons d'ici. »

Il sauta de son lit machinalement.

« Je suis prêt, » dit-il.

J'avais hâte de m'enfuir. Je pris par une petite porte qui donne sur l'antichambre. J'observai que mon fils me suivait des yeux, se demandant sans doute si j'étais entré par là, si j'avais échappé au spectacle du salon. Je rencontrai le concierge et lui mis deux louis dans la main en le priant, dès que mon fils serait descendu, de chasser les gens restés

chez lui. Gabriel me rejoignit bientôt, chancelant sous le poids d'une ivresse non dissipée. Je le regardai avec pitié.

« Que lui dire en ce moment? pensai-je; il est incapable de m'entendre. »

Nous marchâmes au hasard. Il me suivait sans songer à m'interroger. Il paraissait hébété, stupide, sans force, sans intelligence, sans volonté. Il trébucha contre une pierre. Je fus forcé de le soutenir. Il s'appuya sur mon bras, sans même s'apercevoir de ce que son état avait de honteux. Tout à coup, il me dit :

« Quelle heure est-il? J'ai faim. »

La bête se réveillait avant l'homme.

Nous étions aux Champs-Élysées. Je le conduisis dans un restaurant. A peine assis, il s'endormit profondément. On nous servit à déjeuner. Je tirai Gabriel de son sommeil.

« Laissez-moi donc, » dit-il sans savoir qui lui parlait.

Puis il ajouta en bâillant :

« Quel beau temps! Montons à cheval. Allons au bois. »

Il regarda les mets et n'y toucha pas. Un éclair passa soudainement dans son esprit. Il se campa en face de moi, et m'apostrophant d'un air terrible :

« Que me veux-tu? s'écria-t-il; où me mènes-tu? Si j'étais mort, vous me pleureriez, ma mère et toi,

et vous m'oublieriez. Eh bien, pleurez-moi, oubliez-moi, faites comme si j'étais mort. »

Il retomba, comme épuisé, puis il se releva encore et agita violemment un cordon de sonnette.

« Du café, dit-il au garçon qui parut; qu'on m'apporte du café. »

Il en but deux tasses coup sur coup, sans sucre, sans lait et sans pain. On eût dit qu'il s'apprêtait à soutenir le choc de nos deux volontés, choc qui devait briser l'un de nous. Je ne jugeai pas à propos d'entamer la lutte en ce moment. Le visage de mon malheureux enfant avait quelque chose de fatal qui m'épouvantait.

« Il faut que j'aille au palais, lui dis-je; viens avec moi; de là, nous irons voir ta mère qui nous attend. »

Gabriel sembla surpris. Il était préparé pour une scène violente, et je lui parlais doucement, sans irritation. Ne me voyant pas disposé à l'attaquer, il fut contraint d'abandonner les armes qu'il tenait prêtes. Il mit même une espèce de point d'honneur à me suivre sur le terrain pacifique où je me plaçais. Excité par son breuvage, il commença à discourir avec volubilité, comme pour m'éblouir, pour affecter une supériorité universelle, pour me prouver qu'il était capable, au sortir des torpeurs de l'ivresse, de s'élancer vers les plus hautes sphères de la pensée.

Cette prétention m'arracha un sourire.

« Hélas ! me dis-je, s'il a tant d'amour-propre, que ne l'emploie-t-il autrement? »

Nous arrivâmes au palais. Gabriel m'accompagna au vestiaire et endossa sa robe d'avocat. L'audience ne tarda pas à s'ouvrir. Je plaidai. Ma cause était juste, et, oubliant mes préoccupations, je m'efforçai de la faire triompher. Dès que ma plaidoirie fut finie, je dus aller prendre la parole à une autre chambre. Gabriel m'aborda.

« Si c'est pour t'entendre que tu m'as fait venir, je te remercie, me dit-il d'un ton où perçait une légère pointe d'ironie; tu as été superbe. »

Je regardai mon fils. Il était complétement dégrisé. J'essayai de l'intéresser d'une façon plus immédiate à ces luttes oratoires qui captivent même les indifférents.

« Veux-tu me rendre un service? lui dis-je.

— Pourquoi pas, si c'est possible? »

Je vis sa physionomie s'éclaircir.

« Allons, pensai-je, un suprême effort ! Le travail est attractif comme les passions. Il ne s'agit que de faire le premier pas. Puisque mon fils est ici, profitons-en. Il sera toujours temps d'en venir à une explication décisive. »

Et j'ajoutai tout haut :

« Écoute la partie adverse pendant mon absence. Je pourrais me faire renseigner par mon client, par son avoué qui est présent, mais j'ai des raisons pour

douter de leur habileté, de leur clairvoyance. Ils se perdraient dans des détails oiseux. Prends des notes, en petit nombre. Attache-toi aux points principaux. Je ne compte ajouter que quelques mots à mon discours, et je les dirai d'après tes notes. »

Ce rôle que je confiais à mon fils semblait le grandir.

« Sois tranquille, me dit-il, et compte sur moi. »

Quand je revins à l'audience, mon autre tâche terminée, la partie adverse parlait encore. Mon fils griffonnait. Il me communiqua ses papiers. C'était clair, précis, logique. Les arguments étaient brièvement réfutés. La plaidoirie de mon confrère ne dura plus longtemps. Je m'apprêtais à répliquer lorsque le président annonça que la cour allait prendre quelques instants de repos. Mon fils vint causer avec moi Je fus frappé du bon sens de ses aperçus. Une idée me traversa l'esprit. Je ne l'exprimai pas, car elle me paraissait encore téméraire, d'une réalisation presque impossible, compromettante pour de graves intérêts dont je m'étais chargé, mais je priai Gabriel de continuer à me développer ses arguments. Il s'en acquitta de bonne grâce. L'huissier annonça la cour. Je n'hésitai plus.

« Monsieur le président, dis-je, j'étais absent pendant que mon adversaire parlait. Mon fils, avocat du barreau de Paris, était là ; lui permettez-vous de donner la réplique à ma place? »

Le président fit un signe d'assentiment, non sans manifester, ainsi que les juges et l'auditoire, une certaine curiosité. Gabriel, pétrifié par l'étonnement, ne bougeait pas. Je le pris par la main, je le poussai à la barre et je me sauvai. L'émotion me suffoquait. Mon client courut après moi dans la salle des Pas-Perdus.

« Je vous dédommagerai si nous perdons, lui dis-je ; j'en prends l'engagement. »

Mais mon client m'approuva. C'est un brave homme.

« Vous êtes fin, me dit-il, et je ne suis pas en peine. Le début de votre fils intéresse tout le monde. C'est pour nous un nouvel élément de succès. »

Puis il ajouta :

« Vous me supposez inquiet ; pas si sot ! si vous lancez votre fils en pleine eau, c'est que vous êtes certain qu'il sait nager.

— Parle-t-il ? a-t-il commencé ?

— Oui.

— Allez donc l'entendre. Que faites-vous ici ?

— Mais vous ? Venez.

— Non. Je n'ose.

— Vous avez peur. Raison de plus. L'émotion d'un père assistant aux débuts de son fils, ce sera un spectacle touchant, nouveau, qui plaidera en notre faveur.

— Je vous dis que je n'ose pas. »

Je quittai mon client qui rentra à l'audience. J'étais comme fou. J'arpentais à grands pas la vaste salle. A chaque confrère que je rencontrais, je disais:

« Allez, allez vite. Mon fils parle. »

Ils y couraient. Enfin, je n'y pus tenir; je m'y rendis aussi. Au milieu d'un solennel silence, la voix de Gabriel retentissait, grave, sonore, soutenue, simple dans ses intonations, pénétrante, accentuée, versant la lumière et la raison. Pas d'emphase, pas de surcharges. Ce garçon a dérobé du premier coup le secret des maîtres; son éloquence plane sur les détails ordinaires sans en omettre aucun, puis elle grandit, elle s'élève, elle éclaire, elle conclut, imposant ses convictions par cela seul qu'elle les fait paraître justes et légitimes. Je ne suis qu'un avocat, mon fils est un orateur.

Rien n'a manqué à son triomphe, ni les félicitations du président, ni celles du ministère public, ni la religieuse attention de la foule, ni le gain du procès.

Gabriel n'a pas fait le fanfaron devant sa joie; il l'a noblement avouée.

« Cher père, m'a-t-il dit, je te remercie de m'avoir fait entrer dans une vie nouvelle. Elle me paraît bien plus attrayante que celle que je quitte. Veux-tu de moi pour ton collègue? Nous habiterons, nous travaillerons ensemble. »

Je l'ai embrassé, et de bon cœur.

« Allons voir ma mère, » m'a dit Gabriel.
Ma chère Cécile s'est écriée :
« Tu as plaidé, et je n'étais pas là ! »

5 février.

Le succès retentissant de Gabriel n'a provoqué en lui ni étonnement, ni jactance, ni fausse modestie ; il est resté calme, sérieux, comme s'il eût été naturel et facile pour lui de conquérir une illustration. Toujours sincère dans ses impressions, il a seulement déclaré que jamais, dans toute sa jeunesse, il n'avait ressenti de plaisir comparable à celui d'être écouté, admiré, applaudi par des hommes éminents, par une foule émue et captivée. Cet aveu indique une transformation complète, transformation que j'ai plusieurs fois remarquée chez des écrivains, des artistes, des avocats qui, obscurs la veille, célèbres le lendemain par une manifestation subite de leurs facultés éclatantes, rompent avec leur passé et se vouent à leur gloire comme on se voue au culte d'un grand amour ou à l'accomplissement d'un devoir sacré. Pendant la nuit, l'esprit de Gabriel a tout à coup mûri. Un dernier chagrin m'était réservé.

« Mon père, m'a dit Gabriel en m'abordant ce matin, je te suis redevable. Combien as-tu dépensé pour solder mes dettes ? »

Cette question m'a glacé.

« Quoi! me suis-je dit, la reconnaissance pèse déjà à mon fils; il veut s'acquitter, il rougit d'être mon obligé. »

Je me gardai de laisser paraître l'amertume causée par ces réflexions. J'ai payé pour Gabriel près de cent cinquante mille francs. Je le lui dis. Cette somme lui sembla minime; il s'engagea à me la rembourser en cinq années.

Je fus sur le point de m'écrier :

« Cher enfant, tu ne me dois rien. Sois heureux, voilà tout ce que je te demande. »

Je me contins. J'acceptai froidement ces arrangements froidement proposés.

« Veux-tu travailler avec moi? dis-je à Gabriel; tu me succéderas. Il suffit qu'un de nous deux s'occupe des intérêts de la famille. Du moment que ton intention est de t'y consacrer, je puis me reposer...

— Sur tes lauriers, » ajouta mon fils.

Il prononça ces mots d'un ton de légère ironie, en homme qui se croit assez supérieur pour accorder un éloge à un rival distancé.

Marche donc, mon fils, et garde ton orgueil, s'il doit être le moteur d'une haute destinée. J'aurais préféré peut-être plus d'expansion, plus d'élans affectueux. Ils ne sont pas venus, je ne les provoquerai pas. Ta fermeté, âpre pour le bien comme elle l'a été pour le mal, n'a pas besoin d'épanchements. Soit. Je

ne l'alanguirai point par des démonstrations que tu juges superflues. Ce que j'ai fait pour toi te semble numériquement appréciable et remboursable par de l'argent. Tant mieux, si cela t'inspire une ligne de conduite droite et sévère. Le génie procède ainsi; il s'empare graduellement ou subitement d'un homme, l'absorbe, le sépare de tous les sentiments qui gênent son essor, le soustrait à toutes ces influences qui embarrassent l'esprit, énervent l'ambition et endorment le cœur. Un arbre ne devient géant qu'à la condition d'être isolé. Va, mon fils, obéis à ta nature. Je te verrai grandir sans regretter que ton élévation t'éloigne de moi. Que puis-je désirer? Pourquoi ne pas imiter Cécile? elle ne discute pas son bonheur, elle, et s'y livre tout entière, sans raisonnement, sans calcul.»

20 août.

Six mois se sont écoulés. Gabriel a pris en mains toutes mes affaires. Il est connu, apprécié. Ses succès sont solides et durables. L'exercice du travail a purifié son âme et l'a ouverte aux plus tendres sentiments. Il a pour sa mère, pour moi, des prévenances, des mots qui révèlent autant d'affection que de bonté. Je suis retourné, avec ma Cécile, dans notre belle résidence de Marly. Mon fils, mon oncle, Maurice et

sa femme, le capitaine Goby, ma tante, y viennent le plus souvent possible. Ce sont là les seuls événements de notre existence, si calme à présent, et si pleine. Cécile a lu ces feuillets. Elle y a tracé ces mots :

« Je ne veux plus que mon cher mari ajoute rien. Le bonheur absolu ne se raconte pas.

« CÉCILE. »

Oui, tu as raison, chère âme. C'est ton nom adoré qui a animé ces pages, c'est aussi ton nom qui les terminera, ma Cécile.

LA

FIANCÉE DE LESUEUR

I

En 1640, un matin, un homme d'une soixantaine d'années dînait seul dans une grande salle située au dernier étage du Louvre. Cet homme était d'apparence robuste, large d'épaules, d'une taille un peu au dessus de la moyenne, et que l'âge n'avait point courbée. Sur ses traits fortement accentués et beaux encore malgré leurs rides, on lisait la décision, la confiance, la bonne opinion de soi-même, et, en même temps, quelque peu d'égoïsme et de duplicité. Ses yeux vifs et perçants annonçaient l'esprit, sinon le génie. Ses vêtements, riches et neufs, appartenaient aux modes de tous les pays. Entouré d'une large robe de chambre telle qu'en portaient à cette époque les fidèles croyants de Constantinople, il avait des

babouches turques, un haut-de-chausses français, le col nu, la tête couverte d'un de ces petits bonnets ronds et noirs que Raphaël a immortalisés en s'en coiffant pour le portrait que nous avons de lui.

Ce costume témoignait d'une grande science de la vie. Tout y était calculé en vue du bien-être et d'un certain effet d'ensemble assez original. Point de galons, de broderies, de rosettes ni de panaches.

Bien que la température ne fût pas froide au dehors, une immense cheminée, revêtue de fonte à l'intérieur, envoyait une chaleur douce dans la salle. D'épais papiers feutrés couvraient les murs, des rideaux de damas vert ornaient les fenêtres, de magnifiques tapis de Perse et d'Aubusson s'étendaient somptueusement sur le parquet. Un mobilier luxueux encadrait et faisait ressortir, sans les écraser, mille objets d'art abandonnés aux hasards du plus beau désordre. Des tableaux terminés étaient rangés ou accrochés, tandis que d'autres, en voie d'exécution, attendaient sur des chevalets. Partout traînaient des pinceaux, des palettes, des gravures, des dessins, des statues, des bras, des jambes et des torses moulés en plâtre, des mannequins, des habillements. Les yeux étaient réjouis par une multitude de verroteries, de faïences, de vases, de flacons, de flambeaux, coudoyant des coupes, des drageoirs, des aiguières d'or ou de vermeil, riches cadeaux des seigneurs de la cour. L'ambre, l'agate, la topaze, toutes les pierres

précieuses, s'entassaient dans des armoires de chêne sculpté, à fermoirs de fer finement ciselé.

On était chez maître Simon Vouet, premier peintre du roi Louis XIII. Une vieille servante se tenait debout près de l'artiste.

« Dépêchons, Maxelende, dépêchons, dit-il; j'attends une femme pour une séance.

— A notre âge, monsieur, il y aurait folie de courir trop vite, répliqua-t-elle en femme qui a son franc parler. Dînez tranquillement. A table on ne vieillit pas. »

La recommandation était inutile. Vouet suivait le précepte d'Horace : il se hâtait lentement. Son dîner, à vrai dire, demandait à être apprécié dignement et n'eût pas été désavoué par le cuisinier de Sa Majesté. L'artiste venait de faire honneur à un faisan doré dont la farce, conception à la fois savante et pleine d'imagination, aurait pu braver, par ses complications hardies, la critique du maître queux royal. Vouet savourait à présent, et l'un après l'autre, quantité de petits plats délicats, bisques, pâtisseries fines, crèmes parfumées, biscuits au safran et au girofle, le tout arrosé d'un charmant vin de dessert, le malvoisie, vin célèbre alors et dont on ne récolterait pas aujourd'hui de quoi noyer le moindre pair d'Angleterre.

Le moment était venu pour les légers propos. Aussi la vieille Maxelende, femme de charge plutôt

que servante, entama la conversation sur un ton de familiarité qui parlait en faveur de ses services passés.

« Je suis content de vous, dit-elle; l'estomac ne faiblit pas.

— Il est vrai que je ne suis pas dégoûté comme notre augure sire.

— Laissez-le faire. Il est toujours malade, le cardinal aussi; mais croyez-moi, ne suivez pas cette vilaine mode, restez bien portant envers et contre tous.

— J'y tâcherai, la vieille, dût le Poussin en crever de dépit.

— Vous attendez donc quelqu'un?

— Oui.

— Je vais vite desservir. Est-ce un modèle ordinaire?

— Non.

— Une femme titrée?

— Non.

— Une duchesse?

— Mieux que cela.

— La reine?

— Mieux encore.

— Qui donc?

— Une jolie femme.

— Ah! je vous reconnais. Vous êtes peintre, toujours peintre, et rien que peintre. L'idée d'avoir de-

vant vous une belle femme vous fait tout oublier. Que ne peignez-vous plutôt des dames de la cour? Elles sont quelquefois laides, mais elles paient bien.

— Tu radotes, la bonne. Toute ma vie j'ai peint, à en avoir mal au cœur, des laideurs titrées, blasonnées et écussonnées. En Angleterre, en Turquie, à Venise, à Rome, à Gênes, à Paris, j'ai fait le portrait de tant de guenons empanachées, que l'idée du beau idéal m'aurait échappé pour toujours si elle n'était éternellement clouée dans le cerveau de tout artiste véritable. A ce métier, j'ai gagné des monceaux d'or. Je suis premier peintre du roi, logé au Louvre, bourré de pensions, écrasé de bien-être. Le luxe pousse tellement autour de ma vie, qu'il étouffe mon génie comme le lierre fait d'un ormeau. De temps à autres il faut que je me secoue et me dégage de ces chaînes. Je suis las d'ôter des années aux femmes, sur des toiles adulatrices, et de leur ajouter des grâces qu'elles n'ont pas. L'art a horreur des mensonges. Il lui faut les eaux vives et salutaires de la vérité. Je veux, ne fût-ce qu'une fois par hasard, me trouver face à face avec une femme qui a plus de beautés que je n'en saurais peindre, plus d'expression que les Vierges divines et immortelles de Raphaël. Je suis vieux, dit-on, et gâté par les travaux faciles. Ce sont mes rivaux qui disent cela, mais je me sens assez de vigueur pour les écraser tous. Nous verrons si mon cœur est glacé, s'il ne peut plus communiquer

à ma main cette sûreté d'inspiration qui nous élève, nous autres artistes, au dessus des grands de la terre, car ils passent et nos œuvres restent. Cette femme va venir. Je prierai Dieu, j'évoquerai mon passé. Ou je ne suis plus qu'un peintre abâtardi, un valet de cour, ou cette femme vivra éternellement, comme la Fornarina et la Joconde.

— Quel enthousiasme!

— Va en bas guetter cette fille. Amène-la discrètement, sans que personne l'aperçoive. Envoie-moi Lesueur. Lesueur seul, entends-tu? Il travaille à l'atelier avec mes autres élèves.

— J'y vais. Buvez un coup. Ceci est préparé par moi. »

La vieille tendit au peintre un verre plein d'une boisson composée de vin blanc, de safran, de miel et de musc. Le peintre Vouet avala d'un trait ce mélange, se promena d'un air rajeuni et congédia Maxelende.

II

On ne peut passer à côté d'une question d'art sans s'y arrêter un instant. Il faut donc dire quelques mots de Simon Vouet bien qu'il soit, comme le Pérugin, moins célèbre par lui-même que par ses élèves.

Mais, de son vivant, il resta constamment à la tête des peintres français, et le Poussin, qui résida presque continuellement à Rome et à l'étranger, n'effaça la gloire de Vouet que lorsque ce dernier ne fut plus de ce monde pour y disputer la première place.

Né en 1582, Simon Vouet ne reçut que de médiocres leçons de son père, peintre aussi. Une organisation admirablement douée fit apprécier le jeune artiste, dès l'âge de quatorze ans. Le baron Harlay de Sancy, nommé à l'ambassade de la Porte, l'emmena avec lui à Constantinople. Admis avec la légation à une audience solennelle d'Achmet Ier, il en fit ensuite, de souvenir, un portrait frappant de ressemblance. Depuis Apelles chez Alexandre, un fait semblable ne s'était guère présenté. Il prouvait au moins une incomparable facilité et une grande puissance d'observation. Vouet fit tolérer et aimer les portraits dans un pays où la religion défend de reproduire sur la toile le visage humain, et même les animaux. Mais il s'ennuya en Turquie, vint à Venise et y fit de nouvelles études en s'inspirant de Paul Véronèse. De Venise il se rendit à Rome où il peignit plusieurs grands tableaux dans la manière du Caravage. Ainsi Vouet, avec une précieuse faculté d'assimilation, dérobait aux grands maitres leurs plus remarquables qualités.

Rappelé en France par Louis XIII, il gagna tous les suffrages par ses compositions fortes et savantes.

Mais ses succès inouïs et les innombrables travaux qui lui furent commandés eurent une influence fâcheuse sur son talent. Vouet fut peut-être le père de ces *faiseurs* qui forment, de nos jours, une armée si envahissante en littérature et en peinture. Il fit des affaires et non plus des tableaux. Son coloris devint terne, il négligea totalement le clair-obscur et la perspective. Et encore, les seigneurs de la cour étaient trop heureux quand il daignait peindre lui-même.

Aujourd'hui, à plus de deux siècles de distance, les œuvres de Vouet nous apparaissent comme une forêt étouffée sous sa propre fécondité. Le culte de la France pour toutes ses gloires sauve à peine de l'oubli la *Présentation au Temple*, la *Salutation angélique*, le *Martyre de Sainte Catherine*, une *Réunion d'artistes*, la *Charité romaine*, le *Christ au tombeau*, la *Sainte Famille*, tableaux qui portent encore l'empreinte de la première manière, grande et savante, de Simon Vouet.

Quand elle entra dans l'atelier ordinaire de peinture, pour obéir à l'ordre qu'elle venait de recevoir, la vieille Maxelende trouva les élèves au complet. Perrier, Lebrun, Lesueur, Mignard, Dufresnoy, et d'autres dont les noms sont restés obscurs, travaillaient en silence.

— Eustache Lesueur, dit-elle, maître Vouet vous demande.

Un jeune homme d'un air noble et simple, d'une physionomie spirituelle et distinguée, leva la tête.

« Moi ! dit-il doucement.

— Oui, vous... dans son atelier particulier. »

La vieille se retira, laissant la porte ouverte pour la sortie du jeune peintre.

Mais une rumeur sourde passa dans l'atelier comme un souffle d'orage.

« Encore des faveurs !

— Et toujours pour lui !

— L'atelier secret où il va être admis ne s'ouvre que pour le roi, les princes et les grandes dames.

— Je n'y ai jamais pénétré, moi ; et pourtant je suis le premier élève de maître Vouet... par ancienneté. »

Pendant ce temps, Lesueur mettait tranquillement en ordre ses couleurs et ses pinceaux.

Puis il se disposa à s'éloigner.

Mais un jeune homme beau et ardent, Lebrun, quitta brusquement son chevalet et vint barrer le passage à son condisciple.

« Tu n'iras pas ! dit-il en se croisant les bras.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne le veux pas.

— Il y a donc deux maîtres chez Simon Vouet ?

— Non ; un seul. Mais il n'y a que des élèves après lui ; et, entre nous, point de faveurs !

— Allons, Lebrun, songe à ce que tu dis. Ne

donne pas raison à ceux qui te reprochent la violence de ton caractère.

— Oh! tu n'es pas violent, toi. Tu flattes, tu es humble, doux et insinuant; aussi es-tu le préféré. Qnand tu as fait quelque tableau, et que le maître le vend bravement comme de lui, tu ne dis rien, tu baisses la tête, et tu n'as pas le légitime orgueil de revendiquer la gloire acquise par ton œuvre. Va, doucereux compagnon, va caresser ton maître et mendier sa protection. Mais pas devant nous! Si le maître a des leçons à donner, qu'il les donne ici. Nous y avons droit, nous sommes tous égaux.

— Ah! Lebrun, j'aime ton talent, laisse-moi donc continuer aussi à aimer ta personne.

— Je ne te demande pas d'amitié, pas plus que je ne t'en accorde.

— Eh bien, soit! Mais si ce n'est plus un ami qui me parle, retire-toi, fais-moi place. Maître Vouet m'appelle, je dois obéir. »

Lesueur s'avança avec fermeté, mais Lebrun lui saisit les deux bras, et, le repoussant avec une fureur croissante :

« Tu resteras parmi nous, cria-t-il. »

Lesueur se dégagea vivement de cette étreinte. Il s'était contenu jusqu'alors. Il avait répondu doucement à des paroles agressives. Mais la douceur, chez lui, n'allait pas jusqu'à la faiblesse. Il n'était pas d'une nature à céder à l'intimidation. Il s'avança

donc résolûment vers Lebrun, qui l'attendait de pied ferme, bien décidé à ne pas le laisser passer. Une rixe devenait imminente. Tous les élèves quittèrent spontanément leurs chevalets et s'interposèrent. Plusieurs d'entre eux prirent hautement le parti de Lesueur, dont le caractère fier et modeste avait su gagner des sympathies nombreuses. Quelques-uns, mais en minorité, appuyaient Lebrun. Celui-ci, orgueilleux et jaloux, vociférait au milieu de ses compagnons, et sa voix puissante dominait le tumulte.

En ce moment, Vouet parut.

Il se fit un grand silence.

« Qu'y a-t-il donc? » demanda Vouet d'une voix sévère.

Chacun se tut. Lebrun lui-même baissa les yeux.

« Maître, dit Mignard après un instant, Lesueur et Lebrun discutaient un point de peinture assez scabreux. Ils se querellaient quand vous êtes arrivé, mais ils allaient s'embrasser. Voilà tout.

— C'est bien. Vous avez de l'esprit, Mignard; vous ferez fortune en cour. J'ai besoin de vous, Lesueur; pourquoi ne venez-vous pas?

— J'y vais, maître.

— Allez m'attendre; et, une autre fois, obéissez plus vite qu'aujourd'hui. »

Le jeune peintre s'éloigna.

— « Ah! murmura Lebrun entre ses dents, celui

qui me débarrasserait de lui m'ôterait une rude épine du pied (1).

— Que dites-vous, Lebrun? demanda Simon Vouet d'une voix ferme.

— Je dis... que vous avez une préférence pour Lesueur, et que, cette préférence, nous la méritons tous. »

Le premier peintre du roi étendit la main vers la porte avec un geste plein de noblesse.

« Que ceux qui ne sont pas contents, dit-il, sortent de chez moi à l'instant même. »

Puis il prit Lebrun par le petit bout de l'oreille, comme on fait pour un enfant mutin, et le ramena en souriant à son travail.

« Tu es jaloux, ajouta maître Vouet; c'est le fait d'un vrai artiste, et ce sentiment-là enfante les grandes œuvres. Mais nous ne sommes pas des guerriers, nous autres : nous ne tuons pas nos rivaux, nous les surpassons. Ainsi faut-il faire. Voyons ton tableau. Tu as là un Jupiter admirable. Il a du feu, de la majesté. Jamais Lesueur n'a rien fait de pareil. Je reconnais tout de suite le maître des dieux. Mais ta Minerve est un peu molle. Cela m'étonne de toi,

(1) Quelques années plus tard, en allant fermer les yeux de Lesueur, qui mourut veuf à trente-huit ans, dans sa retraite chez les Chartreux, Lebrun laissa échapper cette épouvantable parole.

si accentué d'habitude. Attends, il ne manque que quelques coups de pinceau. »

Simon Vouet, qui avait intérêt à ménager un de ses élèves les plus productifs, se mit à peindre, tandis que Lebrun, sensiblement radouci, le regardait faire d'un air flatté et respectueux.

Lesueur était allé dans l'atelier particulier. A peine s'y trouvait-il, lorsque la vieille Maxelende y fit entrer, avec toutes sortes de précautions pleines de mystère, une jeune fille d'une rare beauté.

III

En apercevant cette jeune fille, Lesueur recula de surprise. Il mit la main sur ses yeux comme pour échapper à un spectacle douloureux et se soustraire à une désolante réalité. Il resta à l'écart, dans l'ombre, perdu dans ses souvenirs, anéanti par une consternation voisine de la stupeur, et retenu aussi par une certaine prudence qui lui montrait le danger de laisser éclater ses impressions tant que la vieille Maxelende était encore là.

Lesueur connaissait la belle visiteuse qui venait d'arriver, et voici comment il l'avait connue.

Un an auparavant, en se promenant seul dans les

rues de Paris, le jeune peintre vit un jour sortir d'une maison de mince apparence un cercueil porté par deux hommes. Il se découvrit et s'arrêta. Les deux hommes se mirent en marche, et derrière eux s'avança une pauvre fille misérablement vêtue. Elle était seule. Le pur ovale de son visage semblait creusé par les privations et la souffrance. Mais ce visage, malgré sa pâleur, resplendissait d'une beauté surhumaine. Ses yeux bleus, brûlés par les larmes, avaient une transparence profonde au travers de laquelle rayonnait une âme pure, aux prises avec une douleur infinie. La lumière du jour caressait doucement les cheveux blonds et nus de cette jeune fille et se plaisait à lui former comme une auréole de martyre. Lesueur demeura immobile. Jamais son cœur d'artiste n'avait rêvé une personnification plus complète, plus saisissante de la douleur. Puis tout à coup ce désespoir que sa force même emportait au dessus de la terre, se montra sous un aspect plus touchant, et aussi plus navrant. La jeune fille jeta autour d'elle un long regard désolé comme pour implorer l'assistance de quelqu'un et ne pas rester seule dans ce moment suprême. Personne ne s'avança. La pauvre délaissée eut un mouvement qui fit mal à voir. La débile humanité reprit ses droits; la jeune fille ne put se défendre d'une sourde colère contre le sort et d'un accès de mépris pour ceux qui la laissaient dans un tel abandon. Lesueur avait été frappé d'admira-

tion comme artiste ; comme homme, il fut pris d'une tendre pitié. Malgré la tristesse misérable de ce convoi, malgré l'indigence des vêtements de l'orpheline qui accompagnait sa mère à l'asile des morts, il s'approcha et suivit le cercueil, faisant ainsi l'aumône d'un soin pieux à cette pauvre créature qui lui était inconnue. A l'église, il vida sa bourse entre les mains des mendiants en leur disant : Priez pour les morts. Au cimetière, séparée à jamais de sa mère, la jeune fille tomba évanouie. Il la releva, la consola par sa présence, et ne la quitta qu'à la fin du jour, après avoir pourvu à tout comme un bon frère eût pu le faire pour une sœur.

Il apprit que cette jeune fille se nommait Alice, et qu'elle était sans parents et sans ressources.

Depuis ce jour, une vive affection naquit dans l'âme de Lesueur. Son talent se fortifia et s'épura à cette flamme. Mais, modeste et réservé comme l'était le jeune peintre, il n'avait pas encore parlé de son amour. La manière dont il avait connu Alice donnait à cet amour une teinte fraternelle, presque religieuse. Lesueur alla voir souvent la jeune orpheline dont il était d'ailleurs la seule joie. Alice, à l'insu d'elle-même, éprouva bientôt pour lui une tendresse exclusive, une sorte de culte. Elle aima avec d'autant plus de force, qu'elle n'espérait rien de cette affection, qu'elle s'attendait à la voir rompue un jour ou l'autre. Ignorant les véritables sentiments de Le-

sueur, Alice cachait et berçait son amour avec cette ardeur fiévreuse d'une jeune mère qui prodigue de préférence ses caresses et ses larmes à l'enfant que la science a condamné. Une des suites les plus cruelles du malheur, c'est qu'il laisse après lui le doute, l'inertie résignée, la défiance, et ces irrésolutions qui sont l'éternelle plaie des âmes qui ont longtemps souffert. Une fleur demi brisée par l'orage n'a plus la force de relever la tête pour renaître à la bienfaisante chaleur du soleil.

Telle était la jeune fille que Lesueur trouva dans l'atelier particulier de Simon Vouet.

Dès que Maxelende se fut éloignée, Lesueur s'avança vers Alice et lui prit les deux mains par un brusque mouvement.

« Est-ce vous? dit-il. Est-ce bien vous? Que venez-vous faire ici? »

Elle le regarda et le reconnut. Malgré le ton sévère et la vivacité de l'interpellation du jeune peintre, la physionomie d'Alice s'éclaira d'un rayon subit.

« Ah! dit-elle, que je suis heureuse de vous voir! En arrivant, j'étais toute tremblante, mais, à présent, je n'ai plus peur.

— Que venez-vous faire ici? répéta Lesueur.

— Je vais vous le dire. J'ai longtemps hésité, mais vous n'étiez pas là pour me conseiller. Voilà quinze jours que je ne vous ai vu.

— Oui, quinze jours qui m'ont paru une éternité.

Mais d'importants travaux me retenaient. Je n'ai pu bouger.

— Vous êtes donc l'élève de M. Vouet?

– Oui.

— Et vous ne me l'aviez pas dit !

— Que pouvais-je vous dire? Je ne suis qu'un pauvre peintre n'ayant pour lui que l'avenir. J'attendais, avant de vous faire connaître ma position, qu'elle fût assurée, solide, et digne d'être partagée. »

Cet aveu involontaire que les circonstances arrachaient subitement à Lesueur empourpra d'un rouge vif les yeux d'Alice.

« Ah ! dit-elle, que je suis contente d'être venue. »

Puis elle baissa les yeux, toute confuse de ce qu'elle avait dit.

« Je craignais encore, ajouta le jeune peintre, je craignais ce qui est arrivé : qu'en passant près du Louvre vos regards, malgré vous, ne se portassent de ce côté, que l'idée ne vous prît de me demander, d'entrer, qu'un autre que moi ne vous vît, ne vous connût. »

En écoutant ce langage que son cœur accueillait comme un hôte longtemps attendu, la jeune fille ne songeait plus à l'objet de sa visite.

« Vous ne savez pas, dit-elle... J'ai tant de choses à vous raconter ! Je ne suis plus dans la maison de cette mercière pour laquelle je travaillais. Elle m'a congédiée.

— Pourquoi?

— Parce qu'un seigneur de la cour, qui venait souvent acheter des rubans, m'a remis un billet. Était-ce ma faute?

— Ce n'est là qu'un malheur très réparable... Vous viendrez chez moi.

— Chez vous!

— Dans ma famille... qui sera la vôtre.

— Il m'aime! pensa Alice. »

Et elle continua d'oublier totalement maître Vouet.

Lesueur ne tarda pas à le lui rappeler en la questionnant.

« Voilà ce qui s'est passé, dit-elle. M. Simon Vouet, un homme respectable et, de plus, peintre du roi, m'a offert cinq pistoles pour faire mon portrait. Il a prétendu que j'étais belle (est-ce vrai? vous ne me l'aviez jamais dit) et qu'il ferait de moi une superbe sainte Vierge.

— Oui, vous êtes belle, Alice, et si je ne vous l'ai pas encore dit, c'est que je voulais être le seul à le penser, le seul à le savoir. Écoutez-moi bien. Vous n'êtes coupable que d'imprudence, et je suis plus coupable encore, car j'aurais dû veiller sur vous. Vous ne saviez pas ce que vous faisiez en venant ici. Maître Vouet ne vous a pas menti. Il peindra votre visage. Puis, après, il aura l'idée de faire de vous une nymphe, une muse, une déesse. Il trouvera beaux vos cheveux, et vos cheveux se dérouleront

devant lui. Il admirera vos bras et vos épaules, il vantera votre taille, et alors...

— O mon Dieu!

— Vous serez chez lui.

— Emmenez-moi, mon ami, emmenez-moi.

— Venez. »

Simon Vouet se montra à la porte au moment où les deux jeunes gens allaient la franchir, et tous les deux s'arrêtèrent.

« Où allez-vous donc? » demanda le vieux peintre.

Alice, toute tremblante, se serra contre Lesueur et lui dit tout bas :

« Protégez-moi. »

Le jeune homme lui pressa la main et répondit : « Ne craignez rien. »

IV

« Maître, dit Lesueur, cette jeune fille est celle que vous attendiez?

— Oui, mon fils. Avoue qu'elle est charmante

— Tenez-vous beaucoup à ce qu'elle vous serve de modèle?

— Si j'y tiens! Jamais je n'en ai rencontré de plus beau. Pressons-nous. Commençons la séance. Où est

donc Maxelende? Elle servira de femme de chambre à cette jolie enfant. »

Alice frissonna. Lesueur s'avança résolûment vers Simon Vouet.

« Maître, dit le jeune peintre, cette jeune fille est ma fiancée; dans quelques jours elle sera ma femme.

— Ah! sournois! dit Vouet en riant, voilà donc le secret de ta sagesse. »

Puis, réfléchissant que ses projets allaient être très probablement contrariés, la bonne humeur du vieux peintre se rembrunit, et, s'adressant à Alice :

« Est-ce bien vrai? dit-il. Vous allez vous marier? »

La jeune fille s'inclina en signe d'assentiment, sans trop dissimuler la joie que lui causait cette perspective.

« Peste, la belle, reprit Vouet, vous n'avez pas perdu de temps, ma mie. Vos grâces font merveille. A peine arrivée chez moi, vous y pêchez un mari.

— Nous nous connaissons depuis longtemps, s'empressa de répondre le jeune peintre.

— Et vous voulez vous épouser. Mais quelles sont vos ressources? Toi, Lesueur, tu n'es pas encore assez fort pour voler de tes propres ailes. Vous, la belle, vous ne me paraissez pas cousue d'or et de rubis. Il faut raisonner prudemment avant d'entrer en ménage. Je parle sciemment, moi; j'ai été marié deux fois. »

Le vieux peintre ôta son bonnet et salua ce double souvenir.

« Mais, continua-t-il, si j'ai pris femme deux fois de suite, c'est que j'étais en position de le faire. Cela me donnait même une consistance que ma fortune ne démentait pas. Il est bon qu'un artiste de ma sorte puisse répondre à l'occasion aux invitations princières ou royales : « C'est impossible, je dîne en famille. » Mais vous n'en êtes pas encore là, mes enfants. Lesueur, qu'apportes-tu à la communauté?

— Le courage.

— Et vous, quelle est votre dot?

— Ma tendresse.

— C'est joli, c'est très joli. Avancez donc, que je vous voie, l'un enthousiaste, ne doutant de rien, l'autre rougissante, timide et pourtant décidée. Vous êtes à peindre tous les deux. O naïve jeunesse! Additionnez l'un et l'autre toutes vos richesses, et vous marierez ensemble la faim et la soif. C'est de la folie, et jamais je n'y prêterai les mains. »

Cette logique attristait les deux jeunes gens, qui restèrent muets. Vouet continua vaillamment à discourir, car il ne se dissimulait pas qu'un mariage lui ôterait la libre disposition d'un trésor dont il avait su discerner le prix. Voulant concilier ses intérêts avec ceux de son élève, qui lui était fort utile et qu'il aimait réellement, le vieux peintre prit Lesueur à part et lui dit à l'oreille :

« A quoi bon te marier, mon fils? »

Puis, s'adressant à Alice, il lui glissa ces mots :

« Vous avez une fortune dans vos jolis yeux, ma fille. Ne les affublez donc pas du bandeau de l'amour. »

Le vieux peintre crut sans doute avoir suffisamment édifié les deux jeunes gens. Changeant de ton, il dit tout à coup :

« Après tout, cela m'est égal. Mariez-vous demain matin si vous voulez, mais, aujourd'hui, travaillons.

— Maître, je vous l'ai déjà dit, cette jeune fille est ma fiancée.

— Eh bien, répliqua le peintre impatienté, vous devez être fier que je reproduise ses traits. Approchez, mon enfant.

— Ne bougez pas, Alice.

— Vous me résistez! dit le peintre du roi en fronçant le sourcil.

— Ah! reprit Lesueur avec feu, vous connaissez mon respect, mon dévoûment, ma docilité à exécuter vos ordres. Dans tous les travaux commandés par Son Éminence le cardinal-duc, dans ceux faits précédemment aux hôtels de Bullion et de Bretonvilliers, j'étais là, avide de vous satisfaire, travaillant sans relâche, commençant dès le jour, cessant le dernier, sans me plaindre, sans rien demander, sans autre espoir que celui d'être utile à votre gloire, à votre fortune, et de vous dédommager ainsi de tout

ce que je vous dois. Si j'ai acquis des titres à votre estime, à votre amitié, accordez-moi la première grâce que je vous demande. Qu'Alice ne soit pas confondue avec ces filles vulgaires qui servent à faire revivre les divinités païennes.

— Vous oubliez que des princesses m'ont servi de modèles, que la reine...

— Eh! qu'importe? Il est des personnes qui peuvent tout se permettre. Mais une femme qui n'a que son honneur pour tout bien ne doit pas y laisser porter la moindre atteinte.

— D'ailleurs, dit Alice avec fermeté, pour reproduire mes traits, il faut mon consentement. Je l'avais donné hier, je le refuse aujourd'hui. »

Le vieux peintre se mordit les lèvres. Mais, avec un ton de bonhomie qui faisait honneur à son empire sur lui-même, il répliqua :

« Vous êtes une honnête fille, la belle, et toi, Lesueur, tu es un brave et loyal garçon. Pardonne à ton vieux maître l'épreuve où il a mis ton amour. As-tu pu croire que je voulais t'attrister? Vous êtes dignes l'un de l'autre, mes enfants. Et si je fais le portrait d'Alice, ce sera pour en faire cadeau à son mari le jour de ses noces. »

Vouet, sincère ou non, fut touché du vif mouvement de reconnaissance que firent naître ces dernières paroles. Lesueur vit avec une joie profonde sa tendresse placée sous la protection de son maître.

Alice, tremblante jusqu'alors, ne put se défendre d'un peu de coquetterie en écoutant l'offre du premier peintre du roi. Bientôt Vouet, avec la mobilité d'impressions d'un artiste, s'abandonna tout entier au plaisir de s'oublier soi-même et de songer uniquement à faire le bonheur des autres. Sa longue habitude de la vie, sa science de tourner les difficultés lui avaient fait trouver facilement un biais pour contenter son caprice de peintre. En voyant la fierté des deux jeunes gens se montrer à la suite de sa dernière proposition, Vouet, pris par son amour-propre, fut enchanté de l'avoir faite et d'avoir contenu une colère qui l'eût infailliblement privé des bons services de Lesueur.

« Quand vous commencerez mon portrait, dit Alice en souriant, j'aurai soin de me faire belle, de me parer mieux qu'aujourd'hui.

— Non, non, dit Lesueur, je veux vous avoir telle que vous êtes d'habitude, telle que je vous ai connue... et aimée, ajouta-t-il plus bas.

— Telle que vous voici, dit Vouet. Il n'y a rien à changer à votre habillement. »

Puis, attirant Lesueur à quelque distance, il lui expliqua, en considérant Alice avec attention, la façon dont il comptait entreprendre son œuvre. La jeune fille s'y prêta de bonne grâce et se tint immobile, dans une attitude modeste où perçait cependant la joie intime de se sentir admirée. Tout à coup

Vouet, avec une vivacité de jeune homme, vint à elle, la prit par la main et la fit asseoir.

« Il y a en vous, dit-il, une expression touchante, rayonnante, incomparable, une expression que vous n'aviez pas hier. Vos yeux, quoique baissés, parlent. Votre sourire a je ne sais quoi d'ineffable. On dirait que le bonheur est en vous comme un ardent foyer, et qu'il anime chacun de vos traits en leur communiquant une chaleur lumineuse. »

Le peintre cherchait en lui-même la cause de ce changement si favorable à la beauté d'Alice. Un instant il eut l'idée que l'orgueil de se voir peindre par lui la faisait resplendir ainsi. Mais, si bien ancré que fût l'amour-propre de l'artiste, il n'était pas assez aveugle pour s'attribuer une pareille transformation. Un éclair traversa soudain l'esprit de Vouet.

« Hier, dit-il brusquement, vous ne vous saviez pas aimée?

— Non, répondit Alice simplement.

— Quand avez-vous appris que vous l'étiez?

— Il n'y a qu'un instant.

— C'est bien, ne bougez plus. »

Le vieux peintre roula un chevalet avec une sorte de véhémence inspirée, plaça une toile dessus, puis, saisissant les mains de Lesueur et les lui secouant rudement :

« Cette femme, dit-il, n'a jamais été aussi belle;

elle ne le sera jamais autant. Je vais faire un chef-d'œuvre. »

Puis, traçant des lignes d'une main ferme :

« Viens ici, dit-il à Lesueur, et profite. Tout sera en harmonie dans ce portrait. Rien à changer aux vêtements. Leur simplicité même ajoute à l'effet d'ensemble. Les bras sont l'un sur l'autre. C'est la manière italienne, mais je m'en éloigne un peu en ne laissant paraître qu'une main. Elle ne se montre ni ne se cache. Elle est là à la suite d'un mouvement irréfléchi et naturel. La figure est de trois quarts. Le regard est perdu dans l'espace. Le regard en face, comme celui de la Joconde, ne vaudrait rien. Donne-le seulement aux coquettes, aux femmes qui ne sont que femmes. Mais quand tu découvriras de la pensée sur un front, de la tendresse passionnée dans les plis du sourire et un rayon divin dans les yeux, fixe-les sur un point qui ne soit pas d'autres yeux. Une vierge ne doit pas regarder les hommes en face pendant des siècles. »

Des coups frappés à la porte interrompirent Simon Vouet.

V

« Au diable l'importun ! s'écria le peintre. »

Puis, posant un instant son crayon :

« Si c'était le roi ! ajouta-t-il. »

On frappa de nouveau.

« Le roi ne frappe pas ainsi, poursuivit le peintre en reprenant son travail. Excepté pour lui, je ne suis pas visible. Lesueur, va me débarrasser de ce fâcheux. »

Lesueur sortit de l'atelier et tira la porte derrière lui afin de ne pas laisser pénétrer le visiteur. L'élève de maître Vouet aperçut un jeune seigneur de bonne mine qui le salua courtoisement.

« Monsieur, dit le nouveau venu, pourriez-vous me conduire auprès du premier peintre de Sa Majesté? Ce n'est pas vous, je suppose?

— Pas encore ! cria une voix railleuse dans l'escalier. »

Lesueur leva la tête et reconnut Lebrun.

« Pas encore... reprit le visiteur sans se détourner; c'est bien ainsi que je l'entends, et votre jeune âge seul m'a empêché de croire, en vous voyant, que vous ayez obtenu cet honneur.

— Maître Vouet travaille, dit Lesueur en s'inclinant un peu pour répondre à cette politesse.

— Je n'ai nullement l'intention de le déranger. Si je croyais qu'il dût interrompre un seul instant pour moi ses glorieux travaux, je me retirerais à l'instant même.

— Maître Vouet n'est pas visible, cria la voix; il peint Vénus.

— Merci du renseignement, dit le visiteur en se détournant.

— S'il avait le bonheur de vous approcher, continua la voix, il voudrait peindre Mars.

— Eh! monsieur, il paraît que vous êtes ambitieux de vous mêler à la conversation. Il y a une heure que j'écarquille les yeux pour vous débusquer. Descendez donc, qu'on vous voie.

— Ainsi ferai-je. Et ce sera non pas pour être vu, mais pour avoir l'honneur de vous envisager. Comment se porte monsieur le comte du Chalard?

— Eh! mais, c'est M. Lebrun! un joyeux compagnon que je suis ravi de retrouver céans.

— Tout le bonheur est pour moi, cher comte. Il m'est arrivé quelquefois de faire le gentilhomme en votre compagnie; je serais charmé que vous vinssiez faire le peintre en la mienne.

— Hélas! monsieur, je n'ai pas ce talent, comme Sa Majesté, et je serais fort en peine s'il me fallait faire, avec des couleurs et des pinceaux, le portrait des belles dames de ma connaissance.

— A chacun son métier, mon cher comte. Mais je

devine, à vos paroles, que vous avez toujours de nombreuses amours en tête.

— Amours, oui. Nombreuses, non. En tête n'est pas juste; c'est au cœur qu'il faut dire. Ah! mon cher Lebrun, vous êtes bien heureux. Vous avez la peinture pour vous distraire des femmes; moi, je n'ai que mon épée, et elle est oisive présentement.

— De sorte que les dames vous possèdent tout entier?

— Une, rien qu'une! Je suis constant, depuis trois semaines, comme le berger Hylas, de l'*Astrée*.

— Peste! cela m'étonne.

— Et moi aussi. Mais que faire? Devant l'amour, ce n'est pas comme devant l'ennemi; il n'y a pas moyen de se défendre.

— Et quelle est la belle qui s'est ainsi rendue maîtresse de votre cœur? Quelque dame de la cour?

— Point. »

Le comte regarda un instant Lesueur, qui attendait poliment la fin de l'entretien.

« Vous pouvez parler devant lui, dit Lebrun qui comprit ce regard. Bien que Lesueur, mon collègue en peinture, ne soit pas d'humeur entreprenante auprès des femmes, son âge vous est un sûr garant de l'intérêt qu'il porte à votre flamme amoureuse.

— Le lieu me semble mal choisi pour une confidence.

— En effet, mon cher comte, et j'ai honte de vous

recevoir sur un escalier. Montez donc, s'il vous plaît. Ce sera un grand honneur pour moi que de vous présenter à tous mes amis.

— Et vous pourrez attendre agréablement maître Vouet, si toutefois vous en avez le loisir, ajouta Lesueur, qui fit mine de rentrer.

— Un mot encore, répondit le gentilhomme qui ne quittait pas la porte des yeux. Demeurons ici, Lebrun, si vous le trouvez bon. J'ai un peu, en amour, le flair des chiens de noble race. En ce moment, je crois sentir mon gibier, et je veux rester en arrêt. »

Puis s'adressant directement à Lesueur :

« Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, souffrez que je m'autorise de la présence de votre condisciple Lebrun, qui vient de me nommer à vous, et que je considère cela comme une présentation. Nous sommes ici trois jeunes gens; or, quand ils n'ont pas intérêt à se nuire, et qu'aucune rivalité ne les rend ennemis, les jeunes gens cherchent naturellement à s'entr'aider. Voulez-vous qu'en deux mots je vous apprenne ce dont il s'agit.

— Faites, monsieur.

— Eh bien, je suis amoureux passionné d'une belle fille que j'ai connue dans la boutique d'une mercière chez laquelle j'allais souvent acheter des rubans.

— Ah! dit Lesueur, qui se souvint de ce qu'Alice lui avait raconté.

— J'ai vainement fait parvenir à cette fille des billets musqués et signés de mon nom. Elle n'a pas daigné y répondre. Elle a même disparu de chez cette brave femme de mercière, et j'ai été plusieurs jours sans savoir où la prendre. Bref, j'errais par la ville comme un pauvre daim portant dans son flanc une flèche mortelle...

— Amoureux à ce point-là, cher comte! dit Lebrun.

— Oui, je l'avoue. Je suis ensorcelé de telle sorte, que je n'ai pu trouver d'astrologue qui osât me promettre ma guérison. On m'a conseillé d'oublier cette cruelle, et le plus sûr moyen était de me distraire en marchant contre les ennemis du roi. A cette fin, j'étais venu ce matin au Louvre pour savoir si je ne trouverais pas une occasion favorable d'acheter un régiment. J'étais dans la cour, entre le pont-levis et le pont dormant, en train de causer de cette affaire avec quelques gentilshommes de mes amis, lorsque je l'aperçus, elle, la belle fille, conversant avec un archer d'un air adorablement naïf et embarrassé. Elle s'enfuit à mon approche et disparut. « Où va cette personne? dis-je à l'archer. — Chez maître Vouet. Je viens de lui indiquer le logis du premier peintre de Sa Majesté. » Voilà ce qui m'amène.

En regardant Lesueur, le comte fut surpris de lui voir une physionomie froide et sérieuse.

« Ma présence vous déplairait-elle, monsieur? de-

manda le gentilhomme avec une nuance presque agressive qui tranchait sur le ton de politesse cordiale qu'il avait eu jusqu'alors. Je me suis confié à vous comme vous auriez pu vous confier à moi en semblable occurrence. Je ne crois pas vous offenser en vous avouant ma flamme pour une fille qui est vraisemblablement un de vos modèles. Souffrez donc que je passe, monsieur. Le premier peintre du roi est dans cette salle, à ce qu'on m'a dit. Je suis gentilhomme, et ma visite ne saurait lui être importune; au besoin, je lui commanderai des tableaux pour mon manoir.

— Monsieur, dit Lesueur, je vais vous parler avec une franchise égale à la vôtre.

— Gageons que cette fille est votre maîtresse.

— Non, monsieur. Cette jeune fille est digne de vos respects. Je sais que vous la poursuivez depuis quelques jours, et je suis bien aise de m'expliquer avec vous à ce sujet. Cette jeune fille, monsieur, n'est pas faite pour occuper vos loisirs. Je l'aime, et elle sera ma femme.

— Comme vous y allez! Vous épousez vos modèles, vous autres peintres; est-ce par économie?

— Ma fiancée n'est point un modèle d'atelier, monsieur; maître Vouet fait son portrait, il est vrai, mais en ma présence, et pour me l'offrir le jour de mes noces.

— Soit! Puisque j'ai un rival, je suis ravi de le

connaître. Ange ou sorcière, modèle de peintre ou modèle de toutes les vertus, cette femme me plaît et je veux le lui dire. Au moins, si elle vous choisit, ce ne sera pas sans m'avoir vu. »

Le comte fit un mouvement pour écarter Lesueur qui lui barrait le passage. Mais Lebrun, après avoir écouté cette altercation, s'élança fièrement devant le gentilhomme et se croisa les bras en le regardant.

« Pour l'honneur de la peinture française, dit-il, ne touchez pas à mon camarade, sans cela, mon cher comte, vous auriez devant vous deux ennemis au lieu d'un.

— Qu'il se défende ! répondit le comte un peu hors de lui, et en portant la main à la garde de son épée.

— Un duel, tant que vous voudrez ! dit Lebrun. »

Puis frappé d'une idée subite, il s'écria :

« Attendez, il y a à l'atelier tout un arsenal. Je vais donner une épée à Lesueur et l'armer chevalier. »

L'endroit où ils étaient formait un petit corridor assez spacieux conduisant de l'escalier à la salle où se trouvaient Vouet et Alice. On pouvait, à la rigueur, se mettre en garde dans cet espace étroit, et s'y battre.

Mais Lesueur ne laissa pas à Lebrun le temps de s'éloigner.

« Reste, dit-il, je ne me battrai pas ici. »

Lebrun s'arrêta.

« Vous ne vous battrez pas, dit le comte avec ironie, mais alors...

— Pas ici! pas dans la maison de mon maître.

— Vous cherchez des délais! Sauriez-vous que j'ai déjà un duel pour aujourd'hui? Espérez-vous laisser à un autre le soin d'une besogne... un peu dangereuse.

— Tout de suite, monsieur, tout de suite! Je suis à vos ordres. Oui, cela ne peut ni s'éviter ni se retarder. Vous ne reculez devant rien, vous compromettez cette jeune fille, vous la perdriez au moins de réputation. Il faut que je la délivre de vous. Vous l'avez insultée par vos paroles; je l'ai souffert. Je me flattais de vous faire renoncer à vos projets en vous disant qu'elle est ma fiancée. Ce mot ne vous arrête pas. Dès lors, il n'y a plus à balancer. Je n'ai jamais cherché les duels. A peine sais-je manier l'épée. Mais ma cause est juste et je n'hésite pas. Veuillez m'attendre une minute en bas, monsieur. Oh! rassurez-vous; je ne serai pas longtemps. Mais je hais le scandale et je serais honteux d'en causer chez mon maître; je vais donc, sous un prétexte quelconque, l'avertir que j'ai à sortir.

— Soit, mon jeune Raphaël. Enchanté de vous voir en si bonnes dispositions. Quand j'en aurai fini avec vous, je m'occuperai de la belle. »

Le comte s'approcha de Lebrun et lui dit tout bas:

« Il paraît brave, mais cela va-t-il durer? Viendra-t-il?

— Soyez tranquille, mon cher comte; s'il n'y allait pas, c'est moi qui irais vous retrouver.

— Pour l'honneur de la peinture française?

— D'abord. Et ensuite pour celui de me mesurer avec vous. »

Le comte du Chalard serra la main de Lebrun, et s'éloigna en disant à Lesueur :

« A bientôt. Je vous attends en bas, sur le quai.

— Veux-tu que je sois ton second ou ton témoin? demanda Lebrun. »

En faisant cette question, des sentiments divers se peignirent sur son visage. Lesueur y lut la bravoure, la confraternité, mais aussi, et en même temps, l'envie, la joie mal dissimulée, le ressentiment, et même une secrète espérance d'être débarrassé d'un rival.

« Je te remercie, dit-il; j'ai deux amis dévoués que j'emmènerai avec moi. »

Il était trop agité pour calculer sa réponse, et il la regretta presque en voyant Lebrun, profondément blessé, s'éloigner froidement.

Lesueur, contenant ses émotions, revint près d'Alice et de Vouet.

« As-tu renvoyé cet importun? dit celui-ci tout en travaillant avec ardeur. Qui était-ce? Regarde un peu mon dessin.

— C'est superbe.

— Tu ne l'as pas regardé. »

Le vieux peintre haussa les épaules avec mépris, en murmurant :

« Et ces jeunes gens osent s'appeler des artistes ! »

Lesueur jeta les yeux sur la toile, non pour admirer, mais pour se convaincre que Vouet s'occupait exclusivement du portrait et s'absorbait, selon son habitude, dans son œuvre. Le jeune homme résolut de laisser là Alice pendant qu'il irait se battre. Il ne pouvait ni l'emmener, ni confier son aventure sans perdre de temps. Dans une vieillesse déjà assez avancée, les mœurs de Vouet étaient pures ; Lesueur ne l'ignorait pas. En outre, le peintre du roi venait de renoncer à reproduire les traits d'Alice pour autre chose que pour un portrait. La façon dont il l'avait commencé semblait un sûr garant de sa parole. Lesueur, du reste, n'avait pas à balancer. On l'attendait.

« Il m'est survenu une affaire importante, dit-il ; il faut que je sorte.

— Bah ! En ce moment ?

— Oui. Je ne puis tarder.

— Seras-tu longtemps absent ?

— Une heure ou deux.

— Va, mon fils, et dépêche-toi. »

Alice considéra Lesueur avec inquiétude, mais sans oser l'interroger.

« Vous nous laissez... dit-elle. »

Puis elle réfléchit qu'un mot de plus serait une

offense pour Vouet, qui venait de se montrer d'une bonté si paternelle, et elle garda le silence.

« Viens donc voir mon esquisse avant de t'en aller, dit Vouet. »

Mais Lesueur, ému, agité, était déjà parti.

« Ah! s'écria le vieux peintre avec dépit, comme Alexandre le Grand je laisserai des héritiers, mais je n'aurai pas de successeur. »

VI

Lesueur, en s'éloignant, avait jeté sur Alice un long regard plein de tendresse, mais triste comme un dérnier adieu. Le jeune peintre n'hésitait point à se battre, il marchait au rendez-vous en croyant accomplir un impérieux devoir, celui de protéger une femme aimée, mais il ne pouvait se défendre d'une secrète appréhension sur l'issue de cette rencontre. Cette appréhension n'ôta rien à son courage, mais Lesueur calcula que, s'il était tué, Alice resterait seule, et dans une très précaire situation de fortune.

« Ma mort, pensa-t-il, recommanderait de toutes les façons Alice à maître Vouet, et s'il a quelque amitié pour moi, si je lui ai rendu quelques services, il les reconnaîtrait en veillant sur celle qui serait presque ma veuve. »

Dans ces moments d'exaltation qui précédaient l'instant où il allait risquer sa vie, Lesueur se flattait plus facilement de trouver chez autrui les bons sentiments dont son âme était pleine. Il avait besoin, d'ailleurs, de placer au devant de lui des espérances fortifiantes et non des craintes qui l'eussent paralysé. Son seul tort, tort bien pardonnable à cette heure d'anxiété brûlante, fut de ne pas admirer suffisamment l'ébauche de son maître. Vouet ignorait les causes qui justifiaient cette distraction. Peut-être même n'en existait-il pas pour lui de valables. Il est cruel de songer à quoi tiennent les résolutions, bonnes ou mauvaises. Mais le fait est que le vieux peintre, piqué au vif de la froideur de son élève, se repentit sur-le-champ de la condescendance qu'il venait de lui témoigner. Il considéra avec une longue attention Alice qui, fort distraite elle aussi, regardait encore la porte par où Lesueur venait de disparaître.

« Je suis un sot, pensa Vouet. Heureusement, promettre et tenir sont deux. »

Il se leva, s'approcha de la jeune fille, et, en homme habile qui connaît toutes les tactiques pour attaquer l'esprit des femmes, il se mit à lui parler de Lesueur en le calomniant doucement. Le brusque départ du jeune peintre donnait prise aux commentaires fâcheux. Vouet ne s'en fit pas faute, et laissa entendre qu'Alice avait probablement une rivale. C'était une

supposition mal fondée. Vouet le savait bien. La régularité de mœurs de son élève, son assiduité au travail, lui étaient bien connues. Mais la jeune fille souffrait cruellement de ces discours et les écoutait sans répondre. Que pouvait-elle dire, en effet? Lesueur venait de lui avouer sa tendresse et de traiter Alice comme une fiancée, mais n'aurait-elle pas eu l'air de s'emparer trop avidement de ce titre en défendant le jeune peintre comme une femme défend son mari? Plus encore que ces réflexions, sa timidité naturelle arrêtait Alice.

« Ne songez-vous plus à mon portrait? dit-elle comme pour supplier Vouet de cesser cet entretien. »

Le peintre se tut un instant. Il était lui-même embarrassé pour aborder la question qui le préoccupait.

« Écoutez, la belle, dit-il brusquement, je vous ai donné cinq pistoles pour poser devant moi. Tout salaire veut être gagné.

— Oh! je vous les rendrai, répliqua-t-elle vivement.

— Ce n'est pas cela que je vous demande. J'ai promis une Thémis à Sa Majesté, une Pallas au comte d'Harcourt, une Madeleine repentante à monseigneur l'archevêque de Paris. Il me faut un modèle. Les miens sont défectueux, incomplets ou trop connus. J'en trouverai un en vous, incomparable et sans défauts. Laissez-moi voir vos bras et vos

épaules. Il n'y a rien là dont une honnête femme doive rougir.

— Ah! monsieur, oubliez-vous ce que vous avez promis tout à l'heure?

— Je prends tout sur moi. Lesueur sait bien que la peinture ne déshonore pas, elle immortalise.

— Eh bien, quand Lesueur sera là...

— Ah! vous êtes fine, la belle, et vous pensez encore à me berner. Écoutez-moi. Voulez-vous une dot? Je suis riche, vous l'aurez. Voulez-vous que Lesueur obtienne ma survivance? C'est tentant, cela.

— Laissez-moi partir, monsieur.

— Oh! je jure Dieu que cela ne sera pas. Vous êtes cent fois plus belle en m'implorant. J'ai enfin rencontré une expression vraie, une attitude parlante, un visage d'où le sentiment déborde en rayons saisissables. C'est ma gloire éternelle que j'ai devant les yeux! Et je la verrais s'échapper, fuir! Non, non. Je vous retiendrai, la belle, et malgré vous, s'il le faut. »

Mais Alice, voyant que les prières ne suffisaient plus, s'élança vers la porte, et dit avec fermeté :

« Je veux sortir.

— Si vous faites un pas de plus, s'écria le peintre, Lesueur ne rentrera jamais chez moi; j'en fais le serment. »

Elle s'arrêta.

« Je le chasserai, ajouta Vouet. »

Elle tomba à genoux et son visage se baigna de larmes.

« Madeleine! Madeleine! dit le vieux peintre en la contemplant.

— Ah! dit-elle en se relevant, manquerez-vous à votre promesse parce qu'un homme n'est plus là pour vous la rappeler?

— La fière Junon gourmandant les dieux! reprit le peintre. »

Il frappa sur un timbre, et la vieille Maxelende parut.

« Ferme la porte, dit-il. »

Puis, lui montrant Alice éplorée, immobile de frayeur, il glissa quelques mots à l'oreille de la servante.

« Surtout, ménage-la, reprit-il; cette enfant est un agneau sans tache. Elle a peur de son ombre. Découvre-lui un peu les bras et les épaules, tout en l'amusant par de bonnes paroles. »

Maxelende conduisit doucement Alice dans un coin, essuya les larmes qui coulaient des yeux de la jeune fille, la complimenta sur l'honneur qui lui était réservé, honneur qu'elle partageait avec la reine de France et les dames de la cour les mieux titrées. La brave femme endoctrina la pauvre Alice, endormit sa pudeur révoltée, et lui arracha bientôt comme un consentement muet. La jeune fille troublée, se

croyant en proie à quelque mauvais rêve auquel il lui était impossible de se soustraire, semblait avoir perdu le sentiment de ce qu'elle faisait, et laissa la vieille Maxelende lui découvrir les bras.

« Savez-vous que vous êtes une petite merveille? dit la servante. Il n'y a pas là de quoi être honteuse. Ces beaux bras ronds et blancs ne rougissent pas de se montrer. Et, vous-même, voyez-vous grand mal à les prêter à quelque déesse? »

Par un mouvement rapide, Maxelende fit légèrement glisser la robe sur la poitrine d'Alice.

« Ah! dit la vieille en reculant, j'en suis tout éblouie. »

Comme si elle eût été brusquement réveillée, Alice poussa un cri. Elle croisa les mains sur son sein chaste et pur, dont les voiles s'écartaient pour la première fois, et tomba sans connaissance.

Vouet se rapprocha et réprimanda Maxelende.

« Ma foi, monsieur, dit celle-ci un peu dépitée, les anges ne l'auraient pas touchée plus délicatement que je ne l'ai fait. On n'a jamais vu une mijaurée pareille. Elle m'a l'air de faire un peu trop de simagrées. Je vais lui jeter un verre d'eau à la figure, et vous la verrez bien vite revenir à elle.

« Non, dit Vouet, donne-lui ce flacon à respirer, et emmène-la si elle l'exige. Il y aurait péché à désoler ainsi les gens. »

La vieille allait obéir, lorsque trois coups frappés

distinctement et à intervalles réguliers retentirent à la porte.

Vouet tressaillit.

« Ne réponds pas, dit-il en tremblant de tous ses membres. »

Mais une voix brève et impérieuse cria distinctement :

« Le roi ! »

Vouet courut ouvrir sans plus songer à rien. Maxelende, tout effarée, mais plus avisée pourtant, secoua brusquement Alice, en lui disant :

« Le roi ! venez donc, malheureuse. S'il vous voyait ! »

La pauvre fille n'entendait plus rien.

« Attendez, dit la vieille à Vouet, gagnez du temps. Sans cela nous sommes perdus. »

Elle saisit Alice sous les bras et la porta évanouie dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle jeta à la hâte une draperie sur elle, et la cacha derrière les larges plis d'un rideau de damas.

VII

« Que faisiez-vous donc, maître Vouet? dit Louis XIII en entrant d'un air soupçonneux et mécontent.

— Sire, je... »

Vouet, embarrassé, se contenta de saluer à plusieurs reprises.

« Dois-je attendre, quand je viens chez mon premier peintre?

— Sire, reprit Vouet, qui retrouva sa présence d'esprit, il y a ici des tableaux...

— Ah! oui, des indécences, des académies, comme vous dites. Ne sauriez-vous vous piquer de moralité, messieurs les peintres? Tournez-moi tout cela contre le mur, je vous prie. »

Louis XIII baissa les yeux et alla un instant près de la fenêtre pour voir couler l'eau, tout en sifflant une fanfare de chasse. Vouet et Maxelende frémirent; Sa Majesté très chrétienne, en s'approchant des vitres, faillit marcher sur le corps d'Alice étendue. Par bonheur le roi, dont la démarche indiquait un esprit distrait et ennuyé, ne s'occupa point de ce qui était dissimulé sous la draperie qui lui faisait obstacle et que ses pieds évitèrent instinctivement de heurter.

Le peintre et sa servante s'empressèrent de dérober aux regards les tableaux mythologiques dont la vue aurait pu blesser la pruderie de Louis XIII.

Puis Maxelende se retira.

« Sire, dit Vouet, me voici aux ordres de Votre Majesté.

— Attendez donc! répondit le roi en se détournant. Je ne pensais plus à vous, maître Vouet. Vous

m'avez dérangé. Je m'intéressais au sort d'un pauvre chien qu'on vient de jeter dans la Seine, une pierre au cou. Il m'a paru ressembler à celui que j'ai dessiné dernièrement (1). La pauvre bête aura-t-elle l'intelligence de se dégager? J'ai envie d'envoyer un piqueur. Bah! ce n'est sans doute pas un chien de race. Et puis, il est peut-être enragé. En ce monde il ne faut pas avoir de bonté, car on en est toujours dupe. »

Vouet trembla encore. Il avait aperçu un des bras d'Alice, et ce bras touchait presque à la botte de Louis XIII.

« Sire, dit le peintre en reculant pour attirer le roi, plaît-il à Votre Majesté que je lui donne une leçon de pastel? Ou plutôt, Votre Majesté daignera-t-elle examiner les travaux en cours d'exécution dans mon grand atelier?

— Au milieu de vos élèves? Ce sont des goguenards. Restons ici.

— Votre Majesté a-t-elle en vue quelque nouveau portrait?

— Moi! je ne sais... Combien en ai-je fait déjà?

— Trois. Celui de madame la duchesse de Luynes...

— Il est détruit?

— Non, sire; je n'oserais... il est là.

(1) Ce dessin à la plume, authentique de Louis XIII, se trouve à la bibliothèque de la rue de Richelieu.

— Malgré mes ordres! Je vous avais dit de le brûler.

— Ah! sire, comment ne pas vous désobéir? Que penserait de moi la postérité si j'anéantissais un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre royal? Souffrez qu'en faveur du mérite de l'ouvrage, je vous demande grâce pour ce portrait.

— Brûlez, monsieur, brûlez. La duchesse de Luynes! une coquette!... Et ensuite, quels sont les autres?

— Mademoiselle de la Fayette.

— Oh! celui-là... Et puis?

— Mademoiselle de Hautefort.

— Parlons d'autre chose. Il fait aujourd'hui un abominable temps. J'ai dû décommander ma chasse. Je suis resté une heure ou deux dans mon cabinet des armes, où j'ai permis à quelques gentilshommes de venir me faire leur cour. Mais ils sont tous les mêmes. Ils ne m'approchent que pour me solliciter. Je les ai renvoyés au cardinal. Il les connaît, lui. Il a soin de ne pas gorger d'argent et de places ceux qui profiteraient de nos faveurs royales pour tramer avec ma mère, ma femme ou mon frère des complots contre ma personne et l'État. Puis, j'ai joué au billard. Mais mes courtisans sont insupportables; ils ne se défendent pas. Au moins, quand je cours un cerf, l'animal ne s'inquiète pas si c'est le roi qui le poursuit, et se sauve tant qu'il peut. Mais que faire

un jour de pluie? On n'a pas même la ressource de lancer un faucon. Je m'ennuyais tellement, que je suis venu vous voir. »

Contre son habitude, Louis XIII parlait avec une sorte d'animation, et se battait les flancs pour oublier de longues heures d'ennui. Aux yeux du roi Vouet avait d'ailleurs une grande qualité : il ne s'occupait que de peinture. Tout ce qu'on pouvait lui dire sur les intrigues politiques, sur les scandales de la cour, entrait par une oreille et sortait par l'autre. Aussi le roi, sombre et taciturne presque toujours, aimait à venir dans l'atelier de Vouet se délasser d'une contrainte perpétuelle. Louis XIII parlait alors de lui-même et des autres avec la plus entière franchise. Plusieurs fois, avant de prendre confiance, il avait interrogé son premier peintre sur des faits que le roi venait de lui raconter un instant auparavant. Soit oubli réel, soit grande adresse et connaissance approfondie du caractère de Louis XIII, Vouet répondait comme s'il ne se fût souvenu de rien. Il se faisait raconter les mêmes anecdotes trois ou quatre fois, et montrait ensuite, ou savait feindre la plus complète ignorance sur tout ce qui était en dehors de la peinture. Louis XIII choisissait volontiers ses amis, ou plutôt ses premiers domestiques, parmi les gens que leur insuffisance ou leur antipathie rendait impropres à la politique et aux intrigues. Ce qui plaisait en outre beaucoup au roi chez Vouet, c'était sa jalousie

excessive contre le Poussin. Louis XIII s'amusait à faire de ce dernier la bête noire de son premier peintre. « Si je l'appelais au Louvre, disait-il souvent, vous seriez bien attrapé. » A ces mots, Vouet entrait dans les colères les plus plaisantes. Le sang lui montait au visage, ses yeux lançaient des éclairs, il bondissait d'indignation. Il s'écriait qu'il est très facile de changer un ministre, un général d'armée, mais qu'on ne pourrait jamais le remplacer, lui, Simon Vouet (1).

Ainsi Louis XIII montrait, jusque dans les bagatelles, les travers, les défauts, la sournoiserie provenant d'une éducation détestable. Quand on songe à la manière dont il fut élevé, on lui sait encore plus de gré du bon sens dont il a toujours fait preuve, de la hauteur où il a placé la France, non pas précisément par lui-même, mais en comprenant et en sanctionnant de son autorité royale les vues du cardinal de Richelieu. Louis XIII enfant fut dissimulé, colère, obstiné, sans épanchements. Mais sa mère, la Florentine, la Médicis sans cœur, sans entrailles, la femme vouée aux horribles mystères de l'astrologie, le fouettait encore impitoyablement lorsqu'il était déjà roi depuis deux années. On cite plusieurs enfants, et parmi eux le fils du maréchal de Boufflers, sous Louis XIV, qui moururent de honte et de cha-

(1) Voir les Biographies et les Mémoires du temps.

grin après un traitement pareil. Louis XIII ne mourut pas, mais il devint défiant et mélancolique. Ses traits, nobles et beaux, prirent une expression à la fois vague et dure. Le cœur et les sens ne s'éveillèrent point chez lui. Il n'aima ni les femmes, ni le vin, ni le jeu, trois défauts éminemment français et qui apportent souvent avec eux des qualités charmantes ou grandioses. Sa seule passion fut la chasse. On s'est étonné de cette pruderie chez un roi. Sa femme, Anne d'Autriche, avant de mettre au monde un rejeton de l'arbre royal, l'a taxée d'une façon insultante. A cette accusation, à ces sarcasmes amers, Marie de Médicis devait sourire d'une manière étrange, et songer que son fils « mourrait dans l'année, » selon la prédiction périodique des astrologues, prédiction dont ils ne se faisaient pas faute, car c'était la meilleure, la plus douce flatterie à adresser à cette bonne mère. Elle devait aussi largement récompenser le médecin Bouvart, qui, dans les premiers temps du règne de Louis XIII, fit au roi, dans l'espace d'un an, quarante-sept saignées, et lui administra, toujours dans la même année, deux cent douze médecines et deux cent quinze remèdes. Le jeune homme survécut à ce régime maternel. La Providence envoya à ce pauvre roi débile qui se cramponnait à la vie un homme pour soutenir son éternelle enfance, un défenseur pour le protéger contre sa mère qui voulait sa mort, contre sa femme qui préférait son frère à lui, contre

son frère qui convoitait sa couronne, contre les armées étrangères et les seigneurs de sa cour qui ambitionnaient de se partager son royaume. On a accusé Louis XIII d'avoir détesté Richelieu. Sans doute on peut poser en principe général que la faiblesse n'aime pas la force, que la médiocrité n'aime pas le génie. Mais, à part ces révoltes de l'orgueil humain, Louis XIII fit preuve, en employant le cardinal envers et contre tous, d'une grande sagacité et d'une abnégation bien rare chez un roi. Si le monarque disait du mal de son ministre, s'il le tournait parfois en ridicule, c'est qu'une abdication de tous les instants est douloureuse et se soulage volontiers par de petites intempérances de langage. Il n'existe pas, à ce qu'on prétend, de grand homme pour son valet de chambre. Or Louis XIII n'était guère que le valet de chambre politique de Richelieu, et il faut bien pardonner au serviteur couronné d'avoir dit un peu de mal de son maître.

« Voyez donc, Vouet, voyez donc cette volée de passereaux, dit tout à coup le roi avec animation.

— En effet, sire.

— Ah! les vilains braillards! Que n'ai-je mes piesgrièches et mes émerillons! Quel carnage!

— Votre Majesté désire-t-elle que d'un coup d'arquebuse?...

— Fi! ceci est trop mince gibier. Étant enfant, je passais toutes mes journées à lancer mes oiseaux

chasseurs contre les passereaux du Louvre et des Tuileries. Quels cris, quel tapage! C'était récréatif comme une grande bataille. Et les combats de coqs! Et les luttes des taureaux contre les boule-dogues! Je ne m'ennuyais pas dans ce temps-là. Je savais que faire quand il pleuvait.

— J'ai eu l'honneur de proposer à Votre Majesté une leçon de pastel.

— Toujours des leçons! Il me semble que je suis d'âge à passer maître.

— Bien certainement, sire. Mais Votre Majesté travaille à de si rares intervalles!

— Je veux faire un portrait. »

Fier de son heureuse idée, le roi s'éloigna brusquement de la fenêtre sans apercevoir Alice. Vouet profita de ce moment pour recouvrir le bras de la jeune fille qui avait fait un mouvement, et ramener sur elle un large pan de rideau.

« Votre Majesté me comble de joie, s'écria le vieux peintre un peu rassuré. »

Puis il ajouta mentalement :

« Notre bon sire sera bien vite fatigué et s'en ira. Que la sainte Vierge me protége! »

Et reprenant tout haut, avec un grand air d'empressement :

« Un portrait! dit-il. Quelle faveur pour mon humble logis! Daignerez-vous ordonner, sire, que je fasse avertir quelque dame de la cour?

— Gardez-vous-en bien. Si je viens ici seul, c'est que je veux y être seul.

— Un de mes élèves?

— Un espion.

— Cependant, sire... — que Votre Majesté excuse ma franchise — pour faire un portrait il faut...

— Un original, de même que pour faire un civet il faut un lièvre. Nous savons cela, maître Vouet. Faites quérir un de mes chiens. Mais non. Ces bêtes-là remuent toujours. Vous ne possédez pas quelque perruche, quelque oiseau tranquille et sédentaire?

— Non, sire.

— Il faut donc y renoncer. Adieu.

— Enfin! pensa Vouet qui respira plus librement. Il s'en ira. »

Puis il ajouta tout haut :

« Demain, sire, si Votre Majesté daigne me faire visite, j'aurai soin de mander une personne discrète... »

Mais le roi se retourna.

« Par Dieu, dit-il d'un ton d'amabilité affable, j'ai mon affaire sous la main. A défaut d'un chien ou d'un oiseau quelconque, je vais vous peindre.

— Moi!

— Vous-même. Ce sera plaisant. Les souverains font reproduire leurs traits par leurs peintres ordinaires, moi je veux peindre mon peintre. »

VIII

Vouet fit une piteuse mine, mais il n'y avait pas à répliquer. Il apporta au roi sa boîte à pastel, où des crayons de toutes les couleurs se trouvaient préparés. Puis il présenta à Sa Majesté une grande feuille de papier tendue sur un cadre en bois. Pendant ces apprêts, Vouet bâtit dans sa tête une fable pour s'en servir dans le cas assez probable où Alice reviendrait à elle. Il projeta de dire au roi que la jeune fille était un modèle, et qu'elle s'était endormie de lassitude après avoir posé pendant plusieurs heures.

« Et Lesueur? pensa le vieux peintre. Il ne va sans doute pas tarder à rentrer. Que lui dirai-je? Je ne le recevrai pas ici; voilà tout. »

Mais ce souci ne préoccupa Vouet qu'accessoirement. L'essentiel était de ne pas se perdre dans l'esprit du roi.

« A quoi songez-vous donc? dit Louis XIII. Vous avez un visage de conspirateur. Tenez-vous immobile et souriez. »

Malgré ses talents de courtisan, Vouet avait la physionomie d'un homme qui voit s'allumer autour de lui les flammes d'un bûcher.

« Mettez-vous de profil, ajouta le roi ; ce sera plus facile. »

Le peintre se tourna en poussant un grand soupir.

Louis XIII se mit à l'œuvre avec une confiance royale. Il traça d'une main ferme une grande ligne dont les sinuosités imitaient, à s'y méprendre, un front, un nez, une bouche.

« Ne bougez pas, surtout, dit-il au peintre qui suait à grosses gouttes. Conversons un peu. Cela vous donnera une figure plus riante. Savez-vous que le cardinal est désolé ? Il ne se console pas de la mort du P. Joseph.

— Ah !

— Quand il était à l'agonie, ce bon P. Joseph, on avait épuisé tous les remèdes connus et inconnus pour prolonger son existence. Rien ne réussissait. « Attendez, dit le cardinal, s'il y a encore de la ressource, je vais le guérir. » Il entra chez le malade en lui criant : « Père Joseph, réjouissez-vous, vivez ; Brisach est à nous ! » La nouvelle de cette victoire fit plus que tous les médicaments. Le malade, qui ne pouvait se remuer l'instant d'auparavant, se leva sur son séant et les deux amis s'embrassèrent.

— Voilà de grands cœurs et des hommes qui aiment passionnément leur pays. Votre Majesté est bien heureuse d'avoir...

— Ne me répondez donc pas. Ce n'est point le moment de faire un discours. Ces beaux sentiments

n'ont pas empêché le P. Joseph de trépasser. Le cardinal se console par un faste un peu insolent pour un ministre que je puis disgracier selon mon bon plaisir. Combien croyez-vous qu'il dépense par an? Ne me répondez pas. Quatre millions! Il ne doit pas regretter son évêché de Luçon, le plus pauvre de mon royaume, si pauvre qu'il n'y avait pas une chambre où l'on pût faire du feu. Venez voir vos traits, Vouet; je vous le permets. M'entendez-vous? »

Vouet n'entendait pas et restait frappé de stupeur devant une complication inattendue. Alice, qu'une impression de froid avait fait revenir à elle, entr'ouvrit le rideau qui la cachait et apparut aux yeux du peintre. Le roi, heureusement, ne put la voir, absorbé qu'il était par son travail. Confuse et tremblante, la jeune fille se replongea bien vite sous les draperies qui l'abritaient. Sa frayeur, ses alarmes augmentèrent encore quand l'entretien, qu'elle ne pouvait se dispenser d'écouter, lui apprit la présence du roi. Elle n'osa plus faire un mouvement et retint son souffle, de peur d'attirer l'attention.

« A quoi songez-vous donc? dit Louis XIII. L'honneur que nous vous faisons vous fait perdre la tête. Venez là. Donnez-moi votre avis. Et soyez sincère.

— Ah! sire, c'est... magnifique, dit Vouet en se rapprochant.

— Vous vous reconnaissez?

— Comme dans un miroir. Et si Votre Majesté

daignait me permettre... là, un coup de crayon... pour adoucir...

— Ne touchez à rien. Où serait le mérite de mon œuvre si vous y aviez travaillé? Allez reprendre votre attitude et causons. Vous qui avez habité Rome, vous devez connaître une singulière histoire sur le cardinal.

— Non, sire.

— Je vais vous la dire. Souriez un peu, je vous prie, et toujours de la même manière. Votre sourire est tellement changeant, que je ne puis parvenir à le saisir. Le reste est d'une ressemblance frappante. Écoutez mon histoire. Vous en rirez malgré vous. Les canons de Trente ne permettent pas de sacrer un évêque âgé de moins de vingt-cinq ans. Richelieu trouva moyen de se faire sacrer à vingt-deux. Le pape s'informa s'il avait l'âge. Il répondit affirmativement, puis après, quand la cérémonie fut faite, il demanda pardon à Sa Sainteté de lui avoir menti. Le pape s'écria :

— *Questo giovane sarà un gran furbo*, dit Vouet à qui la contrainte et la mauvaise humeur firent oublier sa prudence ordinaire.

— Vous saviez l'histoire?

— Non, sire, à moins que ce ne soit Votre Majesté...

— Vous me la donnez belle! Je ne connaissais que la traduction française : « Ce jeune homme sera un grand fourbe. » Quand je verrai le cardinal, je rirai

bien à ses dépens. Je lui dirai que vous m'avez raconté cette anecdote.

— Ah! sire, je vous en supplie!... sa colère est terrible.

— Restez donc en place. Le cardinal n'a peur que des bons mots; je le régalerai de celui-là de votre part. Son Éminence ne craint ni balles, ni boulets, ni pluie, ni Dieu, ni diable. Le pauvre homme n'a pas deux mois à vivre, et il sera damné après sa mort, ne croyant pas au diable. Y croyez-vous, maître Vouet?

— Si j'y crois!...

— Venez ici. »

L'artiste s'approcha vivement. Une secrète et involontaire espérance lui restait. Il se disait qu'un miracle s'accomplirait peut-être en sa faveur, par l'intercession du grand saint Luc, l'unique peintre canonisé, auquel il était bien facile, avec un peu de bonne volonté, de guider du haut des cieux la main royale. Mais l'espérance de Vouet fut de courte durée. Louis XIII avait très bien pu faire les portraits de mesdemoiselles de la Fayette et de Hautefort, de madame la duchesse de Luynes, et d'autres encore, à la condition d'avoir son maître pour collaborateur. Livré à son propre talent, le roi ne produisit qu'une ébauche assez informe, mieux réussie, pourtant, que les dessins au charbon tracés sur les murs par les écoliers de nos jours.

« Qu'en pensez-vous? dit-il bravement. »

Vouet n'eut pas le courage de complimenter. Furieux de se voir ainsi travesti, il laissa échapper une grimace significative, et, oubliant Alice, Lesueur, le roi, il s'enfuit avec colère pour ne pas voir ce désolant spectacle dont il faisait tous les frais.

« Vous vous sauvez! dit Louis XIII un peu courroucé.

-- Non, sire... permettez... j'entends dans mon atelier comme une sorte de tumulte. Mes élèves sont des démons quand je ne suis pas là pour les régenter. Souffrez que j'aille voir ce qui se passe.

— Faites, répondit le roi qui se contenta de cette excuse. »

Vouet s'éloigna en courant. Il suffoquait.

IX

Dès qu'il fut seul, Louis XIII ne tarda pas à s'ennuyer. N'ayant plus son modèle, il ne put continuer son travail et se mit à fureter partout. Il toucha les faïences, les coupes, les drageoirs, les aiguières, et d'autres objets précieux dont l'art du ciseleur avait triplé la valeur de la matière première. Il regarda même un à un les tableaux qu'il avait fait retourner contre le mur.

« Je commets là une mauvaise action, pensa-t-il en hésitant un peu; mais péché caché est à moitié pardonné. »

Puis, enhardi par la solitude, et discutant en lui-même son cas de conscience avec une subtilité fort à la mode à cette époque, il fit ce beau raisonnement :

« Il ne faut pas, dit-on, jeter les yeux sur certains tableaux capables d'engendrer des pensées coupables. Mais lesquels sont sans danger, lesquels sont pernicieux? Je vais examiner avec soin les œuvres de mon premier peintre, pour savoir quelles sont les toiles dont la vue est permise. »

Ses scrupules ainsi apaisés, Louis XIII inspecta tout sans rougir. Il s'arrêta même à un carton contenant ces estampes d'après Vouet : *Vénus et l'Espoir arrachant des plumes aux ailes de l'Amour*, *Mercure et les Grâces*, *l'Enlèvement d'Europe*, *Iris coupant les cheveux de Didon*. Pendant ce temps, Alice se croyant seule parce qu'elle n'entendait aucun bruit, fit un mouvement derrière le rideau qui la cachait. Le roi se retourna, ferma vivement le carton, et cria :

« Qui va là? »

La jeune fille n'eut garde de répondre à cette voix impérieuse et se blottit sous ses voiles.

Mais Louis XIII, comme tout bon chasseur, savait discerner et interpréter les moindres bruits. Il s'approcha de la fenêtre où il avait vu quelqu'un remuer,

et, sans balancer, sans se tromper, il écarta d'une main assurée le rideau et la draperie qui recouvraient Alice. En la voyant, il recula, il ferma les yeux comme devant un éblouissement, et s'écria :

« Qui êtes-vous ?

— Grâce, sire, grâce! dit Alice qui tomba à genoux en ramenant sur sa poitrine nue un des pans du damas. »

Le roi paraissait si irrité, que la première parole d'Alice fut pour demander grâce. Son attitude suppliante adoucit un peu Louis XIII, qui, toujours soupçonneux cependant, ajouta d'un ton rude :

« Vous m'espionniez?

— Dieu m'en garde, sire! »

Cette invocation à Dieu, faite sur un ton de grande sincérité, rassura un peu le roi. Cependant il resta cloué à la même place, les yeux fixes. Tremblante comme une feuille, muette et confuse, Alice attira à elle la lourde étoffe qui lui avait servi d'abri, et se déroba entièrement aux regards de Louis XIII. Ils restèrent ainsi un instant sans parler, le roi immobile et attentif comme à un affût, la jeune fille se cachant comme une biche traquée. Impatienté et curieux, le roi voulut bientôt éclaircir ce mystère, et vint agiter doucement les plis du damas.

« Montrez-vous, dit-il; si vous n'avez point de méchant projet, vous n'avez rien à craindre. »

Puis, se reprenant presque aussitôt :

« Non, non, ajouta-t-il, ne vous montrez pas. Parlez-moi d'où vous êtes. Vous m'entendez?

— Oui.

— Je vous entends aussi. Comment vous nomme-t-on?

— Alice.

— Vous connaît-on au Louvre? Avez-vous des répondants?

— Je viens ici pour la première fois.

— Dans quel but? Soyez véridique, ou je vous ferai punir comme sorcière.

— Maître Vouet m'a payée pour le laisser faire mon portrait.

— Ah! je comprends. »

La voix de Louis XIII perdit son accent sévère et saccadé. Il cessa de croire à quelque mauvais dessein, car l'explication de la jeune fille était vraisemblable et rendait sa présence toute naturelle.

« Je vous jure, sire, reprit Alice, que je ne soupçonnais pas ce que l'on attendait de moi. Sans cela je ne serais pas venue.

— Et vous eussiez agi en fille sage et avisée.

— Maître Vouet m'a tant répété qu'il souhaitait seulement de reproduire mes traits! J'étais même, par moments, un peu fière, car j'avais affaire au premier peintre de Votre Majesté.

— Ah! maître Vouet vous a attirée par traîtrise! Vous êtes donc bien belle? »

Alice ne répondit pas.

« Mais enfin, continua le roi, si Vouet a exigé plus qu'il n'était convenu, vous pouviez refuser.

— Ah! sire, j'ai prié, j'ai pleuré; tout a été inutile. Une femme s'est emparée de moi. Honteuse, demi morte, j'ai perdu connaissance. Je ne sais plus ce qui s'est passé. Sans doute, quand vous êtes arrivé, on m'a portée derrière ce rideau.

— Probablement. Consolez-vous; je ne vous ai pas vue.

— En revenant à moi, j'ai entendu quelques mots qui m'ont appris que Votre Majesté était ici. Un instant après, on a fermé une porte. J'ai écouté longtemps; aucun bruit ne parvenait plus à mes oreilles; je me suis crue seule et me suis levée pour aller reprendre, derrière un paravent, mes vêtements que la vieille femme y a, je crois, jetés.

— Si ce que vous dites est vrai, maître Vouet est bien répréhensible. Je le chasserai du Louvre. Le Poussin est habile, je le ferai venir à la place de Vouet.

— Ah! sire, je ne demande pas cela. Maître Vouet est peintre; l'amour de son art le rend excusable, et je vous supplie de lui pardonner. D'autant mieux que, grâce à vous, je ne serai pas retenue. Votre présence me préserve, et je pourrai sortir librement du Louvre.

— Je vous le promets. Mais ne bougez pas encore, car je vous verrais. »

Louis XIII eut un instant l'idée de se retirer. Mais il réfléchit qu'il ne convenait pas de laisser la jeune fille seule. Une autre raison retint le roi. Il trouvait qu'Alice possédait une voix bien douce, et il se plaisait à causer avec elle. Cette aventure avait même secoué le lourd ennui que Louis XIII portait habituellement sur ses épaules, par dessus son manteau royal.

« Maître Vouet va revenir, dit-il. Je vais lui signifier que je vous prends sous ma protection. Mettez-vous en état de paraître devant nous. Vous m'avez compris?

— Oui, sire, mais...

— Mais quoi?...

— Puis-je aller chercher?...

— Allez. Je fermerai les yeux. »

Mais, craignant sans doute qu'une tentation ne les lui ouvrît, Louis XIII ajouta aussitôt :

« Non restez. Je vais vous donner moi-même ce qui vous manque. »

Le roi alla prendre derrière le paravent ce que demandait la jeune fille. Il ne put s'empêcher de sourire en se voyant ainsi chargé de vêtements féminins. Mais sa gravité royale réprima bien vite ce court accès de gaîté, et il s'écria d'un ton bourru :

« Or çà, la belle, qui me garantit que vous n'irez pas vous vanter partout d'avoir eu un roi de France pour femme de chambre? »

Un rire frais et sonore fut la réponse c ce. A présent qu'elle n'avait plus peur, elle s'ar iit du côté plaisant de sa situation.

« Riez, répliqua le roi brusquement, mais rec un accent assez enjoué. Votre hilarité me prou que je fais un métier de vilain, un métier ridicul Vous n'aurez pas vos hardes.

— Ah! sire...

— Vous ne les aurez pas. »

Alice avait de l'esprit, comme en ont toutes les filles dans les circonstances critiques.

« Sire, dit-elle de sa voix la plus caressante, comment oserais-je me vanter des services désintéressés de Votre Majesté? C'est un honneur dont je serai fière mais dont je garderai le secret. Pour dire que vous avez eu la bonté de me passer courtoisement mes hardes, il faudrait avouer auparavant que je les avais quittées.

— C'est juste. Tenez. Ne craignez rien. Je n'ai pas les yeux au bout des bras. Habillez-vous en toute sécurité. Je vais regarder les gravures. »

X

Un instant après, Alice put abandonner sa retraite. La confusion récente de la jeune fille, ses

émotions, ses terreurs, ajoutaient un charme de plus à son visage, où brillait encore un vif incarnat. Elle s'avança avec une grâce timide et jeune vers son libérateur. Comme elle faisait mine de s'agenouiller, Louis XIII lui prit les mains et l'en empêcha galamment.

« Ah ! sire, dit-elle avec élan, je sais aujourd'hui tout ce que le cœur d'un roi renferme de bonté. »

Mais la contenance de Louis XIII fut froide et un peu gênée. Intimidée par ces apparences glaciales, Alice garda le silence. A présent qu'elle était sortie d'embarras et n'était plus surexcitée par le péril, elle se trouvait mal à l'aise d'être ainsi en conversation avec le roi de France et de Navarre. Elle eût préféré sa solitude habituelle et paisible dans son modeste logis. Louis XIII l'engagea à rester ; elle resta. Mais elle ne put se défendre de penser à Lesueur. Que faisait-il ? Pourquoi ne revenait-il pas ? Le roi, lui aussi, s'absorbait dans ses réflexions. Il s'intéressait vivement à Alice et il n'osait lui demander si elle était roturière, tellement il redoutait de voir cet intérêt diminuer. Il devinait que la jeune fille n'était pas de bonne famille, aussi ne l'interrogeait-il pas à ce sujet. S'il continuait à lui parler, à la regarder, c'est qu'Alice était jolie au plus haut degré, et que la beauté accomplie valait presque, même en ce temps-là, un titre de noblesse. Cependant Louis XIII n'était

pas, en amour, niveleur comme son petit-fils Louis XV, aussi luttait-il vaillamment contre une de ces émotions intimes, invincibles, qui rapprochent les distances et confondent les rangs. Pour faire cesser des silences fréquents et qu'Alice ne se permettait pas de rompre, il lui dit tout à coup :

« Venez donc voir mon travail. »

Elle s'approcha et s'écria avec conviction :

« Ah! c'est maître Vouet!

— Vous le trouvez ressemblant? dit le roi visiblement charmé. »

Puis il ajouta d'un air de défiance :

« Vous êtes comme tous ceux qui m'entourent : vous me flattez.

— Ah! sire, je l'ai reconnu tout de suite. Mais, à vrai dire, mon opinion n'a pas de portée. Je ne suis qu'une ignorante.

— Non pas. Vous avez de l'esprit et du goût. Pour vous montrer que je sais apprécier vos qualités, je veux vous faire don de ce dessin.

— A moi, sire!

— Ce sera un souvenir de cette journée, que je n'oublierai pas non plus. Mais, en retour, je prétends que vous m'accordiez une faveur : la permission d'assister aux séances nécessaires pour votre portrait. Ne m'avez-vous pas dit que Vouet devait le faire? Oh! soyez tranquille; il n'entreprendra rien au delà. Je lui parlerai. »

Alice, un peu surprise, ne savait que répondre au roi. Mais celui-ci était accoutumé à voir ses simples souhaits se transformer en ordres, sans qu'il eût besoin de les répéter deux fois. Aussi il poursuivit le cours de ses idées et dit à Alice :

« Avez-vous de l'ambition?

— Oh! non, sire.

— J'en aurai pour vous. Je commencerai par vous tirer des mains de tous ces peintres qui sont plus païens que chrétiens. Vous resterez vertueuse toute votre vie; et, pour vous y aider, je vous marierai à quelque gentilhomme vieux et laid afin que votre cœur n'ait point de part à cette union. Nous le reléguerons en province et, comme vous serez titrée, vous viendrez à la cour. Chaque jour il vous sera loisible de m'approcher. Vous assisterez à mes chasses. Quand il pleuvra, nous passerons notre temps à quelque jeu honnête, le volant ou les cartes. Vous me direz vos chagrins, je vous dirai mes peines. On glosera un peu sur votre élévation. Mais que m'importe? Je suis le roi. Vous me plaisez. Vous êtes petite, svelte, mignonne, accorte. Vous ne paraissez pas avoir une de ces santés rougeaudes qui sont des humiliations perpétuelles pour ceux qui, comme moi, sont toujours maladifs. C'est dit. Je me charge de vous. Dès demain je vous présenterai un mari de mon choix.

— Ah! sire, dit Alice qui écoutait ces paroles avec

un étonnement de plus en plus marqué, je ne puis accepter.

— Pourquoi?

— Je ne suis pas libre, répondit Alice qui considérait la promesse de Lesueur comme un engagement formel.

— Avez-vous des parents? Ils se réjouiront de votre fortune. Ne tremblez pas. Parlez-moi avec franchise. S'il existe des obstacles, je les briserai. Rien ne résiste à notre volonté royale.

— Je suis orpheline, sire.

— Eh bien, qui vous arrête? »

Alice fut sur le point de raconter ingénument son amour pour Lesueur, sans soupçonner qu'elle pouvait irriter le roi et changer en courroux sa bienveillance. Mais Vouet rentra au moment où la jeune fille allait faire cet aveu.

« Que Votre Majesté me pardonne, dit le vieux peintre. Je l'ai laissée seule; mais mes élèves me feront damner. Je viens d'apprendre que l'un d'eux a été se battre en duel, celui qui m'est le plus utile.

— Lesueur! cria Alice agitée par un pressentiment sinistre.

— Oui, Lesueur. Ah! vous voilà, vous. Excusez la présence de cette jeune fille, sire. C'est...

— Nous savons qui elle est. Un duel! comme des gentilshommes. Et vous me dites cela, à moi! Tâchez

au moins que le cardinal n'en sache rien. Vous savez qu'il est inflexible.

— C'est pour se battre qu'il nous a quittés, pensa Alice. »

Sa réserve habituelle disparut. La jeune fille se tourna vers Vouet, les yeux fixes, le front pâle, la bouche crispée, et lui dit d'une voix altérée :

« Monsieur Lesueur s'est battu ! Mais il n'est pas blessé? Il n'est pas tué? Répondez, répondez-moi, de grâce.

— Est-ce que je le sais?

— Quel est son adversaire?

— Le comte du Chalard.

— Ah ! Je comprends tout. Comme il m'aime ! se dit Alice. »

Louis XIII avait écouté avidement ce court dialogue. Alice était encore en proie à ses douloureuses pensées, lorsque le roi la toucha du bout des doigts et lui dit d'un ton bref et dur :

« Que vous importe ce duel? Pourquoi vous trouble-t-il ainsi? Ne mentez pas. Que vous est le comte du Chalard? Que vous est ce Lesueur?

— C'est son fiancé, dit Vouet. »

Le roi se pinça les lèvres, et, s'adressant au peintre avec une colère mal contenue :

« Sachez où l'on s'est battu, dit-il. Apprenez-moi l'issue de ce duel. Si le comte est vainqueur, qu'il aille en paix. Si votre Lesueur vit encore,

qu'on me l'amène. Vous entendez? Allez! Allez donc! »

Et le roi poussa Vouet dehors.

« Que signifie ceci? pensa le peintre. Sa Majesté s'intéresse donc à quelqu'un, ou à quelque chose? »

XI

Louis XIII ferma la porte et revint vers Alice en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

« Malheureuse fille, lui dit-il, vous êtes comme les autres, vous avez un amant.

— Et c'est pour moi qu'il s'est battu! s'écria Alice qui ne songeait qu'au danger couru par Lesueur.

— M'écoutez-vous? reprit le roi. Vous l'aimez donc bien, cet homme?

— Ah! sire, je n'aime que lui.

— C'est pour lui que vous me refusiez tout à l'heure?...

— Oui.

— Pour lui que vous renonciez à un rang, à la fortune?

— Oui.

— A ma tendresse?

— A votre tendresse, sire?

— Faites donc l'innocente! Ne m'avez-vous pas deviné?

— Ah! sire, si vous saviez...

— Assez. N'allez-vous pas me faire le récit de vos amours? Vous m'avez trompé. Que voulaient dire vos doucereuses paroles? Vous étiez, pardieu! bien fondée à faire la prude et à vous plaindre de Vouet, vous qui ne rougissez pas de vous mettre en un état pareil, pour un homme. Vous voilà plus morte que vive parce que votre amant se bat.

— Mon fiancé, sire. Ah! maître Vouet ne revient pas.

— Il n'est que votre fiancé, ce Lesueur?

— Oui, sire. Et si vous connaissiez toutes les raisons que j'ai de le chérir!...

— Je vous dispense de me les apprendre. Il faut l'oublier.

— Lui!

— A cette condition, j'oublierai moi-même ce dont vous venez de m'instruire.

— Maître Vouet ne revient pas. Vous lui aviez pourtant ordonné de se hâter.

— Ah! vous m'offensez. Vous ne songez...

— Pardon, sire, pardon! Il est blessé peut-être, il rend le dernier soupir. Il m'appelle, et je ne suis pas à ses côtés.

— Parlons de lui, puisque vous y tenez si fort, dit le roi avec un sombre regard.

— Oui, sire, parlons de lui, pour faire passer plus vite cette heure funeste. Il est si bon, si tendre, et en même temps si dévoué, si respectueux.

— C'est dommage. Car, s'il n'est pas mort, il mourra.

— Que dites-vous?

-- Pleurez-le à votre aise. Je n'en éprouverai aucun dépit. Je vous suis tellement indifférent, que vous ne pouvez m'accorder une seule minute d'attention. C'est bien. A partir de ce moment vous me devenez complétement indifférente aussi. Les femmes sont toutes d'indignes créatures. Il y a longtemps que je le sais, et j'ai été bien malavisé de vouloir chercher en vous une exception. Mais vous vous êtes jouée de moi, la belle; il faut que vous soyez punie. Je vous châtierai, vous et votre complice. Il se bat en duel; priez Dieu qu'il y meure, sans quoi vous aurez le chagrin de le voir décapiter en place de Grève.

— Dieu puissant! En place de Grève! Ah! sire, vous voulez m'effrayer.

— Ne connaissez-vous pas les règlements sur le duel?

— Il est si facile de fermer les yeux.

— Non, certes. Le cardinal est sévère. Il n'oublie pas que son propre frère a péri en combat singulier.

— Le cardinal ne saura rien.

— Il saura tout, et je ne pourrai empêcher...

— Ah! sire, vous êtes roi.

— Vous vous en souvenez, à présent.

— Un peintre n'est pas un duelliste. Vous couvrirez Lesueur de votre clémence souveraine.

— En place de Grève! s'écria le roi que ces supplications irritaient davantage. Je le livrerai au cardinal. Il n'a pas épargné le comte de Boutteville, qui appartenait à une branche des Montmorenci; il ne ménagera pas votre peintre. »

Puis, s'approchant d'Alice et la regardant dans les yeux, Louis XIII laissa éclater un rire nerveux, strident.

« Ah! ah! dit-il, vous tremblez. Je vous fais peur. »

La jeune fille se redressa et resta calme dans une immobilité de marbre.

« Non, répondit-elle froidement, vous me faites horreur.

— Je lui fais horreur! Comme à la reine ma femme! s'écria le roi avec de nouveaux éclats de rire qui indiquaient une sorte de démence.

— Vous êtes impitoyable, dit Alice avec un désespoir morne et résigné. Plus je vous implore et plus vous vous montrez cruel. Il en est toujours ainsi pour moi. Tout à l'heure maître Vouet a été aussi inflexible que vous l'êtes. Je suis folle de supplier. On me flatte, on me loue, mais c'est du bout des lèvres, et je trouve partout des cœurs de bronze. Ma destinée est maudite. Ma mère est morte de misère. Moi-même

je cherche ma vie au hasard et je ne rencontre que des insultes. Je n'avais qu'un ami, un seul, et je lui ai porté malheur. Je le perds auprès de vous en voulant le sauver. Si son adversaire ne le tue pas, ce sera vous qui le tuerez. Vous le livrerez au bourreau comme un criminel. Faites-le donc, sire; vous le pouvez, vous êtes roi. Et moi qui croyais que la royauté c'était la clémence! Je suis lasse de prier et lasse de la vie. Il m'est si difficile de vivre, et si facile de mourir! »

La colère du roi était tombée peu à peu et faisait place à une tendre pitié.

« Reprenez courage, dit-il; je ne veux pas vous briser comme un frêle roseau. J'en ai le pouvoir, cependant; sachez-le. Voulez-vous sauver la vie à ce peintre?

— Comment?

— Vous renoncerez à le revoir.

— Une trahison!

— Il se consolera.

— Est-ce que je me consolerais, moi, si je le perdais!

— Il faut donc, à ce compte, que ce soit moi qui me résigne à l'abnégation? Eh! par Dieu! je suis le roi et je n'aime pas qu'on me résiste. Vous me feriez croire, à l'instar de ma mère, de ma femme, de mon frère, du cardinal, que je ne suis qu'un pauvre sire sans sceptre ni couronne, qu'un triste moribond

n'ayant plus la force de faire exécuter sa volonté. Obéissez à mon désir : épousez un gentilhomme de ma cour, promettez-moi d'être assidue auprès de ma personne, et je vous donne ma parole royale que ce peintre aura la vie sauve. Je ne vous demande pas de forfaire à l'honneur. C'est une amie que je souhaite pour oublier auprès d'elle les hypocrites et les traîtres.

— Lesueur vivra ?

— Oui, je vous le jure.

— Il vivra pour m'accuser, pour me maudire.

— Vous le protégerez.

— Le protéger, moi ! Et vous croyez qu'il accepterait ma protection, sachant que je suis parjure et méprisable ! Ah ! sire, vous le jugez donc bien lâche ? Ah ! malheureuse, au moment où je songe à le trahir, il est peut-être mort pour moi !

— Si vous me bravez, ajouta le roi d'une voix sourde et implacable, vous le tuez. »

La porte s'ouvrit.

Vouet fit entrer Lesueur le premier et s'avança ensuite. Lebrun, Mignard, d'autres élèves, la vieille Maxelende et deux ou trois domestiques se pressèrent curieusement à la porte, où la présence du roi les arrêta.

« C'est ce Lesueur ? demanda le roi en considérant le jeune peintre.

— Oui, sire ; Votre Majesté m'ayant ordonné de le lui conduire... »

Alice resta à l'écart, sans perdre Lesueur des yeux. D'une main elle s'appuyait sur un fauteuil et de l'autre elle comprimait les battements de son cœur. Vainement elle se résignait à mourir. Sa jeune nature se révoltait, et le danger que courait Lesueur faisait passer des frissons rapides, de subites défaillances dans tout le corps de la jeune fille. Elle n'osait regarder le roi. Elle devinait qu'il était résolu à se venger, à répandre le sang faute d'avoir pu satisfaire un caprice. Devant cette sombre résolution de Louis XIII, elle hésitait, elle s'interrogeait, elle se demandait s'il n'était pas de son devoir de se sacrifier pour sauver les jours du jeune peintre, sauf à mourir ensuite, accablée du poids de son mépris.

« Monsieur Lesueur, dit Louis XIII froidement, vous ne bougerez de cette salle jusqu'à ce qu'un capitaine aux gardes se soit saisi de votre personne. Vouet, vous me répondez de lui. Il est notre prisonnier. »

Alice couvrit son visage de ses mains, et tomba à genoux en murmurant :

« En place de Grève !

— Eh bien, dit le roi tout bas en la relevant, consentez-vous ? »

XII

Une douloureuse émotion s'empara de tous les assistants.

« Prisonnier ! s'écria Lesueur. Pourquoi ?

— Vous venez de vous battre, dit Louis XIII.

— Non, sire. »

Le roi fit un mouvement de surprise. Alice se rapprocha pour mieux entendre. Elle n'osait encore espérer. Quant à Vouet, son visage expressif témoigna d'un étonnement mêlé de crainte lorsque le roi parla de faire Lesueur prisonnier. Mais, à la surprise de Louis XIII après la réponse du jeune peintre, Vouet fut ravi de voir que celui-ci allait se tirer d'un mauvais pas.

« Que me disiez-vous donc, maître Vouet, reprit le roi d'un ton sévère, en m'apprenant que ce jeune homme avait un duel ? Que signifiaient vos sottes paroles ?

— Sire, je croyais... »

Et, s'adressant à son élève, le vieux peintre ajouta :

« Mais parle donc. Explique-toi.

— Sire, dit Lesueur, je devais me battre en effet.

— Avec le comte du Chalard ?

— Précisément.

— Eh bien?

— Le comte m'attendait en bas, sur le quai, il y a deux heures. J'allai le rejoindre, et il m'engagea à me procurer deux témoins; lui-même devait en trouver au Louvre, parmi des gentilshommes de ses amis. Il avait, me dit-il, un premier duel sur les bras, et les deux rencontres auraient lieu l'une après l'autre. Rendez-vous fut pris. Quand j'arrivai avec mes témoins, je vis le comte percé d'un grand coup d'épée et étendu sans mouvement. Son premier adversaire avait réclamé la priorité, et l'avait tué.

— Ainsi, vous ne vous êtes pas battu?

— Non, sire.

— Vous le jurez?

— Je le jure, et mes témoins peuvent le certifier.

— Ah! dit Alice, il est sauvé.

— Pas de prison! pas de procès! s'écria Vouet qui ne se connaissait pas de raison pour dissimuler sa joie. Viens m'embrasser, mon fils. »

Il ouvrit ses bras à Lesueur, qui s'y précipita.

« Ah! s'écria le roi, je ne me vengerai donc sur personne! »

Puis, tournant sa colère contre son peintre, il lui dit :

« Maître Vouet, je vous charge d'écrire en mon nom au Poussin et de lui mander que je l'appelle à ma cour pour y prendre votre place. Vous entendez? Vous écrirez vous-même en bon camarade. »

Le vieux peintre resta frappé de stupeur.

Il balbutia quelques paroles sans suite et se jeta aux pieds du roi.

Mais Louis XIII se retira sans ajouter un seul mot, tandis que les élèves de Vouet se reculaient pour livrer passage au roi et s'inclinaient profondément devant lui.

« J'en mourrai ! s'écria le vieux peintre. »

Chacun s'empressa autour de lui.

« Courage ! maître, dirent les élèves. Vous êtes le plus fort, le plus habile. Nous sommes là pour travailler avec vous.

— Non..., fuyez-moi. Je suis en disgrâce, je suis un pestiféré. Toi, Lesueur, emmène ta femme ; va... et travaille seul.

— Je ne vous abandonnerai jamais, répondit le jeune homme. Disgracié ou non, vous êtes mon maître et je vous appartiens. »

Lesueur tint parole, et ce noble exemple fut suivi. Parmi les élèves du peintre, aucun n'eut l'ingratitude de le quitter. Tous redoublèrent de zèle et de déférence. Mais l'artiste était frappé au cœur. Le Poussin mandé, revint à Paris peu de temps après, à la fin de cette année 1640, et Vouet mourut le 5 juin 1641.

Tant que vécut son maître, Lesueur se consacra presque exclusivement à lui. Le jeune homme fit venir dans sa famille Alice, jusqu'à son mariage avec

elle, au commencement de l'année 1642. Il l'épousa, disent les biographes, « quoiqu'elle fût pauvre et qu'il n'eût lui-même d'autre ressource que son travail, ni d'autre recommandation que son talent. »

La vie artistique de Lesueur appartient à l'histoire. On l'a surnommé, peut-être à tort, le Raphaël français. Son âme seule créa son génie et son goût. Il ne doit ni l'un ni l'autre à Raphaël.

Une nomenclature de ses œuvres serait superflue. Elles se distinguent toutes par leur disposition grande et simple, par la justesse de l'expression, la vérité et la grâce naturelle des attitudes, le jet noble et aisé des draperies, et encore par une délicatesse infinie de correction, une grande suavité de ton, une science profonde du clair-obscur.

Lesueur est un de ceux dont on aime à parler et que l'art cite avec orgueil. En lui, on respecte l'homme et on admire l'artiste.

LA

NEIGE ET LES VERTES FEUILLES

PASTORALE

I

En ce monde, rien n'est plus curieux à observer que la diversité d'opinions et de sensations causées par le moindre événement.

Ce qui amène la ruine ici est une cause de richesse un peu plus loin.

Ce qui réjouit d'un côté fait pleurer de l'autre.

Ce que vous blâmez, je l'approuve, et, sans entrer dans le domaine de la politique, où l'accord est si rare, même entre honnêtes gens, on peut hardiment affirmer que le soleil lui-même, lorsqu'il luit, n'a pas le privilége de contenter tout le monde.

S'il fait beau, on se plaint de la chaleur; s'il fait froid, on se plaint d'être glacé; s'il neige...

Mais ici nous entrons dans notre sujet. Voyons

donc avec plus de détails les réflexions qu'inspire la neige.

Elle est gênante, disent les gens qui vont à leurs occupations; elle est la parure de l'hiver, ajoutent ceux qui sont disposés à ne voir que le beau côté des choses; elle encombre effrontément la voie publique, et je finirai par formuler une demande pour qu'on en débarrasse les rues, murmurent les conseillers municipaux chaque fois qu'ils manquent de tomber dans quelque bonne ville de province; elle couvre mes moissons de son manteau, elle les engraisse et les fortifie, disent les cultivateurs en se frottant les mains de joie et de froid.

Et, de tous les côtés, autour du foyer qui flambe, on entend les chasseurs répéter ce chœur oublié jusqu'à présent dans tous les opéras :

« Il neige! c'est désolant! Pas moyen de tirer un coup de fusil, sans quoi le garde champêtre nous dresserait procès-verbal! »

Et dans les villages, lorsque les enfants, étonnés de ce spectacle, veulent sortir pour chercher dans les jardins la trace des allées disparues, on les arrête au logis par cette chanson, murmurée à voix basse, presque mystérieuse :

La neige envahit la campagne,
Flottant, tombant, s'amoncelant;
De la vallée à la montagne
Tout s'endort sous un voile blanc.

Restez, restez dans vos chaumières,
Que l'hiver retienne vos pas!
Bercez en chantant, tendres mères,
Bercez vos enfants dans vos bras.

Cependant, au milieu d'un des plus sauvages paysages des Vosges, un homme marchait, seul, sur un sol couvert de neige.

Une longue habitude lui faisait reconnaître son chemin, jalonné d'ailleurs par de grands arbres.

Quelques-uns d'entre eux gisaient sur le sol, brisés par une bourrasque de la nuit précédente.

Ils étaient là, couchés par terre comme des guerriers morts au champ d'honneur.

Ils laissaient dans les airs un espace vide à côté de leurs compagnons debout, et leurs membres fracassés n'attendaient plus que la scie et la hache.

« Cela fera du bois pour se chauffer, dit l'homme en escaladant les branchages épars sur la route. Nous en avons besoin; l'hiver est rude. »

Il prononça ces mots d'un ton presque joyeux, mais son regard n'était pas sans quelque inquiétude.

Évidemment, ayant à parcourir un trajet encore long, il essayait de réagir contre l'espèce d'affaissement moral qu'engendre la campagne solitaire lorsque le froid vous pénètre jusqu'aux os, lorsque la neige intercepte la lumière du jour et semble dire à tous : « Prends garde! je puis devenir ton linceul. »

Mais cet homme ne pouvait tenir compte de cette menace tacite.

Il revenait chez lui; une épouse chérie et un fils bien-aimé l'attendaient!

Et puis, il venait à peine de quitter un village, dont le clocher montrait encore à ses yeux sa silhouette sombre dans le ciel blafard.

Là, il avait déjeuné; là, il avait repris des forces et du courage.

Néanmoins, la teinte blanche l'enveloppait, l'inondait, l'éblouissait par son aveuglante uniformité.

Il éprouvait par moments une sorte de malaise et de vertige, comme lorsqu'on nage en pleine mer et lorsqu'on est environné par une immense quantité d'eau.

Quelquefois, mais rarement, il rencontrait comme un fragment de terre promise, c'est à dire un coin abrité où l'herbe et le sol reparaissaient.

Là, se pressaient en foule les oiseaux qui fuyaient à peine à son approche. Alouettes, chardonnerets, linots cherchaient quelque chose à glaner sur la terre couverte de neige partout ailleurs et si inhospitalière pour eux. Puis ils regagnaient d'un vol allangui le bout des basses branches, en poussant de rares petits cris plaintifs, car le chant même était devenu pour eux une fatigue.

Leur aspect, toutefois, réjouissait le voyageur.

Pour l'homme solitaire, tout être animé devient un compagnon.

Un peu plus loin, il fit une rencontre. Une jeune fille parut devant lui.

« Ah! ah! se dit-il, en voilà une qui n'a pas peur de la neige. Elle me rappelle l'histoire de l'une des filles de Charlemagne. »

Elle passa, et il ôta son chapeau avec une sorte de respect.

Il la connaissait de vue.

Où allait-elle ainsi, seule?

Sa jeunesse et sa beauté auraient pu faire croire que le printemps est éternel pour les cœurs de vingt ans, si ses vêtements noirs et sa démarche attristée n'eussent démenti cette supposition.

Elle allait à un rendez-vous, la pâle jeune fille, mais à un rendez-vous plein de larmes.

Celui qu'elle devait épouser n'existait plus.

Pareil à ces oiseaux frileux qui ne peuvent supporter les rigueurs de nos climats, il avait péri jeune sous la pernicieuse influence des neiges de décembre.

Plusieurs années s'étaient écoulées, mais sa fiancée ne l'avait pas encore oublié, ne devait l'oublier jamais.

Quand la neige couvrait les campagnes, elle s'en allait seule prier sur la tombe de ce fiancé mort avant l'heure, et la vaste nappe blanche qui se déroulait sous ses yeux n'était pour elle qu'une éclatante parure de deuil.

Le voyageur la suivit un instant du regard.

Puis voyant où elle allait, il se découvrit de nouveau et dit :

« Respect à celles qui restent fidèles à la mémoire des morts ! »

Et il continua son chemin.

II

C'était un homme d'une trentaine d'années, et dont la physionomie plaisait au premier abord.

Grand, les épaules larges, les bras robustes et les jambes agiles, son visage avait une expression de douceur, d'honnêteté et de force.

Ses lèvres respiraient la franchise, et ses yeux bleus indiquaient une grande tendresse d'âme.

Trois ans auparavant on disait encore de lui, quand on voulait le désigner : le beau Gaubert.

Depuis qu'il était marié, on disait : le bon Joseph.

Joseph Gaubert était peintre, non un de ces artistes dont les tableaux sont la gloire de nos musées et l'ornement coûteux de nos salons, mais un peintre dans la plus humble acception du mot, un de ces peintres qui à l'occasion remplacent lestement à une fenêtre un carreau brisé.

Non pas qu'il n'eût point le sentiment artistique

très prononcé. Seulement il n'avait jamais eu le temps ni les moyens d'étudier, et il était resté un simple artisan.

A l'heure où nous le suivons sur la route poudrée à frimas, il venait de faire d'importants travaux de décoration dans un château voisin, et il se rendait à son logis, au petit village de Chézy, dans les Vosges.

Car Joseph Gaubert n'avait pas encore formé un établissement et n'habitait point dans une grande ville.

Après avoir travaillé longtemps à Remiremont, il avait épousé une jeune fille nommée Marcelle et ils étaient venus demeurer à Chézy un an auparavant, à la suite d'une consultation de médecins qui avaient déclaré que l'air de la campagne était nécessaire à la santé d'un enfant né de ce mariage.

Cela n'avait pas empêché l'habile artisan de conserver une clientèle riche et nombreuse. Très apprécié pour son goût et sa probité, on ne faisait guère de réparation dans aucun château des environs, dans aucune maison de campagne, sans le consulter, sans l'appeler pour qu'il mît la main à l'œuvre.

Et chaque fois, après huit ou quinze jours d'absence, Joseph rapportait de quoi assurer la prospérité du logis, en attendant de nouveaux travaux.

Ce jour-là, il s'avançait promptement, le cœur léger et joyeux, malgré un temps horrible.

Vêtu de velours vert pâle, coiffé d'un chapeau de

feutre enfoncé presque sur les yeux, il s'était boutonné jusqu'au cou pour se préserver du froid et laisser moins de prise aux ouragans déchaînés.

Parfois cependant, il s'arrêtait, il plaçait sa main devant sa bouche pour neutraliser l'effort de la bise qui lui coupait la respiration.

Et il regardait avec un vague effroi l'horizon, où la neige semblait avoir créé de vastes et implacables solitudes.

« Marchons, marchons, ne nous attardons pas, se dit-il après une de ces courtes haltes. Le froid, comme la chaleur, porte au sommeil, à l'engourdissement; et il faudrait n'avoir pas eu de grands parents morts de froid à la retraite de Russie pour ne pas savoir combien il est dangereux de s'arrêter en route quand la terre est glacée, quand les membres paralysés n'ont plus l'énergie nécessaire de veiller d'eux-mêmes à leur propre salut dès que la volonté les abandonne. »

Puis il poussa un soupir de satisfaction.

« Marcelle, reprit-il mentalement, et toi, mon fils, mon brave petit Jean, vous êtes à l'abri, vous, heureusement. Je voyage, moi, je travaille, mais au moins ceux que j'aime ont chaud et ne manquent de rien. »

Il voulut regarder à sa montre.

Ses doigts engourdis eurent de la peine à la retirer de son gousset.

« Deux heures! s'écria-t-il. Et à quatre heures il fait nuit! Hâtons-nous! hâtons-nous! »

Il se souvint d'une histoire qu'on venait de lui raconter. Un garde particulier, en faisant une tournée dans les champs, avait trouvé une femme blottie contre un arbre et morte de froid.

« Ah! ce n'est pas possible, pensa-t-il, et on a voulu me faire peur pour m'engager à rester plus longtemps à l'auberge. Mais je suis parti. L'auberge et le cabaret ne sont pas des endroits où doit s'attarder l'homme qui a le bonheur d'avoir une famille. Marcelle m'attend. Mon fils m'attend. Allons, courage! J'arriverai. »

Il pressa le pas.

« Mourir de froid! se dit-il ensuite comme pour envisager cette pensée en face afin de la chasser bien loin de son esprit. A-t-on jamais songé à tout ce que ce supplice doit avoir d'épouvantable? Il n'a été infligé à personne, même aux plus grands criminels, par la bonne raison qu'il ne peut être appliqué dans les pays chauds, ou en toute saison dans les régions tempérées; mais ce doit être quelque chose d'horrible que de sentir la mort vous saisir peu à peu par une étreinte irrésistible, et de ne pouvoir la braver, l'éloigner, tellement tous les ressorts de la volonté sont paralysés par le froid. »

Cette surexcitation, causée par un danger mortel à éviter, ne fut pas longue.

Les pieds de Joseph Gaubert s'enfonçaient dans la neige, et, malgré l'action de la marche, étaient glacés. Le sang n'y circulait plus. Sa figure, d'un rouge violet, était comme happée, déformée. Il n'avait plus la force de remuer la tête. Tout son corps se ramassait sur lui-même comme pour ne pas laisser perdre une étincelle de chaleur. Ses mains, ses bras, il ne les sentait plus. Le froid les avait saisis d'une façon tellement intense, qu'il lui semblait qu'on aurait pu les lui couper sans lui faire du mal. Il n'avançait plus que par suite d'une résolution tenace, opiniâtre, et avec des mouvements qui paraissaient automatiques tant ils étaient roides et uniformes.

Envahi par une torpeur invincible, il l'attribua à la fatigue.

« J'ai fait déjà quatre lieues ce matin, murmura-t-il, et, ce soir... oui, oui, je me reposerais bien un peu... j'ai besoin de me reposer. »

Il avisa un tronc d'arbre renversé et où la neige n'avait pu s'accumuler.

Il s'y assit.

Mais presque aussitôt il se releva avec un frissonnement d'épouvante.

« Debout, père de famille! se dit-il en faisant un effort suprême. Je vais m'endormir, et le sommeil, c'est la mort... Et ma femme sera veuve!... Et mon fils n'aura plus de pain! »

Il se remit en route.

Mais sa torpeur, un instant dissipée, ne tarda pas à se manifester de nouveau, plus puissante, plus terrible, plus absorbante que jamais.

« Chézy! murmura-t-il... Chézy!... Est-ce encore bien loin? »

Et il s'abstint de penser, comme si penser eût été une inutile dépense de forces.

Une heure après, il s'écria avec une geste d'effroi :

« Je suis égaré!... Oh! oh! mon Dieu! Je suis égaré... et il fait nuit! »

C'était vrai.

La nuit descendait sur terre, et l'amoncellement des neiges avait fait perdre à Gaubert toute trace de son chemin.

A un endroit où la route n'avait plus d'arbres pour la signaler et était de niveau avec un champ, il s'y était engagé sans s'apercevoir de son erreur. Maintenant il se trouvait dans une terre labourée dont les sillons rendaient le sol inégal et l'avertissaient, malgré la couche de neige, qu'il se fourvoyait.

Mais il était trop tard.

La double obscurité causée par la neige qui tombait et par les ténèbres s'épaississant de plus en plus, voilait et fermait l'horizon.

Après un premier moment d'anxiété et de désespoir, Joseph ne se laissa pas abattre.

« Marchons, se dit-il. La neige ne m'ensevelira pas

tant que je serai debout. Marchons. J'arriverai toujours bien quelque part.

Autour de lui régnait un effrayant silence.

Le vent était apaisé. De blancs et incessants flocons descendaient du ciel avec une sorte de monotonie molle, et se fixaient au sol sans bruit et sans secousse.

Pas un cri d'oiseau, pas un son de cloche, pas une voix humaine!

Rien!

Rien qu'une immensité morne, au travers de laquelle on cherchait vainement une indication pour se diriger.

Joseph Gaubert crut échapper à force d'énergie aux désastreux effets de sa situation, mais il les subit d'autant plus que ce fut d'une façon pour ainsi dire inconsciente.

La nature a de ces précautions.

Inexorable et terrible par instants pour ceux qui affrontent ses divins mystères, qui bravent le froid, la neige, les mers orageuses ou les chaleurs brûlantes des déserts, elle les punit souvent de leur audace par la mort, mais elle leur en cache ou elle leur en adoucit maternellement les approches, en leur jetant au cœur l'espérance, la résignation, l'ignorance du danger.

Il en fut ainsi pour Joseph Gaubert.

Vaincu par la nature et assailli par une prostra-

tion que les forces humaines étaient incapables de soulever, son cerveau affaibli lui voila par des pensées riantes l'inévitable horreur de son sort.

« Heureusement, Marcelle ne m'attend pas à heure fixe, se dit-il. Sans quoi, quelle inquiétude elle aurait, la chère femme, de me savoir en voyage par un temps pareil! »

Il tenta d'avancer encore. Mais il se trouvait au milieu d'un bois dont il heurtait les arbres à chaque pas.

Bientôt, tout meurtri d'un choc et à bout de forces, il s'abandonna, il se laissa glisser contre un chêne.

« La lune va se lever, murmura-t-il d'une voix défaillante... La lune va paraître. Elle me guidera jusqu'à Chézy. Marcelle... Jean... vous m'attendez?... »

Il s'endormit d'un sommeil léthargique, indomptable comme le sommeil éternel que cause l'asphyxie et dont on ne sent pas les atteintes.

La neige continua de tomber et recouvrit à moitié ce corps bientôt froid comme le sol, froid comme la neige.

III

Six mois après, les feuilles étaient vertes, la nature se montrait dans toute sa splendeur, et le joli village de Chézy était en fête.

Un jeune homme nommé Martin Riaux, fils d'un riche cultivateur, épousait ce jour-là la belle Marianne, jeune fille qui, elle aussi, avait du bien au soleil.

La grande salle de la mairie fut trop petite pour contenir les témoins et les invités, car tous s'étaient fait un devoir et un plaisir d'assister à cette cérémonie depuis le commencement jusqu'à la fin.

Puis, musique en tête, on se rendit à l'église.

Martin Riaux était superbe.

Grand et brun, la joie resplendissait sur son visage.

La mariée, elle, portant avec grâce et élégance le costume du pays, encadrait modestement sous un riche voile de dentelle ses traits fins et réguliers.

Les parents, les invités, groupés hiérarchiquement d'après le degré de parenté, l'âge, la richesse, la considération, le rang, car c'est peut-être dans les villages que l'égalité existe le moins, s'avançaient processionnellement.

Actif et remuant comme la mouche du coche, un cousin de Martin Riaux, nommé Célestin Lobbejoie, allait de l'un à l'autre et pressait les retardataires.

« Faut se dépêcher, disait-il. Après la mairie, l'église ; après l'église, le repas. Dans les noces, on mange. Je commence à avoir faim. »

Le curé officia, fit une courte et touchante allocution, puis il prononça les paroles sacramentelles qui, au nom du Dieu vivant, unissaient Martin Riaux et Marianne en mariage.

Alors un sourd sanglot se fit entendre dans un coin obscur de l'église.

Presque aussitôt il fut couvert par la voix majestueuse de l'orgue.

Ce sanglot étouffé attira l'attention de Célestin Lobbejoie, qui avait l'oreille fine.

Seulement, il crut que c'était quelqu'un qui remuait une chaise, et il tourna la tête de ce côté.

Puis il s'y dirigea précipitamment.

« C'est vous, Marcelle, dit-il en s'adressant tout bas à une femme agenouillée. Pourquoi n'approchez-vous pas ? Vous êtes dans les invités. Joseph Gaubert en serait aussi, s'il vivait encore, mon cousin Martin me l'a dit. Suivez, suivez le cortége. Après la bénédiction on va se mettre à table. Allez chercher le petit Jean. Les enfants s'amusent toujours là où l'on mange. Et même je me flatte de m'amuser, moi qui ne suis plus un enfant. »

Il disparut.

Ses fonctions de garçon d'honneur le réclamaient ailleurs.

Pendant que la foule se pressait, soit pour aller signer à la sacristie, soit pour faire compliment aux nouveaux époux, la femme à qui Célestin Lobbejoie avait parlé se retira.

Mais elle fut rejointe sous le porche de l'église par Marianne.

La veuve et la jeune épouse se regardèrent.

Un pâle sourire de joie effleura les lèvres de la veuve.

Un doux sourire de tristesse glissa sur les lèvres de la nouvelle mariée.

« Vous êtes venue, lui dit-elle ensuite, merci.

— Je le devais, répondit Marcelle. Du fond du cœur j'ai prié pour vous. Je prends part à votre bonheur comme vous avez pris part à mes peines. J'avais l'intention de quitter Chézy hier, mais je suis restée pour vous voir dans tous vos atours, et pour que mes vœux puissent monter au ciel en même temps que ceux de tous vos amis.

— Vous partez?

— Aujourd'hui. »

Marianne ouvrit la bouche comme pour interroger, mais elle s'abstint discrètement.

« Une femme sans mari et un enfant sans père ont besoin d'appui, continua Marcelle. J'espère en trou-

ver un auprès d'une grand'mère à qui j'ai écrit et qui m'a offert l'hospitalité.

— Tout le monde ici vous eût aidée, Marcelle.

— Mais personne n'eût pu le faire en qualité de parent, Marianne.

— Et vous êtes fière.

— Je suis la veuve de Joseph Gaubert. »

Marianne n'insista pas.

« Puisque vous êtes restée un jour de plus à cause de mon mariage, reprit-elle bientôt, ne viendrez-vous point?... »

Mais Marcelle, d'un geste doux et triste, montra ses vêtements de deuil.

« Je vais où l'on prie, et non pas où l'on danse, répondit-elle. »

Puis son sourire s'accentua d'une joie bienveillante et sympathique.

« Que ce voile d'épouse vous sied bien, Marianne! continua-t-elle. Nulle mieux que vous n'est digne de le porter.

— La tâche n'est ni lourde ni difficile encore, Marcelle, répliqua la nouvelle mariée d'une voix grave; mais, si ce voile devient jamais le voile des veuves, je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de savoir le porter comme vous portez le vôtre. »

Un flot tumultueux de gens s'approcha.

Et la voix de Célestin Lobbejoie, qui dominait les autres, disait :

« Cousin Martin Riaux! cousin Martin Riaux! tu laisses donc ta femme causer avec tout un chacun? »

La veuve et la nouvelle mariée se séparèrent.

Lorsque tous les assistants furent sortis de l'église et réunis sur la place, le cousin Lobbejoie se mit à parcourir les groupes en criant :

« Attention à vous, les invités! On va se mettre à table. Les tables sont dressées tout autour de la grange. Ça durera ce que ça durera. »

Mais bientôt Célestin faillit tomber à la renverse en écoutant ces mots prononcés par un ami :

« Tu ne sais pas?... la mariée veut aller voir son oncle Robin, qui est paralytique. »

Lobbejoie courut à son cousin, et, tout essoufflé :

« L'oncle Robin?

— Oui.

— Aux Creuzettes!... six kilomètres! une forêt à traverser! et il y a des loups!

— As-tu peur?

— Et manger?

— En revenant.

— Oh! oh! oh! moi qui n'ai rien mangé depuis hier! »

Il courut vers la mariée.

Elle était en train d'expliquer à tous comme quoi, son oncle Robin étant paralytique et n'ayant par conséquent pas pu venir à la noce, elle croyait conforme aux bienséances d'aller, avant toute chose, lui faire une petite visite.

Célestin Lobbejoie écouta à peine l'explication.

« Cousin Martin Riaux! cria-t-il d'une voix tonnante... cousin Martin Riaux! »

Et il ajouta, tandis que le nouvel époux s'approchait :

« C'est-il vrai, oui ou non?... la femme doit obéissance à son mari. Monsieur le maire l'a dit pas plus tard que tout à l'heure... et il était dans l'exercice de ses fonctions! »

La circonstance était solennelle pour Martin Riaux. Son caractère n'avait pas encore eu occasion de s'affirmer. Il s'affirma à l'instant même.

« Je n'ai rien à refuser à mon épouse, dit-il, surtout en un jour comme le jour d'aujourd'hui. Si elle veut aller voir son oncle Robin qui est paralytique, allons voir son oncle Robin qui est paralytique. »

IV

Les Vosges sont un pays de montagnes et un pays très boisé.

Les communications y sont par conséquent difficiles, et le petit village de Chézy, notamment, n'est desservi ni par un chemin de fer ni par un service régulier de voitures publiques.

Marcelle Gaubert se mit donc en route, à pied, afin

de gagner un bourg voisin d'où elle devait se faire conduire chez sa vieille parente.

La coïncidence du mariage de Martin Riaux avec une des plus riches filles de la contrée ne l'engagea point, loin de là, à différer son départ.

Ce fut au contraire une circonstance favorable pour l'effectuer tranquillement.

Les infortunés n'ont pas la prétention qu'on leur fasse cortége; ils savent qu'ils doivent aller et venir seuls, sans amis qui les accompagnent et leur disent : « Au revoir ! » Mais en même temps ils ne se soucient point d'éveiller une curiosité indiscrète ou moqueuse, et ils cherchent à s'y dérober autant que possible. Or Marcelle Gaubert avait calculé qu'elle s'éloignerait tout à son aise ce jour-là. Et, en effet, pas de gens sur leurs portes, pas de questions au passage, pas de vœux et de regrets stériles ! Presque tous les habitants de Chézy étaient à la noce de Martin Riaux.

Déjà les faibles ressources laissées par Gaubert étaient presque épuisées. Une vieille grand'mère avait promis d'accueillir auprès d'elle la jeune veuve et son fils. Marcelle avait donc résolu de quitter Chézy. En supposant même que l'appui qui s'offrait à elle fût problématique ou temporaire, il lui en coûterait moins, plus tard, de travailler, d'être servante s'il le fallait, dans un pays autre que celui qui avait été témoin de sa prospérité et de son bonheur.

Ses dispositions prises, ses quelques dettes payées,

elle sortit de chez elle avec son mince bagage et son fils, doux fardeau.

Elle le porta dans ses bras jusqu'au chemin traversant la forêt attenant à Chézy.

Là, elle le fit marcher un peu.

Mais l'enfant n'avançait pas vite.

Malgré sa bonne volonté et son désir de donner de l'exercice à ses petites jambes, tout au plus aurait-il pu parcourir un kilomètre en quinze jours.

Bientôt il s'arrêta.

Ayant rencontré du sable, il voulut absolument construire un édifice.

En toute autre circonstance, sa mère l'eût laissé faire.

Les plaisirs de son enfant étaient devenus ses plaisirs à elle, ses seuls plaisirs.

Mais la route était longue; Marcelle prit Jean dans ses bras. Puis, voyant les yeux de son fils se remplir de larmes, elle l'embrassa, elle lui sourit, elle lui fit prendre patience en le berçant doucement d'une chanson tout en marchant.

Les choses extérieures appelaient l'attention de Jean. Les grands arbres étalaient leurs panaches verts dans l'air immobile, les oiseaux, parfois, voletaient de branche en branche ou lançaient des notes éclatantes et rapides comme une fusée, qui venaient distraire l'enfant. Mais, d'un autre côté, la chaleur était accablante, et ajoutait à l'effet accoutumé

de la chanson du foyer. Jean s'endormit profondément.

Sa mère pencha la tête vers lui, et des lèvres effleura son front.

Et elle marcha plus vite.

Elle ne sentait pas la fatigue, car son cher et doux fardeau, en qui se résumaient maintenant le passé et l'avenir, était plutôt pour elle une allégeance à ses peines qu'un poids véritable.

Oui, Jean était pour elle l'avenir tout entier. Ainsi que le lui avait dit Marianne Martin Riaux, Marcelle portait dignement le voile des veuves, et s'était promis d'être ensevelie dans ses plis.

Elle était pourtant belle et jeune encore. Mais les grands cœurs comprennent malaisément les affections qui se succèdent les unes aux autres, comme les fleurs d'un arbuste à chaque saison nouvelle. Ils n'aiment qu'une fois, et, si l'objet de leur affection leur est ravi, ils vivent par les souvenirs en attendant la réunion dans la vie éternelle. Marcelle, d'ailleurs, n'avait-elle pas une ineffable compensation à son veuvage? Elle possédait un fils, elle ne vivait que par lui et pour lui. Grâce à ce fils, un rayon d'espérance glissait encore parfois sur ses vêtements noirs, une lueur de joie étincelait souvent à travers ses larmes de veuve.

Bientôt, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, elle arriva sur un plateau très élevé et presque entièrement découvert.

Quelques gigantesques châtaigniers avaient seuls pu s'acclimater dans l'air vif de ce sommet.

Près de leurs troncs crevassés par la foudre et à moitié pourris, s'élançaient de jeunes tiges droites et flexibles, destinées à les remplacer un jour, lorsque le temps aurait terminé l'œuvre de destruction, lorsque les vents déchaînés auraient jeté bas ces colosses qui n'avaient plus de force et de séve que dans l'écorce.

Ils étaient là, laissant passer les âges, paraissant presque aussi vieux qu'un énorme rocher sombre qui, comme un géant robuste, soutient les masses de terre où croissent les arbres.

Au dessous du rocher taillé à pic, au fond de l'abîme, serpente une petite rivière aux fraîches eaux murmurantes, dont le bruit, toutefois, ne parvient pas jusqu'à ces hauteurs, et se perd dans le feuillage épais des vergnes et des saules.

Afin de marcher sur le tapis de mousse qui s'étendait aux pieds des châtaigniers, Marcelle Gaubert côtoya un instant cet abîme.

Tout à coup elle s'arrêta, frémissante.

Une louve était devant elle, l'œil fixe, le poil hérissé, les mamelles pendantes et taries.

« C'est une mère, et elle a faim! se dit la veuve. Je suis perdue. »

Elle voulut fuir. La louve, en trois bonds, fut près d'elle.

Puis les deux mères se regardèrent, immobiles.

Marcelle, tout en serrant d'un bras son fils sur sa poitrine, saisit de l'autre une tige de châtaignier afin de s'en faire un bâton, une arme.

Mais le bois flexible ne se rompit point sous l'effort.

Alors, elle eut une inspiration. Elle retira sa mante, y plaça l'enfant, noua les quatre bouts, ressaisit la tige d'arbre, la fit ployer, la lâcha ensuite, et son fils, qui dormait toujours, se trouva suspendu à une certaine hauteur, comme dans un hamac.

Tout est piége et appréhension pour les loups. Aussi la louve laissa s'accomplir cette action, qui d'ailleurs fut brusque et rapide comme l'éclair.

« J'ai fait ce que j'ai pu, se dit la veuve. Dieu fera le reste. »

Et elle attendit.

Ce ne fut pas long.

La louve lui sauta à la gorge, et les deux mères roulèrent sur le sol.

Vainement Marcelle essaya avec ses deux mains de disjoindre cette terrible mâchoire qui l'étranglait. Se sentant vaincue et près de succomber en abandonnant son fils sans défense aux attaques de la louve, elle se traîna, elle rampa jusqu'au bord de l'abîme béant, au fond duquel coulait la petite rivière.

Puis elle jeta un regard d'adieu à son fils, et, par

un effort désespéré, elle entraîna la bête fauve dans le précipice.

Leur chute ne les sépara point. Se heurtant toutes deux aux aspérités du rocher, elles arrivèrent brisées et mortes au fond du gouffre.

V

En ce moment, une joie cordiale régnait chez l'oncle Robin, qui était paralytique.

Toute la noce de Martin Riaux s'y était transportée, musique en tête.

On but force rasades, car l'oncle Robin était paralytique, mais il n'était point avare.

Célestin Lobbejoie seul fut de mauvaise humeur. Il prit Martin Riaux à part et lui dit :

« C'est-il que tout va se passer ici? C'est-il qu'on boira sans manger? C'est-il que, toi et ta femme, vous avez l'intention d'esquiver vos obligations concernant la noce en mettant tout sur le dos de l'oncle Robin, qui est paralytique? »

Martin Riaux se mit à rire.

« Tu n'es pas drôle, cousin, répondit-il, tu n'es pas amusant du tout! Et pourtant, si tu n'étais point là, il me manquerait quelque chose. Explique-moi ça, si tu peux. »

L'oncle Robin pleurait à chaudes larmes.

« Elle est venue! disait-il. Elle a pensé au pauvre vieux Robin. Elle s'est dit : Il sera content de me voir! Et tu ne t'es pas trompée! Buvons à la santé de ma nièce, à la santé de mon neveu Martin Riaux! Ils sont venus me voir... C'est le plus beau jour de ma vie... Ils sont venus me voir le jour même de la solennité! Buvons! Quand les vieux s'aperçoivent que les jeunes ont bon cœur, ça les console de tout, même d'être paralytiques. »

Cependant l'oncle Robin ne voulut pas les retenir plus longtemps.

On se remit en route pour Chézy.

Dès qu'on eut quitté les Creuzettes, dès que le cortége fut entré dans la forêt, quelques jeunes gens coupèrent de longues branches de noisetiers garnies de vertes feuilles, et en formèrent d'élégants parasols qu'ils portèrent triomphalement devant la mariée.

Ce n'était point là une attention superflue, quoique l'on fût dans les bois.

Le soleil, en effet, était presque perpendiculaire, et la noce était beaucoup trop nombreuse pour abandonner le chemin et s'en aller chercher de l'ombre dans les étroits sentiers.

Bientôt cet exemple fut imité. Les jeunes gens offrirent d'abord des parasols champêtres aux jeunes filles, qui auraient pu gâter leur teint aux ardeurs

du soleil, puis aux vieilles femmes, qui auraient pu attraper mal à la tête.

Ce spectacle rappelait cette forêt qui marche dont parle le poète anglais, et qui effraya si fort l'armée du roi Macbeth.

Seul, Célestin Lobbejoie n'approuvait pas.

« Vit-on jamais chose pareille? disait-il. N'aurait-on pas mieux fait de rester chez les mariés, au lieu de faire attendre les viandes qui rôtissent? »

Et comme Martin Riaux, pendant une courte halte, remerciait avec effusion les gens qui avaient bien voulu l'accompagner dans sa visite à l'oncle Robin :

« Oh! il n'y a pas de danger qu'ils te quittent, ajouta Lobbejoie. Ils savent qu'il y a à manger au retour. Tu peux les promener toute la journée sans risquer d'en égarer un seul. Ils sont bien trop gourmands pour te lâcher d'un pas. »

Une décharge générale de pistolets et une multiple explosion de pétards le firent sauter en l'air.

« Ça, c'est bête, cria-t-il en courant se cacher derrière un arbre. Voilà comme les accidents arrivent! »

On vint lui tirer de nouveaux coups de feu dans les oreilles.

« C'est pour faire peur aux loups, lui dit-on; c'est pour faire peur aux loups! »

Mais lui, tout tremblant :

« Vous croyez plaisanter? reprit-il. Il n'en est pas

moins vrai qu'on en a tué un avant-hier... et on a aperçu la louve qui se sauvait... et on sait qu'elle a des louveteaux à nourrir! »

On lui répondit par ce chant, qui est de tous les pays :

Promenons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas.

Ce fut comme un signal pour la bande joyeuse.

Les enfants se mirent à faire une ronde, tout en chantant.

Puis les jeunes filles, se groupant autour de la mariée, proposèrent d'aller danser un quadrille sous les grands châtaigniers.

« Et manger? s'écria Célestin Lobbejoie abasourdi. Et manger? »

On ne l'écouta pas.

Toute la noce se dirigea vivement vers les grands châtaigniers, qui étaient proches.

C'est là que venait d'avoir lieu la lutte terrible et mortelle entre la louve affamée et Marcelle Gaubert.

L'orchestre, composé de deux violons et d'une clarinette, se plaça sur une éminence et préluda.

Puis les jeunes gens se mirent à danser, tandis que les vieux causaient entre eux, regardaient et se rappelaient leur vingtième année.

L'air était doux, vif et parfumé, sous ces grands

arbres dont les dômes immenses interceptaient les rayons du soleil.

Tous les assistants se sentaient envahis par cette joie sans mélange que causent un beau jour et un mariage.

Sous l'ombrage sonore retentit bientôt cette chanson, tandis que les couples entrelacés foulaient d'un pied léger le sol couvert de mousse :

Aux forêts désertes,
Chantons !
Sous les feuilles vertes,
Dansons !

Le printemps rayonne,
Puis l'été moissonne,
Puis le pâle automne
Ramène aux frimas ;
Tout renaît sans cesse,
Mais le temps nous presse,
Et notre jeunesse
Ne reviendra pas.

Aux forêts désertes,
Chantons !
Sous les feuilles vertes...

Mais Marianne Martin Riaux poussa un cri.

« Sous les feuilles vertes, dit-elle... oui, là, il y a quelque chose qui s'agite. Voyez ! voyez ! »

Elle désigna le petit Jean enveloppé dans la mante

de sa mère et suspendu aux branches comme dans un hamac improvisé.

Les danses furent interrompues.

On s'approcha, on l'entoura.

La tige d'arbre fut ployée jusqu'à terre, la mante fut décrochée, puis une exclamation de surprise s'échappa de toutes les poitrines :

« Un enfant! c'est un enfant!

— Ah! c'est plus fort! ajouta Célestin Lobbejoie. Je m'étais laissé dire que les châtaigniers ne produisaient que des châtaignes... »

Marianne fit un geste d'impatience.

« Tu n'as pas la parole, cousin Lobbejoie, reprit Martin Riaux d'une voix ferme. »

Et la nouvelle mariée, se penchant vers l'enfant :

« Où est ta mère? » interrogea-t-elle.

Jean, tout étonné, regarda autour de lui.

« Mais vous ne voyez donc point qu'il ne parle pas encore? reprit Célestin Lobbejoie. Croyez-vous donc qu'il va vous donner des renseignements exacts comme s'il était brigadier de gendarmerie?

— Où est ta mère? » répéta Marianne.

Et Jean tendit vers elle ses petites mains.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

Une autre femme voulut le prendre. Il tourna la tête et se cramponna au cou de Marianne.

« C'est le fils de Marcelle Gaubert, dit celle-ci en le reconnaissant.

— Oui, reprit Martin Riaux. Cette mante lui appartient, et si Marcelle n'est pas ici, c'est qu'elle est morte. »

Il montra à Marianne, en lui faisant signe de se taire, un groupe sombre et immobile au fond du gouffre qu'ils dominaient.

C'était la veuve et la louve sanglantes et inanimées. Ce triste spectacle expliquait suffisamment ce qui s'était passé.

« Elle est morte pour défendre son fils, continua Martin Riaux d'une voix émue. Silence! N'oublions pas que ce jour doit être un jour de fête pour tous les amis qui sont nos invités. Mais fiez-vous à moi, Marianne; j'aurai soin que cette digne femme ne reste pas sans prières et sans sépulture. »

Puis il considéra l'enfant avec compassion.

« Pauvre orphelin! murmura-t-il.

— Orphelin? Oh! non! répliqua Marianne vivement. Et si vous vouliez... »

Elle n'acheva point.

« Excusez-moi, reprit-elle. J'en ai trop dit, peut-être... et vous êtes le maître, Martin Riaux. »

Elle jeta un regard d'ineffable tendresse sur l'enfant, puis fit un pas vers quelques femmes pour le remettre entre leurs mains.

« Marianne! dit Martin Riaux en la rappelant... Marianne! »

Puis il ajouta :

« N'est-il pas à vous? Ne vous a-t-il pas choisie entre toutes pour sa mère? Oh! gardez-le. Nous sommes riches, et il sera heureux. Et je l'aimerai, Marianne, car il m'a prouvé que vous êtes la meilleure des femmes, comme vous en êtes la plus belle.

— Ça va-t-il finir? cria Célestin Lobbejoie. Mangera-t-on aujourd'hui, oui ou non?

— On mangera, cousin, et il y aura un convive de plus, répondit Martin Riaux. »

Dès que la détermination des nouveaux époux fut connue, elle rencontra une approbation universelle.

« Le petit Jean est gentil! dirent les femmes. »

Et les hommes, les vieux surtout, ajoutèrent :

« C'est une bonne action; et quand on inaugure son entrée en ménage par une bonne action, la maison qu'on habite est bien vite respectée. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE II

LIVRE III

